septième mille

MYRRHA

PAR

Jules LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'IMPRIMERIE
ET DE LIBRAIRIE

MYRRHA

VIERGE ET MARTYRE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. *Sept séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, br. 3 50
Ouvrage couronné par l'Académie française
Chaque volume se vend séparément,

Impressions de Théâtre. *Dix séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, broché. 3 50
Chaque volume se vend séparément.

Dix Contes. Un superbe volume grand in-8° jésus, illustré par Luc-Olivier Merson, Georges Clairin, Lucas, Cornillier, Loévy, couverture artistique dessinée par Grasset, édition de grand luxe sur vélin, broché. . . . . 20 »

En marge des vieux livres, Contes et légendes, *Première série.* Un vol. in-16 jésus, sous couverture illustrée, broché, *onzième mille.* 3 50

En marge des vieux livres, Contes et légendes, *Deuxième série.* Un vol. in-16 jésus, sous couverture illustrée, broché, *septième mille.* 3 50

Opinions à répandre, 4e édition, revue et augmentée. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Théories et Impressions, un volume in-18 jésus, broché 3 50

Quatre discours, Racine et Port-Royal, les Prix de vertu, la Réponse à M. Berthelot, les Femmes du monde. Un joli volume in-18 jésus, broché. . . . . 2 »

Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. Gréard. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Discours de réception de M. M. Berthelot à l'Académie française, avec réponse de M. Jules Lemaitre. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Corneille et la poétique d'Aristote, une brochure in-18 jésus. 1 50

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MYRRHA

VIERGE ET MARTYRE

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, RUE DE CLUNY, 15

Tout droit de traduction et de reproduction réservé.

LIBRARY
JUN 30 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2337
L3M8

MYRRHA

VIERGE ET MARTYRE

— Veillez et priez, car les temps sont proches. Les signes se multiplient, et malheur à ceux qui ont des yeux pour ne pas voir ! Des pierres calcinées sont tombées du ciel. Il a plu du sang sur Pouzzoles et sur Cumes. Le ciel est resté rouge pendant toute une nuit, et la fumée va toujours s'épaississant sur les champs Phlégréens. Rappelez-vous l'inondation du Tibre, et les tourbillons de vent qui ont ravagé la Campanie, et la peste qui, l'automne dernier, a emporté trente mille habitants de Rome, et la famine qui a suivi, les arrivages d'Alexandrie ayant été insuffisants, et le tremblement de terre qui a renversé la moitié des maisons de Pompéi, ville de mollesse et de débauche. Et voilà que, récemment, une femme de la Suburre a mis au monde un pourceau à tête d'épervier.

Et le prêtre Timothée déployait, dans de grands

gestes, le manteau rouge jeté sur sa tunique de laine blanche. Les chrétiens l'écoutaient, fixant sur lui des yeux ardents, ou baissant les paupières pour mieux recueillir sa parole. C'étaient des esclaves, de petits marchands, des ouvriers et des hommes de peine. L'assemblée se tenait dans un de ces grands tombeaux où des associations de pauvres gens s'assuraient une sépulture moyennant une légère cotisation annuelle. Des pierres funéraires, où étaient gravés, parmi les inscriptions, des palmes, des agneaux, des poissons et des colombes, recouvraient presque entièrement les parois du souterrain. Des lampes de cuivre, suspendues par des chaînettes à la voûte de pierre, éclairaient faiblement les têtes nues des hommes et les fronts voilés des femmes.

Le prêtre continua :

— Je vais vous dire une vision que Dieu m'a envoyée. J'ai vu sortir des eaux une femme assise sur une bête. La femme, vêtue de pourpre, couverte d'or, de perles et de pierres précieuses, tenait à la main une coupe pleine du vin de ses impuretés, car elle avait forniqué avec tous les rois de la terre. La bête était écarlate ; elle avait le corps d'un léopard, les pieds d'un ours et la gueule d'un lion. Et cette gueule vomissait des blasphèmes contre Dieu, con-

tre son nom, contre son tabernacle et contre ceux qui demeurent dans le ciel. Et les hommes disaient : « Qui est semblable à la bête ? et qui peut combattre contre elle ? » Et tous l'adoraient, excepté ceux dont le nom est écrit depuis le commencement du monde dans le livre de vie de l'agneau qui a été égorgé... Mais le Seigneur viendra. La séductrice infâme sera rejetée dans la mer, et la bête précipitée dans l'étang sulfureux qui brûle éternellement. Et le Seigneur bâtira sur la terre, pour ses élus, la Jérusalem nouvelle.

A ce moment une jeune fille, presque une enfant, assise au dernier rang des fidèles et qui écoutait avec une attention haletante, demanda à voix basse à sa voisine, une femme âgée, toute jaune sous son voile de lin :

— Dites-moi, bonne Mammæa, quelle est la séductrice qui porte une coupe et quelle est la bête écarlate.

— C'est bien facile à comprendre, Myrrha. La femme, c'est Rome ; et la bête, c'est l'empereur Néron. Mais il ne faut pas le dire tout haut.

Myrrha parut réfléchir ; un pli se creusa entre ses sourcils, et une grande tristesse assombrit ses yeux et son front.

La messe commença. Timothée, les mains étendues sur l'autel de pierre où étaient le pain et le vin, récita les prières liturgiques. Puis les fidèles vinrent rompre le pain et boire à la coupe Mais Timothée repoussa deux hommes et deux femmes qui s'approchaient à leur tour de la table sainte.

— Nos frères et nos sœurs que voici, dit-il en les désignant du doigt, ont péché publiquement, et leur pénitence doit être publique. Corvinus a été vu dans un cabaret avec une femme de mauvaise vie. Vultéius a assisté à un sacrifice dans le temple d'Esculape. Materna est allée aux jeux du cirque, et Accia a commis le péché d'adultère. Tous quatre, durant un mois, jeûneront au pain et à l'eau et, pendant le même temps, seront exclus de la communion. J'ai honte et douleur à révéler de si grands péchés et à promulguer ces pénitences. A mesure que les temps approchent, la sainteté des fidèles doit être plus parfaite et les fautes sont plus indignes de pardon. La chair est abominable aux yeux de Dieu; les spectacles et les jeux sont l'œuvre du démon ; et le chrétien qui assiste, ne fût-ce que de corps, au culte des idoles, renouvelle la trahison de Judas. Malheur à ceux qui, ayant reçu la lumière, se comportent comme des gentils ! Le monde est condamné : qu'il ne soit rien de commun entre le

monde et nous! Mais attendons avec tremblement le juge qui va venir.

Corvinus, Vultéius et Materna baissaient la tête. Accia sanglotait.

Un vieillard, l'évêque Calliste, qui était assis près de l'autel, se leva. Et, quoiqu'il eût des rides profondes et une barbe de neige, ses yeux bleus étaient doux et clairs comme ceux d'un enfant.

Il dit à Timothée:

— Laissez-moi leur parler.

Et à Corvinus:

— Qu'avez-vous à dire au sujet du scandale que vous avez donné à vos frères?

Corvinus, jeune, très brun, le cou puissant, répondit:

— J'ai péché, je le sais. Mais il y a des jours où le ciel est si doux et le soleil si beau que j'oublie le mystère de la chute et de la rédemption et que je suis repris, malgré moi, par le plaisir de vivre et de jouir de mon corps. Une femme qui passait m'a fait signe, et je l'ai suivie, ne sachant presque plus si j'avais une âme. Mais, après la faute, je me suis senti triste à en mourir. Alors j'ai parlé à cette femme de la révélation du Seigneur Jésus. A mesure que je lui parlais, elle détachait ses bras de mon cou,

et elle m'a même supplié de la conduire un jour à l'une de nos assemblées,

— Et vous ? demanda le vieillard à l'autre pénitent.

Vultéius, un homme entre deux âges, l'air simple et débonnaire, répondit :

— Mon beau-frère, qui est idolâtre, voulait offrir un sacrifice à Esculape pour obtenir la guérison de sa femme. Il m'a prié de venir avec lui au temple, et j'ai cédé, n'osant pas me dire chrétien, et aussi par crainte d'être un mauvais parent. Et certes je crois qu'Esculape n'est qu'un démon. Mais je dois dire que la malade guérit quelques jours après le sacrifice.

— Et vous, Materna ? Dites-nous votre péché.

Materna, encore jeune, blonde et grasse, avec des yeux vifs dont son air de contrition ne pouvait entièrement dissimuler la gaieté naturelle, répondit :

— Mon mari, que je n'ai pu convertir encore, m'a suppliée de l'accompagner au cirque. J'ai refusé d'abord, mais il s'est fâché. Alors j'ai fait ce qu'il voulait, par lâcheté, pour avoir la paix à la maison, et aussi, je l'avoue, par curiosité : car l'empereur lui-même devait ce jour-là conduire un char à six chevaux.

A ces mots, Myrrha redressa la tête. Elle espérait un peu que Calliste allait demander à Materna comment était Néron et ce qu'elle avait éprouvé en le voyant. Mais le vieillard se tourna vers Accia :

— Et vous, ma fille, comment avez-vous pu ?...

Accia, grande et souple, ses deux mains sur son visage, continuait à pleurer. Elle répondit, secouée par des sanglots qui faisaient trembler les longs plis de ses voiles :

— Je l'aimais.

Calliste se recueillit un instant :

— Avez-vous au cœur l'amertume, vous, Vultéius et Materna, de votre lâcheté et de votre curiosité vaine ; vous, Corvinus et Accia, de votre impureté ?

Les quatre pénitents firent « oui » d'un mouvement de tête ; mais Accia, soit parce que les larmes l'étouffaient, soit qu'elle fût troublée par quelque souvenir, ne répondit qu'un peu de temps après les autres.

— Donc, reprit Calliste, je vous ordonne de prier, pendant une semaine, deux fois plus que vous n'avez coutume, et de chercher toutes les occasions de secourir les pauvres et les malades. Allez en paix et ne péchez plus.

Puis, comme à lui-même :

— Oui, voilà ce qu'*il* eût dit. Je le sais, car je *l*'ai vu.

A mesure que Calliste parlait et montrait sa grande charité, Myrrha avait senti diminuer la peine mystérieuse qui lui gonflait le cœur. Cependant elle avait encore dans les yeux un reste de préoccupation et d'inquiétude quand, après la cérémonie, Calliste s'approcha d'elle.

— Que le Seigneur te garde, Myrrha, dit le vieillard. Mais tu me parais un peu triste. Qu'as-tu donc?

— Père, j'ai quelque chose à vous demander. Vous ne me gronderez pas?

— Ce serait la première fois, petite Myrrha.

— Eh bien, je voudrais savoir si l'empereur Néron est aussi méchant que le croit le prêtre Timothée.

— Hélas! mon enfant, j'en ai peur.

— Je suis donc obligée de le haïr?

— Il ne faut haïr aucun homme, Myrrha. Il faut seulement haïr le péché.

— Alors, puisqu'un jour l'empereur a été bon pour mon père, il ne m'est pas défendu de lui en être reconnaissante?

— Au contraire, dit Calliste.

— Mais, reprit Myrrha après avoir hésité un

moment, serait-ce un péché que de chercher à voir l'empereur?

Le calme visage du vieux prêtre devint subitement sévère et dur, et il répondit d'un ton de colère et de menace :

— Ce serait un très grand péché, à partir de ce jour, car au nom de Dieu et par l'autorité qu'il m'a donnée sur toi, je te défends, entends-tu bien, Myrrha? de chercher à voir celui que tu as nommé.

— J'obéirai, dit Myrrha. Mais vous ne m'aviez jamais parlé si durement.

— Je n'ai point voulu te faire de chagrin, dit le vieillard en caressant les cheveux de l'enfant. Je t'ai parlé ainsi parce que je t'aime.

— Alors, dit Myrrha, appuyez-vous bien sur moi et n'ayez pas peur de trop peser. Je suis forte.

Et le vieillard et la jeune fille, pareils à un Œdipe et à une Antigone, sortirent lentement derrière la foule des fidèles.

*
* *

Myrrha avait seize ans. Fille d'une Gauloise qui était morte en la mettant au monde, et d'un esclave nommé Styrax, employé dans les cuisines de l'empereur, elle avait grandi dans le coin des jardins

de César où se serraient les maisonnettes des esclaves et dans les salles souterraines du palais.

Elle était comme une fleur humble et délicate poussée sous les pieds de granit d'un colosse.

Elle n'avait jamais vu Néron. Elle ne le connaissait que par les conversations des autres esclaves. Elle entendait parler de sa puissance, de ses talents, des banquets et des fêtes qu'il donnait, jamais de ses crimes : car les murs avaient des oreilles et le moindre mot imprudent eût été recueilli et rapporté à l'empereur. Elle se le représentait comme un être extraordinaire, unique, mystérieux, terrible et beau, qui menait là-haut, bien loin au-dessus d'elle, une vie triomphale et quasi divine. Et il y avait, dans les sentiments qu'il lui inspirait, de l'émerveillement, de l'effroi, une sorte de curiosité immobile et qui n'osait se contenter.

Un jour, un plat composé par Styrax plut tellement à l'empereur qu'il voulut savoir le nom du cuisinier, fit appeler le pauvre homme et l'affranchit tout aussitôt, à condition qu'il resterait à son service.

Ainsi, ce tout-puissant prenait la peine d'être bon ! Myrrha en fut pénétrée d'une profonde et tremblante gratitude.

Mais Styrax, qui était un homme simple et droit,

resta triste et comme effrayé de son aventure. C'est qu'il avait vu de près la gloire de Néron et, dans le flamboiement de la fête, l'empereur vautré, demi-nu, avec un visage de fou, et autour de lui, sur les tapis et au milieu des roses effeuillées, une jonchée de corps terrassés par l'orgie .. Et il avait peur de sa liberté, parce que c'était l'ivresse de Néron qui la lui avait donnée.

Peu de temps après, Styrax mourut, soit qu'il eût contracté à la chaleur de ses fourneaux quelque lente maladie qui tout à coup se déclara, soit que le chef des cuisines (ce fut le bruit qui courut) l'eût empoisonné par jalousie.

La vieille Mammæa recueillit Myrrha chez elle dans sa petite chambre de la Suburre. Elle lui apprit à faire des broderies pour les robes des dames romaines. Et c'est de ce métier qu'elles vivaient toutes deux.

Calliste habitait la même maison. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Jadis, en Palestine, il avait été préposé au péage d'un pont sur le Jourdain. Là, il avait vu plusieurs fois Jésus et ses premiers compagnons. Comme ils étaient pauvres et qu'ils lui plaisaient par leur simplicité et leur bonté, il les laissait passer pour rien. Néanmoins il n'avait osé croire d'abord à la « bonne nou-

velle », et c'est seulement après le supplice de Jésus qu'il s'était donné à lui.

Venu à Rome avec l'apôtre Pierre, il l'avait aidé à y annoncer l'Évangile. Et, depuis que Pierre et Paul étaient retournés en Asie pour visiter les églises, il avait acquis une grande autorité sur les fidèles, parce qu'il était très saint, et aussi parce qu'il était désormais le seul, parmi eux, qui eût vu le Christ.

Et, tandis que d'autres prêtres, tels que Timothée, gouvernaient un peu rudement leur troupeau et songeaient à fixer les dogmes de la religion nouvelle, afin de rendre l'Église plus forte, Calliste était indulgent aux pécheurs, pourvu qu'il n'y eût point chez eux de malice ni de dureté, et il ne prêchait guère que l'amour de Dieu et des hommes. Et, dans toutes les circonstances où il avait à se prononcer, il répétait :

— Oui, voilà ce qu'*il* eût fait, voilà ce qu'*il* eût dit. Je le sais, car je *l*'ai vu.

La première fois qu'il rencontra, dans l'escalier de la maison de Suburre, sa petite voisine Myrrha, il fut frappé de sa grâce et de son innocence. Il lui parla et n'eut pas besoin d'en dire beaucoup : d'elle-même l'âme de Myrrha allait au Christ. Le vieillard et la jeune fille se comprirent sans peine et s'aimèrent, étant tous deux charitables et purs.

Et c'était Myrrha qui, chaque semaine, conduisait Calliste à l'assemblée des fidèles et qui le ramenait.

*
* *

Calliste et Myrrha suivaient la voie Appienne, dallée de larges blocs et bordée de tombeaux dont la blancheur éclatait çà et là parmi les chênes-verts, les ifs et les lauriers-roses. Le soir tombait et, devant eux, la ville profilait ses dômes, ses arcs et ses frontons sur le ciel violet. Et ils marchaient vers l'énorme cité, portant sous leur front, eux si humbles, la pensée nouvelle qui devait conquérir cette maîtresse du monde.

Myrrha songeait, retombée dans sa tristesse.

— Mais, dit-elle enfin, qu'a donc fait l'empereur Néron?

— Des choses telles, Myrrha, que je n'oserais te les dire toutes et que tu ne saurais même les concevoir.

— Mais encore?

— Je ne te parlerai pas de ses plaisirs ni des profanations affreuses et publiques auxquelles il livre son corps. Et il ne lui suffit pas d'être impur : il voudrait que tout le genre humain le fût avec lui. Sa joie est de flétrir tout ce qu'il peut atteindre. Je ne puis t'en dire davantage. Par lui, Rome

entière est devenue un cirque, une taverne, un mauvais lieu.

— Mais, dit Myrrha, si l'empereur est ainsi, n'est-ce point parce qu'il peut tout ce qu'il veut, et parce que la vérité ne lui a pas encore été annoncée? Qui sait ? Il peut être tout ce que vous dites sans avoir le cœur tout à fait mauvais, et sans être méchant ni cruel.

— Celui-là est toujours méchant, dont l'unique pensée est d'assouvir son corps ; et ta douceur, Myrrha, te vient de ton innocence. Mais, au reste, Néron a empoisonné son frère ; il a fait mourir sa femme, qui était une princesse bonne et vertueuse. Il a tué Sénèque et Burrhus, ses anciens précepteurs. Or, c'étaient de fort honnêtes gens ; même, l'apôtre Paul faisait le plus grand cas de Sénèque : il avait eu plusieurs entretiens avec lui et espérait l'amener à la foi. Néron en a tué beaucoup d'autres, par jalousie, haine de la vertu ou cupidité. Enfin il a voulu noyer sa mère et, n'ayant pu y réussir, il l'a fait tuer par un centurion. Il n'est pas seulement le plus infâme des histrions; il est le plus cruel des meurtriers et des bourreaux... Mais qu'as-tu, Myrrha ? et à quoi songes-tu ?

De ses yeux élargis, la jeune fille semblait regarder quelque chose d'horrible, qu'elle faisait

effort pour se figurer, quoiqu'elle en eût peur... Elle murmura d'une voix lente:

— Je songe qu'aucun homme n'est plus à plaindre que l'empereur Néron.

*
* *

Myrrha avait vécu jusque-là fort retirée, entre le vieux Calliste et la vieille Mammæa. Et, dans la rue, elle avait toujours évité de se mêler aux conversations des badauds et des commères devant les échoppes des marchands. Mais maintenant, chaque fois qu'elle sortait pour porter son ouvrage ou faire des emplettes, elle s'attardait dans la foule, écoutait ce qui s'y disait, et, quand elle rencontrait des gens de sa connaissance, les interrogeait sur l'empereur.

C'était le barbier Scévola qui lui répondait le plus abondamment. Sa boutique s'ouvrait au coin de la maison qu'habitait Myrrha. Son métier lui permettait d'être renseigné sur beaucoup de choses, et ses propos résumaient assez exactement l'opinion du peuple sur ce qui intéressait si fort la jeune fille:

— Oui, c'est vrai, on en dit de toutes sortes au sujet de l'empereur Néron... Il y a d'abord la mort

du prince Britannicus. L'affaire a paru louche : ce n'est pas moi qui vous en dirai le fin mot, attendu que je ne le sais pas. Mais ce que je sais bien, c'est que, lorsque deux princes se disputent le gouvernement, cela va toujours mal. Comme cela, du moins, nous sommes tranquilles... Il y a aussi la mort de sa mère ; mais je n'en sais pas plus sur cette histoire-là que sur l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mère était une fière coquine et qui ne s'était pas gênée dans le temps pour faire manger à son mari, l'empereur Claude, de mauvais champignons. Sans compter qu'elle voulait régner à côté de son fils et qu'elle se mêlait de choses qui ne la regardaient pas. Ce n'était pas amusant pour lui, il faut être juste... Quant à sa première femme, l'impératrice Octavie, ce qui lui est arrivé est bien malheureux pour elle : mais on ne la connaissait seulement pas ; elle était fière et ne se montrait jamais en public. Aussi, quand on a su qu'elle était morte, cela n'a pas produit grand effet... Enfin tout cela n'est point mon affaire. C'est de la politique. Il faut que quelqu'un soit le maître, n'est-ce pas? Il y en a encore pas mal d'autres dont l'empereur s'est débarrassé : mais c'étaient des riches et des aristocrates, de ceux qui voudraient qu'on ne fasse jamais rien pour le peuple. Lui,

l'empereur, il s'occupe de nos intérêts. Il a fait des lois pour empêcher les avocats de se faire payer si cher. Il aurait voulu supprimer les impôts indirects. Le Sénat s'y est opposé. Alors, le prince nous venge en frappant les nobles... Ce n'est pas un mauvais empereur pour nous...

— Je lui dois d'être libre, ne put s'empêcher de dire Myrrha. C'est lui qui a affranchi mon père.

— Vous voyez bien ! reprit le barbier. Et puis, on n'a jamais donné tant de fêtes, ni de si belles. Même il paye de sa personne pour nous distraire. L'autre jour encore, aux courses des fêtes de la Jeunesse, il a conduit un char... Il a été vainqueur. C'était peut-être arrangé d'avance, mais on lui doit bien cela.

— Vous l'avez vu ?

— Comme je vous vois.

— Et comment est-il ?

— Ah ! ce n'est pas parce qu'il est l'empereur, mais c'est un bel homme. Et un air !... On sent qu'il ne faudrait pas lui manquer. On a beau dire, ce n'est pas un homme comme nous autres... Enfin, il fait ce qui lui plaît et ceux qui y trouvent à reprendre..., eh bien, qu'ils s'en aillent causer ailleurs que chez moi... Je ne dis pas cela pour vous, Myrrha.

*
* *

Myrrha était de plus en plus inquiète. Certes elle ne doutait point de la parole de Calliste, et même, les propos du barbier confirmaient sur bien des points ce que lui avait dit le vieux prêtre. Quand elle essayait de se représenter dans leur réalité les crimes de Néron, elle en frissonnait d'épouvante ; et elle avait grande pitié des victimes. Mais en même temps cela lui faisait presque plaisir de savoir que Néron n'était pas haï du peuple.

A force de penser à l'empereur, une envie secrète grandissait en elle. Si elle pouvait le voir ! Rien qu'une fois ! Après, elle serait plus tranquille. Non pas qu'elle oubliât sa promesse : elle était résolue à ne rien faire pour le rencontrer ; et, du reste, elle s'avouait à peine son propre désir, tant il s'y mêlait de terreur.

Elle ne croyait donc pas mal agir le matin où elle alla faire visite au vieux Ménalque, un ancien ami de son père. Ménalque était un des jardiniers de Néron. Il demeurait au coin d'une grande terrasse, dans une maisonnette cachée par des arbres, et l'on pouvait entrer chez lui sans passer par le jardin impérial. Myrrha apporta à la petite fille du bonhomme une poupée d'argile qu'elle avait habil-

lée comme une patricienne : mais la vérité, c'est qu'elle venait pour parler de Néron.

Aussi ne tarda-t-elle pas à raconter à Ménalque tout ce que Calliste lui avait dit, et elle ajouta :

— Tout cela est-il vrai ? vous devez le savoir, vous qui êtes ici depuis si longtemps et à qui les esclaves du palais ont coutume de faire leurs confidences.

D'un geste brusque, Ménalque entraîna Myrrha au fond de la chambre, regarda tout autour de lui et, se penchant à son oreille, murmura très bas :

— Oui, tout ce qu'on a dit est vrai, et je sais des choses plus terribles encore.

Puis, sans remarquer la pâleur subite de la jeune fille :

— Je n'en parle jamais, désirant mourir en repos.

Et, détournant l'entretien :

— Mais, puisque vous voilà, vous plairait-il de vous promener un peu aux alentours ? C'est la partie du jardin la plus éloignée du palais, et l'empereur n'y vient jamais, du moins à cette heure de la journée.

— Je veux bien, dit Myrrha.

Ménalque sortit avec elle, puis la quitta pour aller à son travail.

Une vaste avenue bordée d'arbres géants se déroulait du palais jusqu'à la terrasse et se ter-

minait par un haut portique, d'où l'on dominait toute la ville. Vers le milieu de l'avenue s'arrondissait un large bassin, où des tritons de bronze vomissaient l'eau en vibrantes fusées. De chaque côté, à des intervalles réguliers, des dieux, des déesses, des satyres et des nymphes dressaient leurs corps blancs.

Myrrha n'osait les regarder, redoutant leur immodestie, ou de peur de trouver de la beauté dans ces représentations d'idoles. Et d'ailleurs, bien qu'elle fût seule, elle était toute timide à cause de la pompe et de la majesté du lieu.

Tout à coup elle entendit un bruit de voix et vit déboucher dans l'allée une bande de promeneurs magnifiquement vêtus.

Vite elle se jeta derrière un massif de feuillage.

Bientôt ces hommes passèrent devant elle. D'abord l'empereur, appuyé sur un bel enfant syrien ; puis, à une distance de quelques pas, ses compagnons habituels, Othon, Sénécion, Tigellin, avec des visages pâles et fins, la démarche molle et balancée.

Myrrha ne voyait que Néron. Elle le reconnut à sa ressemblance avec les effigies des monnaies, et surtout à l'air et à l'expression de son visage.

D'étroites frisures noires dentelaient son front bas. La voûte profonde des sourcils faisait une ombre à ses yeux verts, tout alanguis de rêve. La mâchoire était large, le menton saillant, la lèvre lourde. Il y avait en lui du dieu et de la bête.

Des broderies d'or brillaient doucement dans les plis de sa toge de soie blanche ; un collier de rubis faisait rouler sur sa poitrine des gouttes de sang et de feu ; et la main grasse qu'il appuyait sur l'épaule de l'enfant brun jetait des étincelles à chaque pas, tant elle était chargée de joyaux.

Myrrha, quoiqu'elle ne fût qu'une ignorante petite fille, eut l'impression que cet homme était infiniment éloigné d'elle, non seulement par sa condition terrestre, — lui maître du monde, elle si obscure et si pauvre, — mais par le fond même de sa pensée et de son âme. Et en même temps elle fut frappée de l'immense tristesse de ce tout-puissant. Ce qui se passait en elle était étrange. C'était comme si elle eût eu pitié de lui, de très bas, en tremblant, et comme si sa pitié eût eu à traverser l'infini d'un monde.

Au moment où il longea le massif derrière lequel elle était blottie, Néron parlait. Il parlait pour lui

seul, sans se retourner vers ses compagnons. Et voici ce que Myrrha entendit :

— ... Je m'ennuie... Ma puissance est trop limitée. Les plaisirs que je puis me procurer, j'en suis rassasié ; et ceux que je rêve sont irréalisables, même pour moi... Je suis plus riche que les anciens rois de Perse : mais, quoi que je fasse, je ne tiendrai jamais entre mes mains tous les trésors de l'univers... Il y a dans les voluptés des sens un degré suprême où j'atteins quelquefois à force d'artifice, mais où je ne puis me maintenir... J'ai fait mourir beaucoup d'hommes : mais je ne puis tuer tous mes ennemis, car je ne les connais pas tous... Je suis le plus grand des poètes : mais je suis obligé, pour composer des vers, de choisir les mots avec effort, et de compter et de mesurer les syllabes... Je suis le plus harmonieux des chanteurs : mais je suis obligé, pour conserver mon admirable voix, d'user sobrement de vin et de me priver de nourritures que j'aime... Tout cela est absurde et irritant... Je suis bien malheureux... J'insulterais les dieux, si les dieux existaient... Être le plus grand des hommes, — et n'être que cela, ô rage !... Que ce jardin est mesquin ! et qu'il est monotone ! Je voudrais des jardins si vastes qu'on y verrait des forêts, des fleuves, des montagnes et des lacs, et

que tous les plus nobles aspects que peut prendre la face de la terre s'y trouveraient réunis, d'autant plus beaux qu'ils seraient l'œuvre, non de la nature, mais de l'art, et qu'on y sentirait la puissance et la volonté d'un homme.

Il était arrivé au bout de la terrasse, sous le portique de marbre. Il se pencha sur la balustrade et regarda à ses pieds la houle immobile des toits se déroulant jusqu'à l'horizon :

— Que cette ville est laide ! dit-il.

Et il ajouta :

— Je la brûlerai.

*
* *

Le lendemain, Myrrha alla trouver Calliste dans sa pauvre chambre et, s'agenouillant, lui dit :

— Père, j'ai gravement péché.

— Oh ! dit le bon Calliste, je ne te crois pas.

— Il n'est pourtant que trop vrai. J'ai manqué à la promesse que je vous avais faite. J'ai vu Néron.

Le vieux prêtre eut un sursaut d'étonnement et d'effroi :

— Et lui, t'a-t-il vue ?

— Non ; car j'étais bien cachée.

Le visage de Calliste se rasséréna :

— Remercie Dieu, dit-il.

Il demanda à la jeune fille où et comment elle avait fait cette rencontre, et elle le lui expliqua de point en point.

— Mais, reprit-il, quand tu es allée chez le jardinier Ménalque, désirais-tu voir l'empereur?

— Je crois que oui; mais je désirais le rencontrer par hasard.

— Pourquoi?

— Je ne saurais le dire.

— Et lorsque tu t'es promenée dans le jardin, savais-tu que tu le verrais?

— Comment l'aurais-je su?

— Mais au moins tu l'espérais?

— Je n'en sais rien.

— Alors, pourquoi dis-tu que tu as gravement péché?

— C'est que j'ai perdu la paix et que je suis troublée comme si j'avais commis une grande faute.

— O Myrrha, il est donc vrai que nous portons en nous des sentiments et des pensées ignorés de nous-mêmes, et que l'âme la plus limpide et la plus pure a ses ténèbres... Prions Dieu qu'il nous accorde de nous connaître tout entiers et de ne rien souffrir en nous qui lui déplaise... Mais, dis-moi,

qu'as-tu éprouvé en voyant le plus grand ennemi de Dieu?

— L'avouerai-je, ô père? J'ai d'abord été éblouie par sa beauté et par la magnificence de ses habits. Puis, il s'est mis à parler, et, bien que le sens de quelques-unes de ses paroles m'ait échappé, j'ai compris qu'il devait être réellement coupable des impuretés et des cruautés dont on l'accuse... Mais aussi j'ai compris qu'il souffrait.

— Si cela est vrai, ce n'est que justice.

— Je n'oserai donc pas vous dire une pensée qui m'est venue.

— Parle, Myrrha, je le veux.

— Eh bien, peut-être que, s'il a commis tant de crimes, c'est parce qu'il est l'empereur et qu'il voit le monde entier au-dessous de lui. Et alors il ne serait pas plus méchant, même en commettant ces crimes, que ne le sont les autres hommes en se laissant aller à des fautes ordinaires.

— A ce compte, Myrrha, si Dieu t'avait fait naître impératrice, tu serais devenue la plus méchante des femmes?

— Oh! père, que dites-vous là?

— Tu vois bien!

— Mais l'empereur, lui, ne connait pas la bonne

nouvelle. Peut-être l'écouterait-il, si elle lui était annoncée. Ne le croyez-vous pas ?

— Non, Myrrha, je ne le crois point. Il a mis dans toutes ses actions une si profonde et si noire malice, qu'il a d'avance repoussé la grâce de Dieu.

— Cependant, il a dit une chose qui ne vous aurait pas déplu. Il a dit qu'il ne croyait point aux idoles.

— Hélas ! il serait moins éloigné du vrai Dieu, s'il croyait seulement aux autres.

— Mais on dit qu'il a voulu supprimer les impôts, par pitié pour les pauvres.

— Dis par orgueil et pour être applaudi de la populace du cirque. Il feignait la pitié par une comédie sacrilège ; et, d'ailleurs, il n'aurait pu soulager les pauvres de Rome qu'en pressurant davantage ceux des provinces.

Myrrha réfléchit ; elle se souvint du mot de Néron : « Je brûlerai Rome » ; mais elle ne le dit point à Callıste. Elle reprit :

— Je vois bien qu'il est le plus criminel des hommes, le seul peut-être dont la damnation soit assurée. Mais cela n'est-il pas effroyable à penser ? S'il est, comme vous le dites, irrémédiablement méchant, s'il l'est avec application et sans remords,

quoi de plus triste que d'être ainsi? Et puisque Dieu savait qu'il serait méchant à ce point, pourquoi donc l'a-t-il mis au monde?

— Ceci, Myrrha, est un grand mystère. Dieu a voulu sans doute éprouver par là la vertu de ses serviteurs. Je ne sais rien de plus.

— Mais, dit la jeune fille à mi-voix et comme hésitant devant sa pensée, peut-être bien que l'empereur Néron n'a point d'âme et que, lorsqu'il sera mort, il retombera dans le néant? Il ne serait alors qu'un fléau, comme la tempête ou les tremblements de terre. Dieu ne peut-il envoyer aux hommes l'épreuve qui les fortifie, sans que l'ouvrier de cette douleur d'un jour soit lui-même condamné à la souffrance éternelle?

Calliste était si surpris qu'il ne trouva rien à répondre.

— Enfin, poursuivit Myrrha, ce sont des choses où je ne comprends rien. Pourtant... il y a des hommes et des femmes qui l'aiment... Il a, de lui-même, donné la liberté à mon père... Il est beau, et on dit qu'il a beaucoup d'esprit... Si l'on pouvait... Est-ce un péché de croire que tout homme, quoi qu'il ait fait, peut encore être sauvé?

— Non, certes, dit Calliste.

— Et serait-ce un péché de prier pour l'empe-

reur Néron et de s'imposer des pénitences dont on lui appliquerait le fruit?

— Pas davantage ; mais ce serait, je crois, fort inutile.

— Et si quelqu'un offrait sa vie à Dieu avec l'espoir que Dieu voudra bien, en échange, accorder à l'empereur une chance de salut, ferait-il quelque chose de répréhensible ?

— Laisse ces pensées, Myrrha, je t'en conjure. Prends garde qu'il n'y entre un peu d'orgueil et beaucoup de vaine curiosité. Contente-toi d'être une enfant modeste, pieuse et attachée aux devoirs de ton état, comme tu l'as été jusqu'ici. Et promets-moi de nouveau, et plus sérieusement que la première fois, de ne plus jamais chercher à revoir l'empereur Néron. Ce n'est qu'à cette condition que je puis t'absoudre.

— Je ferai, père, ce que vous voudrez ; mais, ce n'est pas ma faute, depuis que je l'ai vu, je pense toujours à lui.

*
* *

Un jour, Myrrha était allée porter des broderies à une dame, dans une maison de campagne des environs de Rome.

Comme elle s'en revenait le soir, elle vit dans le ciel une grande lueur rouge. A mesure que Myrrha approchait de la ville, cette lueur allait s'élargissant. Bientôt elle remplit le ciel tout entier. Les arbres du chemin que suivait la jeune fille en furent violemment éclairés, et son ombre marchait à son côté, aussi nettement découpée qu'en plein soleil.

A un détour du chemin, elle vit devant elle Rome qui brûlait.

La flamme avait jailli dans la partie du grand cirque contiguë au mont Palatin et au mont Cœlius. Elle avait dévoré ce quartier aux ruelles tortueuses dont les maisons se joignaient presque par leur faîte, s'y engouffrant et s'y allongeant comme dans les tuyaux d'une cheminée de cyclopes. Maintenant, elle enveloppait le Palatin, pareil à une île dans une mer de feu, et, tandis qu'elle en léchait les flancs, elle envahissait, tout autour, le Vélabre, le Forum et les Carines. Enfin elle escalada la colline impériale et là, d'un élan furieux, sembla jaillir jusqu'aux étoiles. Puis, en vastes coulées, elle redescendit vers la Suburre. Et Rome était comme une prodigieuse fournaise dont les charbons auraient eu la forme de dômes, de frontons, de portiques et de murailles percées de trous...

Comme elle passait sous le mur d'une haute

terrasse où s'élevait une tour carrée, Myrrha entendit quelqu'un chanter au sommet de cette tour en s'accompagnant de la lyre.

C'était un chant triste et lent, dans une langue qu'elle ne connaissait pas, une élégie de Simonide sur l'incendie de Troie. La voix, harmonieuse quoique un peu voilée, se traînait et gémissait. Myrrha s'arrêta pour l'écouter. Mais elle sentit bientôt que cette douleur était feinte et que le chanteur admirait lui-même la beauté de sa voix. Et alors ce chant lui fit mal.

Lorsqu'elle arriva à la porte Capène, elle y trouva une foule désespérée de gens du peuple campés parmi les pauvres meubles et les paquets de hardes qu'ils avaient pu arracher à l'incendie.

Beaucoup pleuraient en racontant que quelqu'un des leurs, une vieille mère, une femme, un petit enfant, n'ayant pu s'échapper, avait péri dans les flammes.

Un homme disait :

— Je suis sûr qu'il en est bien resté trois cents, rien que dans le quartier des Esquilies.

— Mais, disait un autre, il faut tâcher d'éteindre le feu, ou du moins lui faire sa part en démolissant les maisons qu'il menace, afin de sauver le reste de la ville.

On lui répondit :

— Nous avons essayé. Mais il y a des hommes qui empêchent d'approcher ceux qui voudraient porter secours. Ils disent qu'ils ont des ordres.

Et Myrrha se rappelait la parole de l'empereur. Il avait donc fait ainsi qu'il avait dit ! Assurément ce crime dépassait tous les autres. Et ce crime, elle le voyait, elle le touchait ; il s'étalait, là, sous ses yeux.

Alors, le cœur serré de compassion pour les victimes, elle songea :

— N'est-ce pas, Seigneur, que vous ouvrirez à tous ces malheureux votre saint paradis, et que leur souffrance aura passé comme un mauvais rêve ?... Mais lui ! lui ! S'il en est temps encore, je vous offre ma vie pour qu'il vous plaise de lui envoyer un rayon de votre grâce.

*
* *

Elle regagna la Suburre par un long détour, très en peine de Calliste et de Mammæa. Ils étaient tous deux sains et saufs, mais la maison qu'ils habitaient avait été brûlée. Un grand nombre d'autres chrétiens étaient sur le pavé. Calliste les consolait et les encourageait.

— Bénissons Dieu, disait-il, de nous avoir enlevé le peu que nous avions de ces biens terrestres auxquels on tient toujours trop. Puis la détresse commune nous est une occasion de nous aider les uns les autres et de montrer que nous nous aimons.

L'empereur permit aux incendiés de s'installer dans les temples qui étaient encore debout et dans les marchés. Il leur ouvrit aussi une partie de ses jardins. Il fit construire pour eux des baraques en bois sur le Forum et leur fit distribuer des vivres.

Mais cela n'empêchait point le peuple de dire que c'était Néron qui avait mis le feu à la ville, et que même il avait chanté en regardant l'incendie du haut d'une tour.

Ces propos rappelèrent à Myrrha le chant d'histrion qu'elle avait entendu sur son chemin. Mais, à ceux qui accusaient l'empereur, elle répondait, essayant de se tromper elle-même :

— S'il avait allumé l'incendie, mettrait-il tant de zèle à secourir les victimes ?

Et elle ne s'apercevait pas de la faiblesse de ce raisonnement.

* * *

Les chrétiens, ne voulant point se retirer dans les temples des faux dieux ni s'abriter sous les baraques, en haine des mains impies qui leur offraient ce secours, se réfugièrent dans leurs tombeaux.

Myrrha et Mammæa continuèrent à faire des broderies pour les dames romaines, ce qui leur permit de vivre et même de soulager leurs frères indigents.

Or, malgré leur grande misère, beaucoup de chrétiens se réjouissaient de l'incendie, tant ils détestaient Rome, la ville impure.

Surtout le prêtre Timothée exultait d'une joie sombre. Il dit un jour aux frères assemblés :

— La main qui a allumé ce feu peut être abominable. Mais elle n'a rien fait que par la volonté de Dieu. Car, voyez : les plus anciens temples des idoles, ceux que la malice ou l'ignorance des infidèles vénérait le plus, ont été détruits de fond en comble. Brûlé, le temple de la Lune, bâti par Servius Tullius ! Brûlé, le temple consacré à Hercule par le roi Évandre ! Brûlé, le temple de Jupiter Stator, élevé par Romulus ! Brûlés, le palais de Numa Pompilius et le temple de Vesta ! Ceci, plus clairement que tout le reste, nous annonce la fin du monde, laquelle doit arriver par le feu. Et

cette fin sera le commencement de notre victoire et de notre joie.

— Mon frère, dit Calliste, vous avez peut-être raison. Mais comment se réjouir d'un événement qui a apporté tant de souffrance aux humbles, à ceux que Jésus aimait ?

A ce moment, des soldats, conduits par un centurion, envahirent le lieu de l'assemblée.

— Nous vous arrêtons par ordre de l'empereur, dit le centurion.

— Pourquoi ? demanda Calliste.

— Parce que c'est vous, les chrétiens, qui avez mis le feu à la ville.

Et, désignant Timothée :

— Les discours de ce misérable ne le prouvent-ils pas ?

Myrrha avait cru que le dernier crime de Néron était le plus grand qu'on pût concevoir. Or, il venait de faire quelque chose de plus effroyable encore en accusant de ce crime des innocents. Et c'est pourquoi elle dit à Dieu :

— Pour lui, pour son salut, non seulement ma vie, Seigneur, mais toutes les tortures qu'il vous plaira !

*
* *

Les soldats emmenèrent donc les chrétiens et les

jetèrent pêle-mêle dans les souterrains de la prison Mamertine.

Et Myrrha éprouvait un obscur plaisir à songer qu'elle était prisonnière par le commandement de Néron : car c'était la première fois que la volonté du tout-puissant César agissait directement sur son humble destinée. Toujours elle revoyait, plus belle dans son souvenir, la tête terrible et triste de l'empereur, et elle espérait comparaître devant lui, pour être interrogée.

Souvent, dans la prison, le prêtre Timothée, entre deux prières, s'emportait en imprécations contre Néron et repassait ses crimes ; et jamais il ne l'appelait autrement que « la Bête ».

Et, bien qu'elle sût que Timothée avait raison, Myrrha souffrait cruellement.

Mais, une fois, un des prisonniers émit cet avis que c'était l'impératrice Poppée qui avait persuadé à Néron d'accuser les chrétiens, parce que, ayant été initiée à la religion juive, elle haïssait les disciples de Jésus. Il raconta que l'empereur aimait éperdument Poppée, que pour elle il avait tué sa première femme, qu'il ne lui refusait jamais rien, et que récemment il lui avait donné trois cents ânesses pour prendre des bains de lait.

Et, bien que l'intervention de Poppée diminuât un

peu le crime de Néron, Myrrha, ce jour-là, souffrit encore davantage.

— Oh ! cette juive ! dit-elle.

*
* *

Les prisonniers comparurent devant un proconsul, ce qui fut une grande déception pour Myrrha. Il se contenta de leur demander s'ils étaient chrétiens et les condamna à être exposés aux lions dans le grand cirque.

— L'empereur y sera-t-il? demanda Myrrha à l'un des geôliers.

— L'empereur ne manque pas une de ces fêtes, répondit l'homme.

Une grande joie illumina le visage de la jeune fille, ce pâle et diaphane visage où il n'y avait plus de place que pour les grands yeux ardents aux paupières violettes et pour la petite bouche toujours entr'ouverte par le léger halètement d'un angélique désir... Elle ne voyait plus clair dans ses pensées. Il lui était doux de mourir pour un si grand coupable et d'accomplir ainsi son vœu. Mais mourir par lui, n'était-ce pas horrible ? Non, car sans doute son supplice était aggravé par là, mais il serait ainsi plus méritoire et plus efficace et, à cause de cela, il ne serait donc plus douloureux... Enfin, elle ne savait

plus... Parfois, elle était prise d'épouvante : elle ne comprenait pas que Néron ne lui fît pas horreur. Elle n'entendait, ne voyait plus rien, vivait dans une fièvre et dans un rêve.

Le vieux Calliste la considérait avec inquiétude. Depuis longtemps elle ne lui avait point reparlé de l'empereur Néron. Mais il sentait bien qu'elle n'avait pas d'autre pensée. Il se demandait s'il ne fallait voir dans cette étrange préoccupation qu'un miracle de la charité. Et il n'osait l'interroger, craignant d'être inhabile à scruter cette âme et de la troubler rien qu'en y touchant.

La veille du supplice, après la prière du soir, que les condamnés faisaient en commun, Myrrha dit à haute voix :

— Prions pour l'empereur Néron.

Les chrétiens hésitèrent un instant. Mais le prêtre Calliste songea en lui-même :

— J'avais tort d'être inquiet : Myrrha est plus sainte que nous tous.

Et il commença la prière pour l'empereur, et les autres chrétiens la récitèrent avec lui.

Or, en entendant cela, un geôlier qui se tenait près de la porte (c'était un Gaulois, très grand et très blond) se mit à pleurer et pria Myrrha de lui expliquer la religion du Christ.

*
* *

Le lendemain, on conduisit les chrétiens dans une prison basse, située sous l'amphithéâtre du grand cirque.

A travers les barreaux, Myrrha voyait l'arène éclatante de lumière et, sur les gradins qui s'élargissaient en cercles, tout un peuple assis, sénateurs, chevaliers, soldats, plébéiens, vestales et courtisanes, en capuchons de laine, en tuniques fauves, en manipules de soie ; une foule grouillante et bourdonnante que des voiles, tendus dans l'air et soutenus par des cordages, baignaient de mobiles reflets rouges.

Elle aperçut, en face, le bas des lourds tapis retombant de l'estrade impériale et, un peu sur le côté, derrière d'autres barreaux, dans les demi-ténèbres, des lions qui passaient et repassaient.

Les autres condamnés priaient, prosternés par groupes, ou s'embrassaient avant de mourir. Et, dans ce voisinage de la mort, bien que leur volonté demeurât ferme, plusieurs pleuraient, sanglotaient, étaient secoués de grands frissons. Timothée et Calliste les exhortaient. Timothée leur disait :

— C'est une joie de signer sa foi de son sang, en bravant la colère impuissante de l'impie. Ce sang

criera contre lui. Encore une fois, les temps sont proches... Et qu'est-ce qu'un moment de souffrance pour une vie éternellement bienheureuse? Imbécile et lâche qui refuserait le marché!

Et Calliste :

— O mes frères, Dieu vous ménage. La mort qui vous attend, qu'est-ce, après tout, que la mort d'un chasseur surpris dans un bois ? Nous marcherons tous ensemble, si fortement unis dans une même pensée d'amour que nous ne sentirons point la griffe ni la dent des bêtes. Et Dieu, avec votre sang, fera de si grandes choses! Vous fonderez, en mourant, le bonheur et la paix de l'humanité future.

Mais Myrrha restait à l'écart, debout près de la grille, étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Des belluaires ouvrirent, en même temps, la porte de la prison et celle de la cage aux lions ; et, tout à coup, il se fit un grand silence.

Myrrha, la première, entra dans l'arène. Elle vit l'empereur sur l'estrade ; et, tout droit, d'un pas égal et léger, elle marcha vers lui. Elle pensait :

— Il faudra bien qu'il me voie, et ce sera près de lui que mon âme s'exhalera pour sauver la sienne.

Calliste la suivait, aussi vite que le lui permettait la faiblesse de son âge.

Les lions étaient sortis de la cage : et, d'abord aveuglés par la lumière subite, les uns s'étaient arrêtés, les autres tournaient au hasard, le mufle bas.

Myrrha marchait toujours, les yeux attachés sur Néron. L'empereur, à demi penché vers l'un de ses compagnons, sentit ce regard et se retourna. Il crut que la jeune fille venait lui demander grâce et eut un méchant sourire.

Mais elle arriva, sans dire un mot ni relever ses mains unies, jusqu'au pied de l'estrade ; et là, immobile, elle continuait à le regarder.

Ses cheveux dénoués pendaient sur son dos, et une déchirure de sa robe découvrait son épaule délicate.

L'empereur avança un peu sa tête de dieu bestial. Une courte flamme s'alluma sous ses paupières lourdes. Il se leva et, appelant par son nom le chef des belluaires, fit un geste de grâce...

Un des lions, ayant aperçu Myrrha, s'approchait à grands pas obliques...

Alors le vieux Calliste, qui avait compris le geste de l'empereur, saisit Myrrha dans ses bras maigres et, de toutes ses forces, il la poussa vers le lion.

NAUSICAA

NAUSICAA

Après qu'il eut percé de ses flèches les prétendants, l'ingénieux Ulysse, plein de sagesse et de souvenirs, coulait des jours tranquilles dans son palais d'Ithaque. Tous les soirs, assis entre sa femme Pénélope et son fils Télémaque, il leur racontait ses voyages et, quand il avait fini, il recommençait.

Une des aventures qu'il contait le plus volontiers, c'était sa rencontre avec Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens.

— Jamais, disait-il, je n'oublierai combien belle, gracieuse et secourable elle m'apparut. Depuis trois jours et trois nuits, je flottais sur la vaste mer, cramponné à une poutre de mon radeau brisé. Enfin, une vague me souleva, me poussa vers l'embouchure d'un fleuve. Je gagnai la rive ; un bois était proche ; j'amoncelai des feuilles et, comme

j'étais nu, je m'en recouvris tout entier. Je m'endormis... Tout à coup, un bruit d'eau rejaillissante me réveilla, puis des cris. J'ouvre les yeux, et je vois des jeunes filles qui jouaient à la balle sur le rivage. La balle venait de tomber dans le rapide courant. Je me lève, en ayant soin de voiler ma nudité d'une branche touffue. Je m'avance vers la plus belle des jeunes filles...

*
* *

— Vous nous avez déjà dit cela, mon ami, interrompit Pénélope.

— C'est bien possible, dit Ulysse.

— Qu'est-ce que cela fait? dit Télémaque.

Ulysse reprit :

— Je la vois encore sur sa charrette, conduisant les mules aux grelots sonores. La voiture était pleine du beau linge blanc et des robes de laine teinte que la petite princesse venait de laver au fleuve avec ses compagnes. Et, debout, un peu cambrée et tirant sur les rênes, le vent du soir éparpillait autour de son front ses cheveux d'or, mal contenus par les bandelettes, et collait sa robe souple sur ses jambes droites et rondes.

— Et après ? demanda Télémaque.

— Elle était parfaitement élevée, continua Ulysse. Quand nous approchâmes de la ville, elle me pria de la quitter afin qu'on ne pût tenir sur elle aucun mauvais propos en la voyant avec un homme. Mais, à la façon dont je fus accueilli dans le palais d'Alcinoüs, je vis bien qu'elle avait parlé de moi à ses nobles parents. Je ne la revis plus qu'au moment de mon départ. Elle me dit : « Je vous salue, ô mon hôte, afin que, dans votre patrie, vous ne m'oubliiez jamais, car c'est à moi la première que vous devez la vie. » Et je lui répondis : « Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, si le puissant époux de Héra veut que je goûte l'instant du retour et que je rentre dans ma demeure, là, comme à une divinité, je t'adresserai tous les jours des vœux ; car c'est toi qui m'as sauvé. » De fille plus belle et plus sage, je n'en ai point rencontré, et, puisque je ne voyagerai plus, je suis bien sûr de n'en rencontrer jamais.

— Pensez-vous qu'elle soit mariée à présent? demanda Télémaque.

— Elle n'avait que quinze ans et n'était point encore fiancée.

— Lui avez-vous dit que vous aviez un fils ?

— Oui, et que j'étais consumé du désir de le revoir.

— Et lui avez-vous dit du bien de moi ?

— Je lui en ai dit, quoique je te connusse à peine, étant parti d'Ithaque alors que tu étais un tout petit enfant dans les bras de ta mère.

*
* *

Cependant, Pénélope, voulant marier son fils, lui présenta successivement les plus belles vierges du pays, les filles des princes de Dulichios, de Samos et de Zacynthe. Chaque fois, Télémaque lui dit :

— Je n'en veux point, car j'en connais une plus belle et meilleure.

— Qui donc ?

— Nausicaa, fille du roi des Phéaciens.

— Comment peux-tu dire que tu la connais, puisque tu ne l'as jamais vue ?

— Je la verrai donc, répliqua Télémaque.

Un jour, il dit à son père :

— Mon cœur veut, ô mon illustre père, que, fendant sur un navire la mer poissonneuse, je vogue vers l'île des Phéaciens, et que j'aille demander au roi Alcinoüs la main de la belle Nausicaa. Car je me consume d'amour pour cette vierge que mes yeux n'ont jamais aperçue ; et, si vous vous opposez à mon dessein, je vieillirai seul dans votre palais et vous n'aurez point de petit-fils.

L'ingénieux Ulysse répondit :

— C'est sans doute un dieu qui a mis en toi ce désir. Depuis que je t'ai parlé de la princesse qui lavait son linge dans le fleuve, tu dédaignes les mets succulents servis sur notre table, et un cercle noir s'élargit autour de tes yeux. Prends donc avec toi trente matelots sur un vaisseau rapide et pars à la recherche de celle que tu ne connais pas et sans qui tu ne peux plus vivre. Mais il faut que je t'avertisse des dangers du voyage. Si le vent te pousse vers l'île de Polyphème, garde-toi d'y aborder ; ou, si la tempête te jette sur la rive, cache-toi, et, dès que ton navire pourra reprendre la mer, fuis et n'essaye pas de voir le Cyclope. Je lui ai crevé l'œil autrefois ; mais, bien qu'aveugle, il est encore redoutable. Fuis aussi l'île des Lotophages, ou, si tu abordes chez eux, ne mange point de la fleur qu'ils t'offriront, car elle fait perdre la mémoire. Redoute aussi l'île d'Ea, royaume de la blonde Circé, dont la baguette change les hommes en pourceaux. Si pourtant le malheur veut que tu la trouves sur ton chemin, voici une plante dont la racine est noire et la fleur blanche comme du lait. Les dieux l'appellent *moly*, et elle me fut donnée par Mercure. Par elle tu rendras impuissants les maléfices de l'illustre magicienne.

Ulysse ajouta d'autres avis touchant les dangers

de l'île des Sirènes, de l'île du Soleil et de l'île des Lestrygons. Il dit en finissant :

— Souviens-toi, mon fils, de mes paroles, car je ne veux point que tu recommences mes funestes aventures.

— Je me souviendrai, dit Télémaque. Au reste, tout obstacle et même tout plaisir me sera ennemi qui pourrait retarder mon arrivée dans l'île du sage Alcinoüs.

*
* *

Télémaque partit donc, le cœur plein de Nausicaa.

Un coup de vent l'écarta de sa route, et, comme son vaisseau longeait l'île de Polyphème, il fut curieux de voir le géant autrefois dompté par son père. Il se disait :

— Le danger n'est pas grand, puisque Polyphème est aveugle.

Il débarqua seul, laissant le vaisseau à l'ancre au fond d'une baie, et il s'en fut à la découverte, dans la grasse campagne onduleuse, semée de troupeaux et de bouquets d'arbres.

A l'horizon, derrière un pli de colline, une tête énorme surgit, puis des épaules pareilles à ces rochers polis qui s'avancent dans la mer;

puis un poitrail buissonneux comme un ravin .

Un instant après, une vaste main saisit Télémaque, et il vit se pencher sur lui un œil aussi large qu'un bouclier.

— Vous n'êtes donc plus aveugle ? demanda-t-il au géant.

— Mon père Neptune m'a guéri, répondit Polyphème. C'est un petit homme de ton espèce qui m'avait ravi la lumière du jour, et c'est pourquoi je vais te manger.

— Vous auriez tort, fit Télémaque ; car, si vous me laissiez vivre, je vous amuserais en vous racontant de belles histoires.

— J'écoute, dit Polyphème.

Télémaque commença le récit de la guerre de Troie. Quand la nuit vint :

— Il est temps de dormir, dit le Cyclope. Mais je ne te mangerai pas ce soir, car je veux savoir la suite.

... Chaque soir, le Cyclope disait la même chose, et cela dura trois ans.

La première année, Télémaque raconta le siège de la ville de Priam;

La seconde année, le retour de Ménélas et d'Agamemnon ;

La troisième année, le retour d'Ulysse, ses aventures et ses ruses merveilleuses.

— Hé ! disait Polyphème, tu es bien hardi de louer ainsi devant moi le petit homme qui m'a fait si grand mal.

— Mais, répondait Télémaque, plus je montrerai l'esprit de ce petit homme, et moins il sera honteux pour vous d'avoir été vaincu par lui.

— Cela est spécieux, disait le géant, et je te pardonne. Je parlerais sans doute autrement si un dieu ne m'avait rendu la vue. Mais les maux passés ne sont qu'un rêve.

*
* *

Vers la fin de la troisième année, Télémaque eut beau chercher dans sa mémoire : il ne trouvait plus rien à raconter au géant. Alors il recommença les mêmes histoires. Polyphème y prit le même plaisir, et cela dura trois autres années.

Mais Télémaque ne se sentit pas le courage de réciter une troisième fois le siège d'Ilion et le retour des héros. Il le confessa à Polyphème et il ajouta :

— J'aime mieux que vous me mangiez. Je ne regretterai qu'une chose en mourant : c'est de n'avoir point vu la belle Nausicaa.

Il dit longuement son amour et sa douleur, et,

soudain, il vit dans l'œil du Cyclope une larme aussi grosse qu'une courge.

— Va, dit le Cyclope, va chercher celle que tu aimes. Que ne m'as-tu parlé plus tôt ?...

— Je vois bien, songea Télémaque, que j'aurais mieux fait de commencer par là. J'ai perdu six années par ma faute. Il est vrai qu'une honte m'eût empêché, auparavant, de dire mon secret. Si je l'ai trahi, c'est que j'ai bien cru que j'allais mourir.

Il construisit un canot (car le navire laissé dans la baie avait disparu depuis longtemps) et s'en alla de nouveau sur la mer profonde.

*
* *

Une autre tempête le jeta dans l'île de Circé.

Il vit, à l'entrée d'une grande forêt, sur une escarpolette faite de lianes et de guirlandes de fleurs entrelacées, une femme qui se balançait mollement.

Elle était coiffée d'une mitre incrustée de rubis, ses sourcils étroits se joignaient sur ses yeux, sa bouche était plus rouge qu'une blessure fraîche ; ses seins et ses bras étaient jaunes comme du safran ; des fleurs formées de pierreries parsemaient sa robe transparente couleur d'hyacinthe, et elle souriait dans sa chevelure fauve, qui l'enveloppait toute.

Sa baguette de magicienne était passée dans sa ceinture, comme une épée.

Circé regardait Télémaque.

Le jeune héros chercha sous sa tunique la fleur du moly, la fleur noire et blanche que son père lui avait remise au départ. Il s'aperçut qu'il ne l'avait plus.

— Je suis perdu, pensa-t-il. Elle va me toucher de sa baguette et je serai semblable aux porcs mangeurs de glands.

Mais Circé lui dit d'une voix douce :

— Suis-moi, jeune étranger, et viens dormir avec moi.

Il la suivit. Bientôt, ils arrivèrent à son palais, qui était cent fois plus beau que celui d'Ulysse.

Le long du chemin, du fond des bois et des ravines, les pourceaux et les loups, qui étaient d'anciens hommes naufragés dans l'île, accouraient sur les pas de la magicienne ; et, bien qu'elle eût saisi une longue tige de fer dont elle les piquait cruellement, ils essayaient de lécher ses pieds nus.

*
* *

Durant trois années, Télémaque dormit avec la magicienne.

Puis, un jour, il eut honte, il se sentit extrême-

ment las, et il découvrit qu'il n'avait point cessé d'aimer la fille d'Alcinoüs, la vierge innocente aux yeux bleus, celle qu'il n'avait jamais vue.

Mais il songeait :

— Si je veux m'en aller, la magicienne irritée me transmuera en bête, et ainsi je ne verrai jamais Nausicaa.

Or, Circé, de son côté, était lasse de son compagnon. Elle se mit à le haïr, parce qu'elle l'avait aimé. En sorte qu'une nuit, se levant du lit de pourpre, elle prit sa baguette et l'en frappa à l'endroit du cœur.

Mais Télémaque garda sa forme et son visage. C'est qu'à cet instant même il pensait à Nausicaa, et qu'il avait le cœur plein de son amour.

— Va-t'en ! va-t'en ! hurla la magicienne.

*
* *

Télémaque retrouva son canot, reprit la mer, et une troisième tempête le jeta dans l'île des Lotophages.

C'étaient des hommes polis, pleins d'esprit, et d'une humeur égale et douce.

Leur Roi offrit à manger à Télémaque une fleur de lotus.

— Je n'en mangerai point, dit le jeune héros; car

ceci est la fleur de l'oubli, et je veux me souvenir

— C'est pourtant un grand bien d'oublier, reprit le Roi. Grâce à cette fleur, qui est notre unique aliment, nous ignorons la peine, le regret, le désir, et toutes les passions qui troublent les malheureux mortels. Mais, au reste, nous ne forçons personne à manger la fleur divine.

Télémaque vécut quelques semaines des provisions qu'il avait sauvées de son naufrage. Puis, comme il n'y avait pas dans l'île de fruits ni d'animaux bons à manger, il se nourrit, comme il put, de coquillages et de poissons.

*
* *

— Ainsi, dit-il un jour au Roi, la fleur de lotus fait oublier aux hommes même ce qu'ils désirent ou ce dont ils souffrent le plus ?

— Assurément, dit le Roi.

— Oh ! dit Télémaque, elle ne me ferait jamais oublier la belle Nausicaa.

— Essayez donc.

— Si j'essaye, c'est que je suis bien sûr que le lotus ne saurait faire ce que n'ont pu les artifices d'une magicienne.

Il mangea la fleur et s'endormit.

Je veux dire qu'il se mit à vivre de la même façon que les doux Lotophages, jouissant de l'heure présente et ne se souciant d'aucune chose. Seulement, il sentait quelquefois, au fond de son cœur, comme le ressouvenir d'une ancienne blessure, sans qu'il pût savoir au juste ce que c'était.

Lorsqu'il s'éveilla, il n'avait point oublié la fille d'Alcinoüs ; mais vingt années s'étaient écoulées sans qu'il s'en aperçût : il avait fallu tout ce temps à son amour pour vaincre l'influence de la fleur d'oubli.

— Ce sont les vingt meilleures années de votre vie, lui dit le Roi.

Mais Télémaque ne le crut pas.

* * *

Il prit poliment congé de ses hôtes.

Je ne vous dirai point les autres aventures où l'engagea, tantôt la nécessité, tantôt la curiosité de voir des choses nouvelles, soit dans l'île des Sirènes, soit dans l'île du Soleil, soit dans l'île des Lestrygons, ni comment son amour fut assez fort pour le tirer de tous ces dangers et l'arracher à ces divers séjours.

*
* *

Une dernière tempête le poussa vers l'embouchure d'un fleuve, dans l'île désirée, au pays des Phéaciens. Il gagna la rive ; un bois était proche. Il amoncela des feuilles et, comme il était nu, il s'en recouvrit tout entier. Il s'endormit... Tout à coup, un bruit d'eau rejaillissante le réveilla.

Télémaque ouvrit les yeux et vit des servantes qui lavaient du linge sous les ordres d'une femme âgée et richement vêtue.

Il se leva, en ayant soin de voiler sa nudité d'une branche touffue, et s'approcha de cette femme. Elle avait la taille épaisse et lourde, et des mèches de cheveux gris s'échappaient de ses bandelettes. On voyait bien qu'elle avait été belle, mais elle ne l'était plus.

Télémaque lui demanda l'hospitalité. Elle lui répondit avec bienveillance et lui fit donner des vêtements par ses femmes :

— Et maintenant, mon hôte, je vais vous conduire dans la maison du Roi.

— Seriez-vous la Reine ? demanda Télémaque.

— Vous l'avez dit, ô étranger.

Alors Télémaque, se réjouissant dans son cœur :

— Puissent les dieux accorder longue vie à la mère de la belle Nausicaa!

— Nausicaa, c'est moi, répondit la Reine... Mais qu'avez-vous, vénérable vieillard ?...

*
* *

Sur son canot réparé à la hâte, sans regarder derrière lui, le vieux Télémaque regagna la haute mer.

BRISÉIS

BRISÉIS

Briséis naquit sous le signe de la Génisse, seize ans avant le siège de Troie, dans l'île de Tityra dont son père Brisès était roi, — une de ces îles blanches et dorées qui s'égrènent comme les perles d'un collier dans le bleu profond de la mer d'Ionie.

Elle passa son enfance à jouer dans la cour de la maison de son père, sous les portiques peints de vives couleurs, dans le verger de son grand-père Rhexénor, ou sur le sable fin semé de coquillages. Elle avait des poupées d'argile ; elle élevait des cigales dans des cages faites de brins de paille. Et c'était une petite fille obéissante et tranquille, et toujours contente.

Devenue grande, elle vécut avec les servantes de sa mère. Les unes broyaient le blé sous la meule ; d'autres tissaient la toile ; le fuseau tournait entre leurs mains aussi mobiles que le feuillage des peu-

pliers (*) et leurs tissus serrés brillaient comme de l'huile (*). Briséis surveillait leurs travaux. Elle les aidait à laver le linge à la fontaine. Les jours de fête, elle parait de guirlandes le temple d'Artémis, patronne de l'île, chantait des cantiques avec les autres jeunes filles, et, vêtue de lin blanc, couronnée de roses blanches, marchait en tête de la confrérie de la déesse Vierge. Enfin Briséis était une jeune fille d'humeur douce, pieuse, soumise à ses parents et respectueuse des usages.

Elle vénérait son père, qu'elle voyait fort rarement. Car Brisès était souvent en guerre avec les rois des îles voisines. Parfois il revenait, couvert de sang à peine séché et traînant après lui un long butin, des bœufs, des moutons, et de belles étoffes et des vases de cuivre tout plein des charrettes. C'étaient alors des festins qui duraient des jours et des nuits et où Brisès conviait tous ses compagnons de guerre. Mais Briséis restait dans la chambre des femmes, car il eût été contraire à la bienséance qu'une jeune fille parût à table devant des étrangers.

*
* *

Lorsqu'elle eut quinze ans, son père lui dit :

— Il est temps que tu te maries, et je t'ai trouvé

(*) *Ces comparaisons sont d'Homère.*

un époux : notre voisin Mynès, roi de l'île de Mélissa. Il est riche, puissant et brave. Sois pour lui une compagne fidèle et soumise, de peur qu'il ne me reproche un jour de lui avoir fait un mauvais présent en lui donnant ma fille.

Briséis répondit :

— Je sais qu'il convient que les hommes commandent et que les femmes obéissent. Vous ne recevrez point, mon père, de reproches sur votre enfant.

Quand elle vit le roi Mynès, elle fut d'abord un peu effrayée par son air rude, sa haute taille et les crins qui hérissaient le cimier de son casque.

Et elle ne put s'empêcher de pleurer en quittant son père et sa mère.

Mais elle fit réflexion que cela était nécessaire, que cela arrivait à toutes les jeunes filles. En même temps elle était fière d'avoir une robe de laine très fine, couleur de safran pâle et brodée de soie violette, et un collier d'or et des pendants d'or à ses oreilles. Puis elle se disait que Mynès, étant si fort, la défendrait mieux qu'un autre, et que, plus l'époux est puissant, plus la femme vit en sécurité sous sa loi, et éprouve même d'orgueil à y vivre.

Elle fut heureuse dans le palais de Mynès. Elle se réjouissait de s'asseoir à la table de son mari et

d'écouter les récits de ses hôtes. Elle admirait la vaillance des hommes et s'ébahissait de leurs aventures. Réservée dans son attitude, elle veillait silencieusement à ce que rien ne manquât aux convives Et Mynès l'appréciait pour son économie et pour la bonté de son caractère.

*
* *

Cependant la flotte des Achéens vint à passer par là. Soupçonnant Mynès d'être l'allié des Troyens, ils coulèrent ses vaisseaux et descendirent dans l'île. Mynès fut tué à la tête de ses soldats. Les Achéens pillèrent les maisons, massacrèrent la moitié des habitants et firent les autres prisonniers.

Briséis s'était retirée avec ses servantes dans la chambre la plus secrète du palais et, tombée sur les genoux, les cheveux défaits, elle entourait de ses bras l'autel d'un petit dieu en qui elle avait une confiance particulière.

Les vainqueurs forcèrent la porte, et les femmes se crurent perdues.

Mais un jeune chef (c'était Patrocle), l'air très doux, presque semblable de visage à une jeune fille, dit aux soldats :

— N'effrayez point ces femmes et ne leur faites pas de mal. On vous les partagera demain. Elles vous seront d'une compagnie d'autant plus plaisante que vous ne les aurez point maltraitées.

Puis, s'approchant de Briséis avec bonté, il lui apprit doucement que son mari avait été tué par le divin Achille, et que son père et ses trois frères avaient eu le même sort, la veille, dans l'île de Tityra. Et il promit de lui faire rendre le corps de son époux.

Briséis pleura, avec ses servantes, sur le corps de Mynès. Elle-même le lava, le peigna, le parfuma, et prit soin qu'il fût brûlé, la nuit, sur un bûcher de bois odoriférants. Et, tandis que la fumée noire montait tout droit dans l'air calme baigné de lune, elle psalmodia lentement l'hymne funèbre.

*
* *

Le lendemain, sur la grande place attenant au palais, tout le butin fut entassé : femmes, bœufs, porcs, moutons, sacs de blé, amphores pleines de vin, bassins de cuivre, trépieds et tapis précieux.

Et l'on procéda au partage.

Briséis souhaitait dans son cœur d'être adjugée à Patrocle ; mais ce fut Achille qui l'obtint.

Le fils de Pélée la prit par la main et lui dit :

— Viens sur mon navire, et ne pleure pas. Il est sage de se soumettre à la destinée. La tienne est de perdre, jeune encore, ton époux et ta douce patrie. La mienne est de mourir dans ma fleur, après avoir rempli de mes actions la mémoire des hommes. Je ne serai pas pour toi un maître dur ni exigeant. Tu es belle, et c'est un grand don. Celle qui a la beauté n'est jamais tout à fait à plaindre, car sa vue seule met de la joie dans tous les yeux et incline les cœurs à lui complaire.

Mais deux ruisseaux continuaient de couler le long des joues de Briséis.

Alors Patrocle la prit à part :

— Il ne faut pas contrister Achille, car il est le plus beau, le plus vaillant et le plus intelligent des hommes. Je l'aime plus que mon père et ma mère et plus que toutes les femmes, et je me félicite que la plus belle et la plus douce des captives lui ait été donnée pour sa part de butin. Il te traitera avec douceur et, après la guerre, il t'emmènera dans la Phthie, au pays des Myrmidons et, là, il te prendra pour femme.

Briséis sécha ses larmes et, ramenant son voile sur ses yeux :

— J'aimerai Achille, répondit-elle, parce que vous le voulez et parce qu'il est votre ami.

*
* *

Briséis fut heureuse, devant Troie, sous la tente d'Achille. Elle y menait presque la même vie que naguère dans sa maison de Mélissa, dirigeant les autres captives et leur distribuant la tâche. Les nouvelles du siège les amusaient, leur fournissaient des sujets de conversation. Souvent Briséis s'entretenait avec Patrocle ; ils parlaient ensemble du passé, des merveilleuses aventures des chefs de l'armée, et surtout des exploits d'Achille. Elle interrogeait aussi Patrocle sur Priam, Hécube, Hector, et elle s'indignait contre Hélène.

Quelquefois, de l'intérieur de la tente, elle assistait aux exercices et aux jeux des chefs, à l'escrime de l'épée et de la lance, et aux courses de chars. Par les beaux soirs, Achille, assis au bord de la mer glacée d'argent, chantait la gloire des anciens guerriers en s'accompagnant de la lyre. Patrocle, Briséis et les captives écoutaient ; et le chant flottait légèrement dans l'espace bleuâtre, au-dessus des fanaux du camp silencieux, vers les lointaines étoiles...

*
* *

Or, la peste ravagea l'armée des Achéens. Apollon se vengeait ainsi du roi des rois, qui avait refusé de rendre la fille du prêtre Chrysès.

Achille ayant assemblé les chefs, Agamemnon fut contraint de céder. Mais il jura que, en retour, il enlèverait au fils de Pélée sa captive Briséis.

Lorsque les hérauts Eurybatès et Talthybios vinrent la chercher, Briséis n'y comprit rien, car elle ignorait ce qui venait de se passer. Toutefois elle les suivit sans résistance. Elle demanda seulement à Patrocle :

— Pourquoi m'emmène-t-on ?

— Hélas ! dit Patrocle en détournant la tête.

Comme elle sortait de la tente, elle aperçut Achille qui, assis à l'écart, près du rivage, le menton sur ses deux mains, regardait au large les vagues sombres.

*
* *

Briséis pleura abondamment. Mais Agamemnon affecta de la traiter avec égards, de peur qu'elle ne le jugeât plus grossier qu'Achille.

Elle fut donc heureuse sous la tente d'Agamemnon. Elle y était en plus nombreuse compagnie que

chez le fils de Pélée, et mieux placée encore pour savoir les nouvelles. Souvent, par les tentures adroitement écartées, elle apercevait les autres chefs, Ulysse, Diomède, Nestor, les deux Ajax, qui venaient festoyer chez l'Atride et délibérer avec lui. Et elle se disait que, étant la captive préférée du roi des rois, elle était donc la femme la plus considérable de l'armée.

*
* *

Cependant les Achéens, dans presque toutes les rencontres, étaient vaincus par les Troyens. L'humeur d'Agamemnon s'assombrissait de jour en jour. Il mordait ses poings de colère, poussait rudement du pied les vases d'airain dont sa tente était décorée. Ou bien il restait de longues heures assis sur les riches tapis, dans un coin de sa tente, la tête basse, et sa barbe noire appuyée contre le creux de sa poitrine.

Et Briséis songeait qu'elle ne tarderait pas à passer aux mains des Troyens, et que sans doute elle serait la captive de ce redoutable Hector dont elle entendait parler si souvent. Et cette idée lui inspirait un peu de frayeur et un peu de curiosité, avec un sentiment de résignation anticipée.

*
* *

Mais Agamemnon, ayant reconnu qu'Achille pouvait seul sauver l'armée des Achéens, lui fit porter des paroles de paix et lui proposa de lui rendre Briséis s'il consentait à combattre.

Achille refusa d'abord. Mais, quand Patrocle eut été tué par Hector, il déclara qu'il acceptait les offres du roi des rois, afin de pouvoir venger son ami.

La réconciliation des deux chefs se fit avec solennité, en présence de toute l'armée. Agamemnon jura « par Zeus, par la Terre, par le Soleil et par les Erinnyes » qu'il n'avait jamais touché la captive d'Achille. Briséis, en entendant cela, ne put s'empêcher de sourire, car elle savait bien le contraire

*
* *

Briséis pleura en quittant la tente d'Agamemnon. Elle s'était peu à peu attachée au roi des rois, n'ayant eu qu'à se louer de lui.

Mais, en voyant près de la tente d'Achille le corps de Patrocle, elle conçut plus de douleur de la mort de son ami que de toutes ses infortunes passées. Et c'est, en effet, le seul moment où le poète Homère

nous peigne l'attitude et nous rapporte les discours de la captive Briséis :

« Elle se précipite sur le corps de Patrocle en jetant un cri perçant ; de ses mains elle meurtrit son sein, son cou délicat, son charmant visage et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie :

« — Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée, en quittant cette tente je te laissai vivant, et à mon retour, ô chef des peuples, je te trouve mort. Oh ! comme mes malheurs s'enchaînent sans fin ! Le jeune époux que m'avaient choisi mon père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré par l'airain aigu. O Patrocle ! tu voulais arrêter mes pleurs lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon mari et détruit la ville de Mynès ; tu me disais que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme. Et maintenant, c'est sur toi que je verse des larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur (*). »

Après quoi, Briséis lava elle-même le corps de Patrocle, le peigna, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur un bûcher de bois odoriférants, elle psalmodia lentement l'hymne funèbre.

(*) *Iliade*, chant XIX.

*
* *

Elle fut, de nouveau, assez heureuse sous la tente d'Achille. Elle y retrouvait d'anciennes habitudes; et les autres captives lui témoignaient encore plus de déférence depuis que les chefs les plus illustres se l'étaient disputée et qu'elle avait été la compagne du roi des rois.

Peu de temps après, Achille fut tué par Déiphobe.

Briséis pleura abondamment.

Elle lava le corps, le parfuma, et, tandis qu'il se consumait sur le bûcher de bois aromatiques, elle psalmodia soigneusement l'hymne des funérailles.

*
* *

Le fils d'Achille, Néoptolème, vint occuper la tente de son père et eut ses captives en héritage.

Briséis vécut heureuse sous la tente de Néoptolème. Elle était pour lui un peu comme une mère, car il n'avait pas dix-huit ans, et elle en avait vingt-six.

Aussi, quand, après la prise d'Ilion, Néoptolème eut emmené à Buthrote, en Épire, la veuve d'Hector, Andromaque, dont il était amoureux, Briséis ne fut point jalouse.

Et elle vécut heureuse dans le palais de Buthrote, comme sous la tente de Néoptolème, comme sous la tente d'Achille, comme sous la tente d'Agamemnon, comme dans le palais de Mélissa, et comme dans le palais de Tityra.

Néoptolème, repoussé par la veuve d'Hector, prenait Briséis pour confidente de sa passion et de son chagrin ; et elle essayait de le consoler.

Elle était aussi pour lui une excellente ménagère, prenant soin de ses vêtements, préparant elle-même les mets qu'il préférait, et tenant sa maison dans un ordre irréprochable.

Elle vieillit ainsi, pleine de sérénité et de douceur.

Elle racontait volontiers ses aventures aux autres captives. Elle disait :

— Au milieu de tant de traverses, je n'ai jamais été entièrement malheureuse, parce que j'ai toujours fait mon devoir. J'ai aimé mon père et ma mère. J'ai aimé mon mari. J'ai aimé Achille. J'ai aimé Agamemnon. J'ai aimé Achille une seconde fois, et j'ai aimé le fils d'Achille.

— Et Patrocle ? lui demanda un jour une jeune captive.

Briséis ne répondit point, mais demeura longtemps rêveuse.

AMITIÉ

AMITIÉ

Ni Achille et Patrocle, ni Oreste et Pylade, ne furent unis d'une amitié aussi forte et aussi tendre que les deux plus beaux entre les compagnons d'Enée, Nisus et Euryale. « Ils se chérissaient l'un l'autre uniquement, dit le poète Virgile, et ne se quittaient point, même dans la bataille. »

Euryale était le plus jeune. Sa mère Ida l'avait confié à Nisus. Et, ainsi, il y avait dans l'amitié d'Euryale un peu de déférence et de gratitude, et un peu de paternité dans l'amitié de Nisus : chez tous deux le même dévouement, le même besoin de vivre pour son ami et la même insouciance à l'égard des femmes. Ils étaient doux avec leurs captives, mais ne leur accordaient que peu de moments.

Le vieil Achate, qui avait formé les deux amis au métier des armes, leur répétait souvent :

— Il est indigne d'un homme de s'abandonner tout entier à l'amour d'une captive ou même d'une femme de condition libre. La femme n'est faite que pour tisser la toile, préparer les mets et, quelquefois, charmer les guerriers aux heures de repos. Mais celui qui aime une femme plus qu'il ne convient aura la honte d'être maîtrisé par elle. Il sera troublé, dans le conseil et dans l'action, par le ressouvenir des caresses. Il porte en lui un mal qui obscurcira son esprit et qui rompra ses jarrets pendant la marche ou la bataille. Bientôt il préférera la bouche et les yeux d'une femme à tout ce qui fait l'honneur de la vie. Au contraire, rien n'est plus honnête ni plus avantageux que l'amitié qui unit deux hommes. Ils peuvent se confier leurs secrets sans peur d'être trahis ; ils peuvent converser longtemps ensemble, car ils se comprennent ; et ainsi, chacun d'eux profite des pensées de l'autre. Enfin, ils peuvent se porter mutuellement secours dans le danger. Celui qui aime une femme perd sa force ; celui qui a un ami double la sienne. Les anciens hommes faisaient peu de cas de la femme, l'estimant ce qu'elle vaut. Je vois, hélas ! que ces mœurs ont bien changé, et que beaucoup d'hommes éprouvent pour des femmes des sentiments déraisonnables.

Souvenez-vous qu'une femme perdit Ilion. Souvenez-vous que c'est pour avoir triomphé des artifices féminins qu'il a été donné au roi Enée de fonder la cité qui durera toujours. Méfiez-vous de la femme, ô jeunes gens !

Euryale et Nisus écoutaient ces leçons et les gardaient fidèlement dans leur cœur.

*
* *

Vers ce temps-là parut, dans le camp ennemi, amenée par son père Métabus, l'amazone Camille.

Camille était toute petite encore lorsque le roi Métabus, chassé de la ville de Priverne à cause de sa tyrannie, l'avait emportée avec lui dans sa fuite. Il marchait vers les montagnes boisées qui fermaient l'horizon, serrant l'enfant contre lui dans un pli de son manteau. Les hommes envoyés à sa poursuite battaient la plaine, et les flèches sifflaient autour de lui. Il arriva près du fleuve Amasénus, qui coulait à pleins bords, gonflé par les pluies. Il se disposait à passer le fleuve à la nage, mais il craignit pour son cher fardeau.

Alors il eut une idée. Il était armé d'un long javelot, lourd de nœuds, la pointe durcie au feu. Il attacha solidement l'enfant au milieu de la

hampe, avec des courroies d'écorce, et, brandissant le javelot :

— O fille de Latone, vierge chasseresse, je te consacre ma fille. Elle est ta suppliante ; elle tient pour la première fois, dans ses bras, l'arme qui t'est coutumière. Sauve et reçois pour servante l'enfant que je confie à l'incertitude des airs...

Il dit et, ramenant en arrière son bras robuste, il lança la javeline, et, sur la javeline sifflante, Camille franchit la largeur du courant rapide. Puis Métabus se jeta dans le fleuve, retrouva, avec l'enfant saine et sauve, l'épieu fiché sur l'autre rive, et l'arracha du sol, vibrant encore...

Il vécut avec sa fille dans la solitude des monts et des forêts. Il la nourrit de lait de jument et, dès qu'elle put courir, il lui mit entre les mains un arc et des flèches et suspendit une peau de tigre à ses épaules délicates.

Quand les Troyens descendirent en Italie, Camille avait quinze ans. Elle était merveilleusement belle et habile au maniement des armes. Et ses yeux étaient purs, frais et profonds comme une fontaine immobile dans les grands bois.

En haine des étrangers et par ennui de l'inaction, Métabus offrit ses services au roi Turnus et rejoignit avec Camille l'armée des Rutules.

*
* *

Or, dès la première bataille, l'amazone Camille, ayant fait d'abord avec ses flèches un grand carnage de soldats troyens, tira son épée pour combattre de près et se trouva subitement, dans la mêlée, face à face avec le cavalier Euryale.

Le choc fut violent. Après s'être heurtées à coups pressés, les deux épées se lièrent, cependant que les deux chevaux, flanc contre flanc, tournaient sur eux-mêmes avec des piétinements sonores.

Mais tout à coup le bras d'Euryale retomba, comme si le jeune héros eût refusé de se défendre.

C'est qu'il avait vu les yeux de la guerrière Camille.

*
* *

La vierge leva son épée, et c'était fait d'Euryale, si Nisus ne fût venu au secours de son ami.

D'un coup rapide il détourna l'épée, et d'un autre coup il la brisa en deux.

Il tenait donc l'amazone à sa merci.

Mais il s'arrêta et, soudain, tourna bride.

C'est qu'il avait vu les yeux de la vierge, sa bouche pure et, même dans la colère, pareille à

une fleur, et les mèches blondes qui s'échappaient de son casque léger.

*
* *

Le soir de la bataille, pour la première fois, Nisus et Euryale ne trouvèrent point de plaisir à être ensemble. Ils oublièrent de se raconter, comme ils en avaient l'habitude, leurs impressions de la journée. Ils se séparèrent sans s'être presque adressé la parole. Euryale feignit une grande fatigue, et chacun se retira sous sa tente.

Le lendemain (une trêve de trois jours avait été conclue entre les deux armées), Euryale sortit du camp dès l'aurore et, par un sentier abrupt, à travers les broussailles, il gagna une hauteur d'où l'on découvrait le camp des Rutules, à deux portées de flèche.

Une rivière coulait au bas de la colline.

Euryale vit Camille qui menait boire son cheval à la rivière. Elle n'était vêtue que d'une tunique couleur de soufre, serrée d'une courroie sous la cambrure de sa taille, et de souples jambières en peau de chevreau. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses reins. Et, sous les rayons obliques du soleil levant, à travers les éclaboussures d'eau qui retombaient en pluie de perles, l'or de sa toison

et le soufre de sa tunique la faisaient ressembler à une petite déesse surnaturellement apparue.

Lorsque Camille fut rentrée au camp des Rutules, Euryale redescendit la colline et, dans l'âpre sentier, il rencontra Nisus qui montait.

Les deux amis se regardèrent et ne se parlèrent point, ayant lu clairement dans les yeux l'un de l'autre la pensée que tous deux voulaient taire.

Ils ne se virent point les deux jours suivants.

*
* *

Cependant, Nisus songea :

— Nous sommes, mon frère Euryale et moi, possédés par cette femme. Tant qu'elle sera là, nous serons lâches devant elle dans la bataille. Ou bien, si nous la faisons prisonnière, ce sera pire encore. Je pourrais peut-être, par un grand effort de courage, me sacrifier à lui, puisqu'il est le plus faible et le plus jeune, et lui céder celle dont les yeux ont mis ce poison dans notre sang. Mais c'est alors qu'il serait perdu. Et puis, quoi qu'il pût advenir, ce serait fini de notre amitié. Il faut donc que je tue cette femme, si je veux rester l'ami d'Euryale, ce à quoi je tiens plus qu'à aucune autre chose au monde. Mais je dois la tuer par ruse, dans les

ténèbres, et sans voir son visage; car, si je le voyais, je n'aurais plus la force de frapper.

*
* *

Et Euryale songeait de son côté :

— Si cette femme devient notre captive (puisque les dieux nous ont promis la victoire sur les Rutules), ou bien elle m'aimera, et alors je rendrai Nisus malheureux, ou bien elle aimera Nisus, et alors je le haïrai. Or, ce serait chose abominable, car je dois tout à Nisus. Il m'a chéri et soigné comme eût fait une mère ; il m'a fortifié par son exemple ; ce que j'ai de vertu me vient de lui, et il m'a plusieurs fois sauvé la vie dans les mêlées. Il faut donc que Camille disparaisse. Mais je ne saurais l'attaquer en face, parce que, si je rencontrais ses yeux, l'épée me tomberait des mains et je lui appartiendrais malgré moi.

*
* *

Le soir du jour où devait expirer la trêve, Nisus dit à Euryale :

— Ami, si je me suis tu pendant trois jours, c'est que je méditais un grand dessein. Je sais par où l'on peut s'introduire la nuit, sans être vu des sen-

tinelles, dans le camp des Rutules. Viens avec moi, et nous en égorgerons un grand nombre pendant leur sommeil. Viens, et, parmi les têtes que les dieux nous livreront, jurons de n'en épargner aucune.

— Frère, dit Euryale, je le jure.

*
* *

... Cette nuit-là, une nuit sans lune, Camille dormait profondément dans un coin de sa tente.

Une petite lampe faisait courir des lueurs pâles sur le casque et la cuirasse accrochés au mur de toile, mais laissait dans l'ombre le visage de la jeune fille.

Nisus, tout rouge de sang (car il avait déjà égorgé, silencieusement, un grand nombre de Rutules), entra à pas muets.

Il considéra le corps gracieux allongé sur les tapis et, ayant reconnu, au mouvement de la respiration, la place où il devait frapper, il enfonça son poignard dans le cœur de la guerrière, en se détournant.

A ce moment, Euryale apparut, très pâle, à la porte de la tente.

— C'est fait, dit Nisus.

Et les deux jeunes hommes s'embrassèrent en pleurant.

LES

AMOUREUX DE LA PRINCESSE MIMI

LES AMOUREUX

DE LA PRINCESSE MIMI

... Donc Cendrillon épousa le fils du roi.

Quelques mois après, le fils du roi, ayant perdu son père, devint roi à son tour.

Puis la reine Cendrillon mit au monde une petite fille, qu'on appela la princesse Mimi.

La princesse Mimi était belle comme le jour. Sa figure rose et ses cheveux d'or léger, traversés de soleil, la faisaient ressembler à une rose mousseuse; et elle avait beaucoup d'esprit.

Quand elle eut quinze ans, il fallut la marier : car telle était la loi du royaume.

Mais, comme elle était princesse, elle ne pouvait épouser qu'un prince.

Or il n'y avait alors, dans tout le pays environnant, que deux princes:

Le prince Polyphème, qui était sept fois plus

grand que la princesse Mimi, et le prince Poucet, qui était sept fois plus petit qu'elle.

Et tous deux aimaient Mimi d'amour; mais Mimi n'aimait ni l'un ni l'autre: l'un parce qu'il était trop grand, et l'autre parce qu'il était trop petit.

Néanmoins le roi lui ordonna de choisir l'un des deux princes avant que le mois ne fût écoulé; et il permit aux deux princes de faire leur cour à la princesse.

Et il fut convenu que celui qui serait repoussé pardonnerait à l'autre et ne lui ferait point de mal.

*
* *

Polyphème arriva avec des présents. C'étaient des bœufs, des moutons, des fromages et des fruits à pleines corbeilles. Et il était suivi de guerriers géants, vêtus de peaux de bêtes cousues ensemble.

Poucet apporta des oiseaux dans une cage dorée, des fleurs et des bijoux, et il était suivi de bouffons et de danseurs habillés de soie et coiffés de bonnets à grelots.

Polyphème raconta son histoire à la princesse :

— Ne croyez pas, lui dit-il, ce qu'un poète du nom d'Homère a rapporté sur moi. D'abord il a dit que je n'avais qu'un œil, et vous voyez que j'en ai deux.

Puis, il est vrai que jadis il m'est arrivé de manger les hommes qui abordaient dans mon île ; mais, si je faisais ainsi, c'est parce qu'ils étaient très petits et que je n'avais pas plus de scrupule à les manger que vous n'en pouvez avoir à sucer, à la table du roi votre père, les os d'un pluvier ou d'un lapereau. Mais un jour un Grec, nommé Ulysse, me fit comprendre que ces petits hommes étaient pourtant des hommes comme moi, que souvent ils avaient une famille, et que je leur faisais beaucoup de peine en les mangeant. A partir de ce jour, je ne me suis plus nourri que de la chair et du lait de mes troupeaux. Car je ne suis pas méchant ; et même, vous le voyez, princesse Mimi, moi si fort et si grand, je suis avec vous aussi doux qu'un agneau nouvellement né.

Et, par vanité, Polyphème ne dit point qu'Ulysse avait triomphé de lui en dépit de sa force et lui avait crevé les yeux pendant son sommeil, et qu'il n'avait recouvré la vue que par les remèdes d'un savant magicien.

Et Mimi songeait :

— Tout de même il serait capable de me manger s'il avait faim. Tandis que le prince Poucet est si petit, que c'est moi qui pourrais le croquer si j'en avais envie.

Poucet raconta son histoire à son tour :

— De perfides enchanteurs, dit-il, avaient voulu m'égarer dans la forêt avec mes six frères. Mais je semai derrière moi des cailloux blancs pour retrouver notre chemin. Par malheur je rencontrai l'Ogre. Il nous emmena dans son palais et nous fit coucher dans un grand lit. Je découvris qu'il voulait nous tuer le lendemain matin. Alors je mis dans le grand lit, à notre place, les sept filles de l'Ogre, et ce fut elles que l'Ogre égorgea. Et je lui pris ses bottes de sept lieues, qui me furent d'un grand secours dans une guerre que j'eus à soutenir contre un roi voisin : car elles me permirent d'être informé de tous les mouvements de l'ennemi. Et ainsi je suis devenu un prince très puissant. Mais je renonçai à porter ces bottes, et je les ai mises dans le musée de mon palais, parce qu'elles sont trop rudes à mes pieds, et aussi parce que, contraignant celui qui les porte à faire sept lieues à chaque pas, elles ne sont point commodes pour la promenade Mais je vous les montrerai, princesse Mimi.

Et, par vanité, Poucet ne dit point qu'il était le fils de pauvres bûcherons. Et, comme avait fait Polyphème, il mêlait le vrai et le faux : car l'amour, l'intérêt, et quelquefois l'imagination, nous font toujours mentir un peu.

Et la princesse Mimi était émerveillée de la subtilité d'esprit du prince Poucet.

*
* *

Un jour, Polyphème, couché, les jambes allongées, dans le salon de la princesse qu'il remplissait tout entier, lui dit de sa voix pareille au tonnerre et dont les éclats faisaient trembler les vitraux coloriés et secouaient les fragiles étagères :

— Je suis simple d'esprit, mais j'ai le cœur droit et je suis fort. J'arrache les rochers et les lance dans la mer, j'assomme les bœufs d'un léger coup de poing, et les lions ont peur de moi. Venez dans mon pays. Vous y verrez des montagnes, bleues le matin, roses le soir, avec de grands lacs unis comme des miroirs et des forêts aussi vieilles que le monde. Je vous porterai partout où vous voudrez. J'irai vous cueillir, sur les plus hautes cimes, des fleurs dont aucune femme ne s'est jamais parée. Mes compagnons et moi, nous serons vos esclaves. N'est-ce pas un rare destin d'être comme une déesse toute petite servie par des géants ? d'être la reine unique — mignonne comme vous êtes — des forêts et des montagnes, des torrents et des grands lacs, des aigles et des lions ?

La princesse était un peu émue en entendant ces paroles. Elle frissonnait, et cependant était joyeuse, comme un roitelet qui, serré dans le creux d'une large main, sentirait que cette main l'adore et que c'est lui qui tient captif l'oiseleur énorme.

Mais Poucet, blotti dans un pli de la robe de Mimi, lui disait de sa grêle voix de cristal :

— Prenez-moi : je tiens si peu de place ! Petit comme je suis, vous aurez le plaisir de songer que vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. J'aurai de l'esprit pour vous aimer. Je saurai vous le dire de cent façons diverses et, selon que vous serez triste ou gaie, vive ou languissante, selon l'heure du jour et la saison de l'année, je saurai accommoder mes paroles et mes caresses au désir secret de votre cœur. Et j'aurai mille artifices pour vous divertir. Je vous entourerai de tout ce que l'industrie des hommes a inventé pour l'agrément de la vie. Vous n'aurez sous les yeux que des objets élégants ; vous jouirez des belles étoffes, des statues bien ciselées, des joyaux et des parfums. Je vous conterai des histoires et je vous ferai donner la comédie par des histrions ingénieux. Je sais chanter, jouer de la mandoline et composer des vers. Il est plus beau d'exprimer harmonieusement les choses vues et senties que d'enjamber les torrents ;

plus difficile de dompter les mots que de dompter les lions; plus rare d'embellir sa vie par la grâce de l'esprit que d'exercer les muscles de son corps...

Et la princese Mimi rêvait en souriant, comme si ce discours l'eût délicieusement bercée.

*
* *

Un matin, elle dit à ses deux soupirants:

— Faites-moi des vers, je vous prie.

Le prince Poucet se recueillit un moment, puis récita ces vers, petits comme lui-même:

Bien qu'étant prince
(Chacun le sait),
Je suis fort mince,
J'ai nom Poucet.

Corps minuscule,
Gros comme rien,
Ne suis Hercule:
M'en moque bien!

La gouttelette,
Sur l'églantier,
Humble, reflète
Le ciel entier.

Et mille roses
(Une moisson!)
Vivent encloses
Dans un flacon.

J'ai (mais qu'importe?)
Corps frêle et court.
En moi je porte
Si grand amour!

— Charmant ! exquis ! dit la princesse.

Et elle se sentit fière d'être aimée d'un petit homme qui enchaînait les mots avec tant de facilité.

— Bah ! dit Polyphème, cela ne doit pas être bien difficile de faire d'aussi petits vers.

— Essayez ! dit Poucet.

Le géant essaya toute la journée. Il ne trouvait rien. Par moments, de son poing fermé il se frappait le front avec colère ; mais cela n'en faisait rien sortir. Il s'étonnait et s'irritait d'être impuissant à exprimer ce qu'il sentait si vivement. Cela lui semblait injuste. Il demeurait immobile, la bouche entr'ouverte et l'œil vague... Enfin, vers le soir, il s'avisa qu'*amour* rimait avec *jour*. Quelques heures après, il vint dire à Mimi :

— J'ai trouvé !

— Voyons ! dit la princesse.

— Voici, dit le géant :

Vous êtes belle comme le jour,
Et je vous assure que j'ai pour vous beaucoup d'amour.

La princesse éclata de rire.

— Est-ce que ces vers ne sont pas bons ? demanda Polyphème.

Poucet triomphait.

— Ce n'était pourtant pas malaisé ! fit-il. Vous n'aviez qu'à dire :

Vous êtes bien petite, ô ma princesse blonde :
Mais votre petitesse emplit pour moi le monde !

Ou bien :

Je suis un bon géant très fou
Qui meurs d'amour pour un joujou.

Ou encore :

O petite, petite fille,
Qui m'as percé d'un trait vainqueur,
Toi qui me viens à la cheville,
Comment donc as-tu fait pour atteindre mon cœur ?

Ou, si vous le préférez :

Je m'en vais en deux mots vous raconter la chose :
Il était un grand chêne amoureux d'une rose.

— Adorable ! dit la princesse.

Mais elle vit dans l'œil du géant une larme grosse comme un œuf ; et il avait l'air si malheureux qu'elle eut pitié de lui. Et en même temps il lui parut que Poucet montrait trop de satisfaction de sa propre habileté et que cela était de mauvais goût. Elle fut d'autant plus touchée de la douceur et de la naïveté de Polyphème :

— Après tout, se dit-elle, il pourrait écraser son rival d'une chiquenaude, ou simplement le mettre dans sa poche. Moi-même, bien que je sois plus

grande que Poucet, il pourrait m'emporter sous son bras et faire de moi ce qu'il voudrait. Il faut qu'il soit très bon, puisqu'il ne fait rien de tout cela.

Et elle dit à Polyphème :

— Ne vous désolez pas, mon ami. Vos vers ne sont pas très bons ; mais le cœur y est, et, après tout, ils disent l'essentiel.

— Mais, fit Poucet, ce ne sont pas des vers : car le premier a neuf syllabes, et le second en a quatorze et n'a pas de césure.

— Ce sont donc, dit la princesse, des vers de poète décadent. Taisez-vous, prince Poucet !

*
* *

Le palais de la princesse Mimi était entouré d'un grand parc que traversait un fleuve bleu. Au milieu du fleuve, sur un îlot pareil à un bouquet, s'élevait un pavillon de fines porcelaines coloriées, avec des vitraux faits de pierres précieuses réunies par des nervures d'argent. L'architecte subtil avait donné à ce pavillon la forme et l'aspect d'une immense tulipe. La princesse avait coutume d'y passer de longues heures, pour la joie de se sentir suspendue entre l'azur du fleuve et l'azur du ciel.

Un jour qu'elle était là, à demi couchée, rêvant à demi, les yeux mi-clos et chantant à mi-voix de petites chansons mélancoliques, elle ne s'aperçut pas que le fleuve montait autour d'elle. Enfin le grondement des vagues la tira de son demi-sommeil, et, ouvrant la fenêtre, elle vit que le pont qui conduisait à l'îlot était submergé et que bientôt l'eau entrerait dans le pavillon. Elle eut peur et cria.

Sur la rive, le roi son père, la reine Cendrillon sa mère et le prince Poucet se désespéraient et, tous trois ensemble, levaient les bras au ciel. Tout à coup Polyphème apparut. Il entra dans le fleuve, et l'eau lui vint à peine à la ceinture. En trois enjambées il arriva au pavillon, saisit délicatement la princesse et la rapporta sur le bord.

— Oh ! se dit Mimi, que c'est beau d'être grand et fort ! Et que c'est doux de se sentir ainsi protégée ! Avec lui je pourrais dormir tranquille et je n'aurais jamais ni frayeur ni souci. Je crois bien que c'est lui que je choisirai.

Elle sourit au géant, et le sourire de cette petite bouche secoua tout entier d'un frisson de plaisir le vaste corps de Polyphème.

Le jour suivant, elle vit Poucet si triste que, pour le consoler, elle lui proposa de faire avec elle une belle promenade dans les champs.

Elle le tenait par la main et elle faisait semblant d'être languissante pour ne pas marcher trop vite et pour ne pas fatiguer son compagnon.

Ils rencontrèrent un troupeau de moutons. Et, comme Poucet portait ce jour-là un pourpoint de satin cerise, un bélier, à qui cette couleur déplaisait, se détacha du troupeau et, les cornes baissées, fondit tout droit sur le petit prince.

Poucet, qui avait beaucoup d'amour-propre, fit bonne contenance, bien qu'il eût grand'peur. Mais, au moment où le bélier allait l'atteindre, la princesse Mimi prit Poucet dans ses bras et, en même temps, elle fut assez adroite pour ouvrir son ombrelle au nez du bélier, qui s'arrêta de surprise et presque aussitôt rebroussa chemin.

— Il fait bien de s'en aller, dit Poucet. Je n'avais pas peur de lui, et vous avez vu, princesse, comme je m'apprêtais à le recevoir.

— Oui, petit prince, je sais que vous êtes brave, dit Mimi.

Et elle songeait :

— Oh ! que c'est bon de protéger plus faible que soi ! Certainement on doit finir par aimer ceux à qui on est utile, surtout quand ils sont jolis et fins comme ce petit homme.

*
* *

Le lendemain, Poucet offrit à la princesse une petite rose presque encore en bouton, mais telle que jamais rose ne fut d'un rose si tendre et n'eut parfum plus délicat.

Mimi prit la fleur en disant :

— Merci, mon cher petit prince.

Elle portait ce jour-là une robe à reflets changeants qui semblait faite du même tissu que l'aile des libellules.

— Ah! dit Poucet, que vous avez une belle robe !

— N'est-ce pas ? dit Mimi. Et voyez comme votre rose fait bien sur mon corsage.

— Une rose ! songea Polyphème, qu'est-ce que cela ? Je vais lui montrer, moi, quels bouquets je puis offrir.

Il s'en alla dans les Indes ; il y découvrit un grand arbre tout fleuri de fleurs éclatantes, grandes comme des cloches de cathédrale ; et, l'ayant arraché, il l'apporta à Mimi d'un air de triomphe.

— Il est fort beau, dit la princesse en riant. Mais que voulez-vous que j'en fasse, mon cher prince ? Je ne puis le mettre à mon corsage ni dans mes cheveux.

Le bon géant, tout honteux, ne sut que dire.

Comme il baissait les yeux, il s'aperçut que le prince Poucet portait un habit de la même étoffe que la robe de la princesse.

— Oh ! fit-il.

— Oui, répondit-elle, je lui ai fait faire ce bel habit avec un petit morceau qui restait de ma robe. Je ne pouvais vous l'offrir à vous, car il n'y aurait pas eu de quoi vous faire seulement un nœud de cravate.

Et, se tournant vers le roi :

— Puisque l'heure est venue de me prononcer, mon père, c'est le prince Poucet que je prends pour mari. Le prince Polyphème me pardonnera. J'ai beaucoup d'estime pour lui et je compatis à sa peine.

Le géant poussa un soupir dont tout le palais trembla ; puis, comme il était honnête homme, il tendit loyalement à Poucet sa vaste main, où celle du petit prince vint s'engloutir.

— Rendez-la heureuse, lui dit-il.

*
* *

Le jour du mariage, la princesse Mimi n'était ni triste ni gaie : car elle avait sans doute de l'amitié pour Poucet, mais elle ne l'aimait point d'amour.

Au moment où le cortège partait pour l'église, on annonça que le prince Charmant, qui était en voyage depuis plusieurs années, venait d'arriver et qu'il assisterait à la cérémonie.

Le prince Charmant parut. Il était un peu plus grand que la princesse, beau, de haute mine, et tout plein d'esprit. Bref, le prince Charmant était charmant.

La princesse ne l'avait jamais vu, et même n'avait jamais entendu parler de lui. Mais, aussitôt qu'il se présenta, elle devint toute pâle, puis toute rouge, et elle dit ces mots comme malgré elle :

— Prince Charmant, je vous attendais. Je vous aime et je sens bien que vous m'aimez. Mais j'ai engagé ma foi à ce pauvre petit homme et ne puis la reprendre.

Ce disant, elle faillit tomber en pâmoison.

Polyphème se pencha sur Poucet :

— Petit prince, ce que j'ai fait, n'aurez-vous pas le courage de le faire ?

— Mais je l'aime ! dit Poucet.

— C'est justement pour cela, dit le bon géant.

— Madame, dit Poucet à la princesse Mimi, ce bon géant a raison. Je vous aime trop pour vous posséder contre votre gré. Nous n'avions pas prévu

l'arrivée du prince Charmant. Épousez-le, puisque vous l'aimez.

La princesse Mimi, dans un élan de joie, enleva de terre le petit prince et l'embrassa sur les deux joues en disant :

— Ah ! que c'est gentil, ce que vous faites là !

Poucet pleura et dit :

— Cela est plus cruel que tout le reste.

— Viens, pauvre petit prince, dit Polyphème. Tu me raconteras ton chagrin. Nous parlerons d'elle tous les jours, et nous veillerons sur elle, de loin.

Il prit Poucet sur son épaule, et bientôt tous deux disparurent à l'horizon

HELLÉ

HELLÉ

Elle était bien pâle et, dans sa souplesse de roseau, bien frêle pour ses dix-sept ans, Hellé la fille du stratège Thémistocle. Mais ses grands yeux clairs disaient la pensée généreuse qui habitait sous son front bombé d'enfant et l'âme ardente qui brûlait dans son sein délicat.

De bonne heure elle avait perdu sa mère, une Grecque des îles qui passait sa vie dans les mystérieuses pratiques de cultes inconnus d'Athènes. Elle avait alors reçu les leçons du poète Eschyle, ami de son père, et appris de lui, sur la patrie, sur les dieux et sur la façon dont il convient de les adorer et de les servir, des choses que le vulgaire ne savait point. Hellé était très pieuse, très savante pour son âge ; elle admirait son père et était pénétrée d'amour pour la terre où elle était née.

Hellé avait une amie, Mnaïs, fille d'un riche Athénien nommé Clinias, fraîche, rieuse, ignorante,

et qui ne songeait qu'au divertissement et à la parure. Et la fille de Thémistocle aimait tendrement Mnaïs, bien qu'elle lui ressemblât si peu.

C'était l'usage à Athènes que, tous les quatre ans, deux jeunes filles de bonne maison fussent désignées par l'archonte-roi pour tisser et broder le voile qui devait être offert, lors des grandes Panathénées, à la déesse protectrice de la ville. Pendant six mois les vierges demeuraient sur l'Acropole, dans la maison des Errhéphores. Elles étaient vêtues d'une robe blanche et d'un manteau brodé d'or. Et on les nourrissait d'un pain sacré, appelé *nastos*, qui était fait de froment nouveau, et assaisonné de toutes sortes d'épices.

Or, cette année-là, Hellé et Mnaïs furent choisies pour tisser et pour orner de broderies le péplos de Pallas-Athéné.

Ce fut une grande joie pour Hellé. Elle se disait que, tissé par ses mains, le grand voile plairait à la déesse et serait une bonne sauvegarde pour la cité, tant elle y apporterait de zèle et d'amour.

Mais Mnaïs, quand elle apprit la nouvelle, se mit à pleurer.

— Ainsi, dit-elle, je ne danserai plus avec mes compagnes, et je vivrai entre quatre murs, comme une prisonnière !

— Vous êtes une sotte, lui répondit Clinias. Il est incroyable que vous accueilliez par des pleurs un choix qui fait tant d'honneur à la famille !

Et, comme Mnaïs ne voulait rien entendre, Hellé la prit à part :

— Pourquoi ce chagrin, ma petite Mnaïs ? La maison des vierges n'est pas une prison. Elle est claire et gaie ; elle est ornée de belles peintures et entourée d'un jeu de paume, d'une terrasse et d'un jardin. De nos fenêtres nous verrons le Pirée, la mer bleue et la ville entière à nos pieds. Et nous ne serons pas seules, car nous aurons la compagnie des prêtres, et nos parents viendront souvent nous voir.

— Mais lui, hélas ! je ne le verrai plus.

— Qui donc ? dit Hellé.

— Je vais te confier mon secret. J'aime un jeune homme, dont je suis aimée. Et c'est pour cela que ce qui te cause tant de joie me plonge dans le plus profond désespoir.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Je ne puis te le dire.

— Sans doute c'est quelque jeune homme de noble race, habile à la parole et au maniement des armes ?

— Il est beau et je l'aime, répondit Mnaïs.

— Mais, dit Hellé, as-tu le cœur si faible que de ne pouvoir supporter une séparation de quelques mois ! Pense à la joie de travailler pour cette patrie si douce qui t'a nourrie, toi et celui que tu aimes. Songe que des milliers de jeunes filles ont souhaité avec ardeur de tisser le voile de la déesse et que tu es une des deux qui jouissent d'un honneur si envié.

— Eh ! dit Mnaïs, qu'est-ce que cela fait à Pallas que le voile soit tissé par moi ou par une autre ? Je ne suis pas impie : mais pourquoi la déesse me prend-elle ce que j'ai de meilleur au monde ?

— Ah ! Mnaïs, comment peux-tu parler ainsi ? Remercie plutôt la déesse : car, après que tu auras brodé son voile, ton ami sera fier de toi et t'en aimera davantage.

— Hélas ! je ne me promènerai donc plus avec lui dans les bois de myrtes et de lauriers-roses !

— Il est vrai que tu seras privée de cette joie pendant une saison. Mais tu seras la petite prêtresse de la grande Pallas ; les citoyens t'honoreront, et tu seras si jolie sous la robe blanche à petits plis et sous le manteau brodé d'or !...

A ce moment, Mnaïs sourit au milieu de ses larmes :

— Allons, je veux bien, dit-elle. Mais toi, tu n'as donc pas d'amoureux ?

— J'aime Athènes, répondit Hellé, et je suis la servante de Pallas-Athéné.

*
* *

Donc, Hellé et Mnaïs furent installées dans le petit couvent des Errhéphores, près du temple d'Erecthée.

Elles commencèrent à tisser le voile, sous la surveillance du sacristain Théodore, un vieil homme bavard, qui leur enseignait les cérémonies et les rites et tout ce qu'elles auraient à faire à la procession des grandes Panathénées.

Il leur racontait aussi des détails que lui seul savait sur l'histoire de la déesse, et tous les miracles dus à sa puissance, tels que guérisons, cassettes retrouvées et navires sauvés de la tempête.

Et, tandis qu'il faisait ces récits, les yeux d'Hellé brillaient et ses prunelles semblaient s'élargir. Mais Mnaïs n'écoutait que d'une oreille et s'endormait quelquefois.

Quand le tissu fut terminé, un jeune homme, du nom de Phidias, dont le métier était de faire des peintures et des statues, vint dans la maison des Errhéphores, afin de tracer les figures qui devaient être brodées sur le voile.

Il dessina le combat des Géants et, sur l'amoncellement de leurs vastes corps renversés, Pallas-Athéné, menaçante, les coins des lèvres abaissés, les yeux roulants et farouches, un pli profond entre les deux sourcils.

— Oh ! dit Hellé, ce n'est pas ainsi que je la vois, mais plutôt sereine, une paix divine dans les yeux, victorieuse sans effort et sans colère.

Phidias dessina ensuite la naissance d'Athéné, le crâne de Zeus entièrement fendu en deux, et la déesse surgissant, toute armée, de l'ouverture béante, comme une fleur rouge d'une fente de rocher.

— Oh ! dit Hellé, ce Zeus est fâcheux à voir. Ce n'est pas ainsi qu'il faut représenter les dieux : ils doivent toujours être beaux. Cette histoire signifie que Pallas-Athéné est la pensée de Zeus. Je voudrais qu'elle s'élevât toute blanche au-dessus du front divin, et que ce front fût déjà refermé.

— Enfant, dit Phidias, un esprit plus pur que le nôtre habite en toi.

Il refit les deux dessins et donna à la déesse les yeux, les sourcils, les joues délicates et la bouche d'Hellé.

— Comme elle te ressemble ! dit Mnaïs à sa compagne.

— Tu es folle, répondit Hellé. Ce jeune homme est trop pieux pour avoir voulu prêter à une déesse les traits d'une mortelle.

Mais elle rougit un peu en disant cela, tout émue d'une joie secrète.

*
* *

Toutes deux se mirent à broder le voile, Hellé avec une application fervente, et Mnaïs fort négligemment. Souvent même Mnaïs embrouillait les fils ou se trompait de couleurs ; et alors elle se fâchait d'être obligée de recommencer.

Et, tout en travaillant, les deux jeunes filles chantaient à mi-voix. Hellé chantait des vers de Tyrtée ou d'Eschyle. Mais Mnaïs ne fredonnait que des chansons d'amour, des odelettes de Simonide ou d'Anacréon.

Et Hellé voyait bien que Mnaïs pensait toujours à son amoureux.

Pendant les heures où elles ne brodaient pas, elles jouaient à la balle dans la cour du petit couvent, elles se promenaient dans le petit jardin, ou bien elles aidaient Théodore à balayer le temple et elles cueillaient et tressaient des fleurs pour renouveler les guirlandes du portique.

Souvent elles assistaient aux sacrifices que

venaient faire les dévots. Les offrandes étaient des corbeilles de fruits, du lait, du vin, — parfois un chevreau ou un mouton. Ces jours-là, le sacristain Théodore était encore plus gai que de coutume ; car il avait le droit de garder les peaux et de les vendre, et c'étaient là ses petits profits.

*
* *

Il y avait dans le temple d'Erecthée, qui était fort ancien, un olivier et un puits.

L'olivier, tronc noir et tordu, couronné d'un léger feuillage d'argent, était celui que Pallas avait fait jaillir du sol, d'un coup de sa lance.

Le puits, Poseïdon l'avait creusé d'un coup de son trident. L'eau de ce puits était de l'eau de mer, et, les jours de tempête, cette eau s'agitait et grondait comme la mer elle-même.

Mnaïs s'amusait quelquefois à jeter des cailloux dans le puits pour le plaisir d'entendre, multiplié et grossi par les échos, le heurt des cailloux contre les parois du gouffre.

— Que fais-tu ? disait Hellé inquiète. Ce puits est sacré. Prends garde d'irriter le dieu !

C'était aussi dans le temple qu'on déposait, tous les mois, les gâteaux de farine et de miel que

venait manger le grand serpent, gardien de la citadelle.

Ce serpent, personne ne l'avait jamais vu ; mais il existait certainement, puisque les gâteaux qu'on lui offrait pour sa nourriture disparaissaient toujours de l'autel.

Justement, le sacristain Théodore venait de placer les gâteaux, tout frais, sur la table de marbre.

— Je pense à une chose, dit Mnaïs à son amie. Si nous venions ici cette nuit... pour voir le serpent manger ?

Hellé, curieuse, y consentit.

A la tombée de la nuit, les deux jeunes filles se glissèrent dans le temple d'Erecthée et, cachées derrière un rideau, elles attendirent.

Elles distinguèrent comme un bruit de pas qui s'approchaient.

— C'est le serpent ! dit Hellé. Allons-nous-en.

— Bête ! dit Mnaïs, est-ce que les serpents marchent ?

Elles virent alors entrer Théodore, une lanterne à la main. Il alla vers l'autel, y prit les gâteaux et les mangea d'un air de grande satisfaction.

Hellé s'élança de sa cachette :

— Oh ! dit-elle, moi qui te croyais si pieux et si

saint ! Ne crains-tu pas, en volant le dieu, d'attirer le malheur sur la ville ?

— Le serpent est malade, dit le sacristain sans se troubler, et il ne mangera pas ce mois-ci. Il me l'a fait savoir par un songe.

— C'est peut-être, dit Mnaïs, qu'il n'y a pas de serpent.

Mais Hellé crut aux paroles de Théodore :

— Si le serpent ne veut plus de nos offrandes, songea-t-elle, c'est sans doute parce que Mnaïs est paresseuse et lente à broder le voile ou bien parce qu'elle a jeté des cailloux dans le puits sacré.

Et elle sentait diminuer son amitié pour Mnaïs.

*
* *

La maison des Errhéphores étant située à l'un des angles de l'Acropole, les deux jeunes filles pouvaient voir de leur terrasse, à cent cinquante coudées au-dessous d'elles, la place où les jeunes gens s'exerçaient à la course, à la lutte et au jeu de l'arc.

Mnaïs venait souvent s'accouder sur le petit mur. Elle restait là des heures, et Hellé croyait qu'elle regrettait surtout de ne plus vivre parmi le bruit et le mouvement de la ville.

Mais, un jour, Hellé vit Mnaïs, qui se croyait seule, tirer une lettre de son sein et la lire avec une avidité un peu inquiète et comme quelqu'un qui craint d'être surpris.

— Qu'est-ce que cela? dit Hellé en s'approchant.

Toutes les roses d'un rosier rouge fleurirent soudain sur les joues de la belle Mnaïs. Gauchement, elle voulut cacher la lettre.

— Donne-la-moi, dit Hellé, très grave.

Mnaïs obéit. C'était une lettre de son amoureux. Ce billet disait : « Et moi aussi, ma bien-aimée, je m'ennuie et je languis. La déesse est cruelle qui t'enlève à moi et qui ne permet plus que je voie tes yeux couleur de violette et tes cheveux plus blonds que le blé mûr. Que ne puis-je, comme une de mes flèches, voler dans l'air jusqu'à toi!... »

— Tu lui as donc écrit? demanda Hellé. Et comment, par quel messager ou par quelle ruse, pouvez-vous correspondre ainsi? Dis-moi tout. Je veux savoir.

Mnaïs fondit en larmes :

— Ne me gronde pas, sage Hellé. Je te confesserai tout. A force de regarder en bas, j'ai fini par reconnaître celui que j'aime au milieu des jeunes gens qui jouent sur la place. Et lui sans doute aussi m'a reconnue. Même, il sait où est la fenêtre de ma cham-

bre. Comment ? Je l'ignore. Peut-être m'a-t-il vue quelquefois à cette fenêtre quand je m'y attarde au soleil couchant... Une nuit... — oh ! je dormais pourtant bien, je t'assure, — je fus réveillée par un sifflement... Une flèche vint se briser contre le mur de ma cellule. Cette flèche... j'en ramassai les morceaux... Une lettre y était attachée. Est-ce ma faute, à moi?

— Et tu lui as répondu?

— Il serait mort sans cela, dit Mnaïs, et je ne veux pas qu'il meure... Il attendait une réponse et m'indiquait le moyen de la lui faire parvenir. C'est bien simple, va. J'ai attaché ma lettre, avec une assez grosse pierre, au bout d'un long fil, et je l'ai laissée descendre et rouler, lentement, du haut de la terrasse...

— Et ce fil, où l'as-tu pris ?

— Ne te fâche pas, je l'ai pris dans la corbeille où sont les soies de toutes couleurs qui servent à broder le voile de la déesse.

— O Mnaïs, qu'as-tu fait ? Il faut, pour plaire à la Vierge divine, un cœur pur où vivent seulement son amour et celui de la terre natale. Et non seulement tu ne lui gardes point ton cœur intact, mais tu emploies, au service d'un sentiment qui offense la déesse, des objets qui lui appartiennent !

Hélas ! je crains fort qu'elle ne se détourne de nous, à cause de toi.

— Mais, dit Mnaïs, j'aime la déesse et elle le sait. Elle ne sera pas plus irritée que je ne l'étais quand, par hasard, travaillant l'été dans le jardin de mon père, un oiseau venait me prendre un bout de mes laines ou un fil de mon fuseau.

— Tu n'entends même pas ma pensée, dit Hellé. Je devrais sans doute te dénoncer à l'archonte-roi. Mais le mal est fait ; puis, je t'aime encore, et je ne veux pas attirer sur toi la honte ni la douleur : mais promets-moi d'abord de ne plus écrire à ce jeune homme.

— Je te le promets.

— Ce n'est pas tout : tu ne toucheras plus au voile, et je le broderai seule.

— Comme il te plaira, dit Mnaïs, au fond très contente de n'avoir plus rien à faire.

Et, de son côté, Hellé se réjouissait secrètement d'être désormais l'unique ouvrière du voile sacré.

*
* *

Cependant, la nouvelle fut apportée que les vaisseaux innombrables des Perses s'avançaient vers l'Attique et que Thémistocle avait été nommé

chef suprême de l'armée et de la flotte grecques.

Le stratège vint dans la maison des Errhéphores pour embrasser Hellé.

— Je pars, ma fille, lui dit-il, et je ne sais si les dieux m'accorderont la victoire, ni même si je reviendrai.

Hellé rayonnait de joie et d'orgueil :

— Oui, cher père, vous serez vainqueur et vous rentrerez dans la ville. Il me semble que cela dépend de moi en quelque façon, que mes mains si frêles tiennent, avec le saint voile, la destinée de la patrie, et que le zèle que je mettrai à broder les figures sacrées apaisera les vents, là-bas, sur la mer bleue et rendra plus facile et plus heureuse, par la grâce d'Athéné, la manœuvre des navires.

Et, à partir de ce jour, Hellé travailla au voile avec une telle ardeur d'attention et de désir, qu'elle pâlissait à mesure et qu'on eût dit qu'un peu de son âme et de son souffle passait dans chaque point de la broderie.

Et Mnaïs, oisive, dormait presque du matin au soir, et sa fraîche beauté s'épanouissait de plus en plus.

* * *

Une nuit, Hellé entendit, sur la terrasse, des

pas, puis des voix. Elle se leva et aperçut, au clair de la lune, Mnaïs penchée par-dessus le petit mur et, à quelques coudées au-dessous d'elle, un homme suspendu aux broussailles et aux saillies du rocher.

Hellé ramassa des pierres, monta sur le mur, et, debout, grandie par sa robe blanche et par la clarté nocturne, elle jeta les pierres sur l'homme, qui roula à travers les rochers et les buissons.

Mnaïs poussa un cri :

— Ne me le tue pas!

— Laisse-moi, fille menteuse ! Eh quoi ! à l'heure où la ville est en danger, où nos pères et nos frères lui offrent leur sang, toi, Athénienne, fille d'Athénien... Mais j'y pense, pourquoi ton amoureux n'est-il pas avec eux là-bas? Est-ce donc un lâche? A-t-il déserté l'armée? ou bien s'est-il caché quand les autres partaient?

— Il n'avait pas à partir, dit Mnaïs, car il est fils d'un étranger établi dans la ville.

— Oh ! fit Hellé épouvantée, en cachant son visage dans ses mains.

Puis, relevant la tête, elle posa ses deux mains sur les épaules de Mnaïs et la regarda dans les yeux :

— Écoute, dit-elle; s'il arrive malheur à Athènes... prends garde à toi !

*
* *

Hellé, rentrée dans sa chambre, fit cette prière :

« O déesse, bien que mon père soit comparable par le courage aux anciens héros ; bien que tous ceux qui sont à Salamine aient bonne volonté et qu'ils soient prêts à mourir ; bien que moi-même je n'aie jamais eu de pensée que pour vous et pour la ville qui vous est chère, je tremble que le crime de Mnaïs n'ait excité contre nous votre ressentiment. Car souvent les dieux ont fait expier à tous les citoyens d'une ville la faute d'un seul, afin de nous apprendre que nous dépendons les uns des autres et que la vertu de chacun importe à tous. Mais, à cause de cela même, vous permettez que le crime d'un cœur faible et mauvais soit effacé par le sacrifice d'un cœur meilleur et plus fort. Et c'est pourquoi, déesse, je vous offre ma vie en expiation. Prenez-moi ! prenez-moi ! Je suis déjà si frêle et si malade, que je n'ai plus grand'chose à faire pour mourir, et que je m'en irai vers vous comme se détache, au plus léger vent, une feuille à qui la sève a manqué et que le soleil a brûlée. Ainsi m'a dévorée, tout enfant, le soleil d'un grand amour. Ce ne fut point l'amour d'un homme, vous le savez,

ni d'aucune créature condamnée à la mort. Je n'aime que ce qui doit durer toujours. Je vous aime, ô déesse, parce que vous êtes l'intelligence, la vertu, l'harmonie ; et j'aime Athènes parce que c'est la cité que vous avez choisie pour y façonner peu à peu un exemplaire de la vie et de la société humaine conforme à votre divine pensée. Puissé-je par ma mort, par l'ardeur du désir dont cette mort sera le signe et par l'émulation que son souvenir suscitera après moi, aider à vos desseins, ô Vierge ! Je suis à vous et je mourrai contente ; car, si je meurs, c'est donc qu'Athènes triomphera, et c'est vous qui m'appellerez. Prenez-moi, accordez-nous la victoire, et faites que je puisse épargner Mnaïs ! »

*
* *

Le lendemain, Hellé travaillait au voile, et Mnaïs pleurait dans un coin à cause de ce qui s'était passé. Le sacristain Théodore entra tout à coup et cria :

— Mauvaises nouvelles ! La première ligne de nos vaisseaux a été rompue dès le commencement de la bataille et notre défaite est assurée.

Hellé se dressa, plus pâle encore que de coutume, resta immobile un instant, puis, saisissant Mnaïs par le bras :

— Viens ! dit-elle.

Mnaïs, tout étourdie, se laissa faire. Violemment, Hellé l'entraîna dans le temple d'Athéné-Polias, devant la statue de bois, vénérée entre toutes; et, ses forces étant doublées par la colère, elle contraignit la belle fille à ployer les genoux.

Elle la saisit par les cheveux et tira un poignard de son sein. Tout cela si vite, que Mnaïs n'eut pas le temps de se défendre.

— Et maintenant, meurs ! dit-elle.

Déjà elle levait le bras, quand un bruit de fanfares et des cris joyeux montèrent vers le temple.

Théodore entra en disant :

— On m'avait trompé. Les Perses sont en fuite. Victoire ! victoire !

Hellé lâcha le poignard et tomba évanouie sur le parvis, tant sa joie était grande.

*
* *

Un mois après, on célébrait la fête des grandes Panathénées.

... Au milieu de la procession, tendu sur une petite galère dorée que portaient six des plus illustres citoyens, étincelait le voile, tout couvert de figures ingénieusement ourdies.

Derrière le voile, s'avançaient les deux jeunes

filles : Mnaïs florissante, insouciante et rieuse (car son amoureux n'était point mort de sa chute et en avait été quitte pour quelques écorchures); Hellé, se soutenant à peine, et pâle, mortellement pâle, d'avoir brodé le péplos divin.

Quand on fut arrivé au temple d'Athéné-Polias, Hellé prit le voile dans ses petites mains, et, avec un élan d'amour où s'exhala toute son âme et ce qui lui restait de vie, elle déposa le tissu éclatant aux pieds de la déesse...

Puis, elle se laissa glisser sur ses genoux, et, lentement, s'abattit à la renverse dans les plis du voile, Pallas ayant exaucé sa prière.

LILITH

LILITH

Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent :

— Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Le roi Hérode, l'ayant appris, fut troublé ; et, ayant assemblé les sacrificateurs et les scribes, il s'informa d'eux où devait naître le Christ.

Et ils lui dirent :

— C'est à Bethléem.

Alors Hérode, ayant appelé secretement les mages, s'enquit du temps où ils avaient vu l'étoile ; et, les envoyant à Bethléem, il leur dit :

— Allez, informez-vous exactement de ce petit enfant et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

Mais, après que les mages, conduits par l'étoile,

eurent trouvé et adoré l'enfant, avertis par un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils s'en allèrent dans leur pays par un autre chemin.

Alors Hérode, voyant que les mages s'étaient moqués de lui, fut fort en colère (1)...

* *

La princesse Lilith, fille du roi Hérode, couchée sur un lit de pourpre, songeait, tandis que la négresse Noun balançait sur son front un éventail de plumes et que son chat Astaroth dormait à ses pieds.

La princesse Lilith avait quinze ans. Ses yeux étaient profonds comme une eau de citerne, et sa bouche pareille à une fleur d'ibiscus.

Elle songeait à sa mère, la reine Marianne, morte quand Lilith était toute petite encore. Elle ne savait point que son père l'avait tuée par jalousie ; mais elle savait qu'il conservait, au fond d'une chambre secrète, le corps de la reine embaumé dans du miel et des aromates, et qu'il la pleurait encore.

Elle songeait à son père, le roi Hérode, si

(1) Matthieu, II, 1-16.

sombre et toujours malade. Quelquefois, il s'enfermait dans sa chambre et, là, on l'entendait pousser des cris. C'est qu'il croyait revoir ceux qu'il avait fait mourir : son beau-frère Kostobar, sa femme Marianne, ses fils Aristobule et Alexandre, frères de Lilith, sa belle-mère Alexandra, son fils Antipater, le docteur de la loi Baba-ben-Bouta, et beaucoup d'autres. Et, bien que Lilith ignorât ces choses, son père lui inspirait une grande terreur.

Elle songeait au Messie attendu des Juifs, et dont lui avait souvent parlé sa nourrice Egla, morte à présent. Et, quoique le Messie dût être roi à la place d'Hérode, elle se disait qu'elle voudrait pourtant bien le voir ; car l'attrait lointain de cet événement merveilleux la détournait de chercher comment il pourrait s'accomplir.

Elle songeait enfin au petit Hozaël, le fils de sa sœur de lait Zébouda, qui demeurait à Bethléem. Hozaël était un petit garçon d'un an, qui riait et commençait à parler. Lilith l'aimait tendrement. Et, presque tous les jours, faisant atteler ses mules au chariot de cèdre, elle allait, avec la négresse Noun, visiter le petit Hozaël.

Lilith songeait à tout cela, et qu'elle était bien seule au monde, et que, sans le petit Hozaël, elle se serait beaucoup ennuyée.

*
* *

Alors Lilith alla dans le jardin, afin de s'y promener sous les grands sycomores.

Elle y rencontra le vieux Zabulon, qui avait été autrefois capitaine des gardes du roi. Hérode avait remplacé sa garde juive par des soldats romains ; mais, ayant confiance dans le vieux Zabulon, il l'avait chargé de surveiller la partie du palais qu'habitait la princesse Lilith.

Le vieux Zabulon, infirme depuis quelques années, se chauffait au soleil sur un banc de pierre ; et l'âge l'avait si fort incliné que sa large barbe se repliait sur ses genoux.

Lilith lui dit :

— Tu es triste, vieux Zabulon ?

— C'est que j'ai su par un centurion que le roi a donné l'ordre de tuer demain, dès l'aube, tous les enfants de Bethléem au-dessous de deux ans.

— Oh ! dit Lilith ; et pourquoi ?

— Les mages ont annoncé que le Messie était né. Mais on ne sait à quoi le reconnaître, et les mages ne sont pas revenus dire s'ils l'avaient trouvé. En tuant tous les petits enfants de Bethléem, le roi est sûr que le Messie ne lui échappera pas.

— C'est vrai, dit Lilith ; cela est très bien imaginé.

Puis, après un moment de réflexion :

— Est-ce qu'on peut le voir ?

— Qui?

— Le Messie.

— Pour le voir, il faudrait savoir où il est. Et, si l'on savait où il est, le roi n'aurait pas besoin de tuer tous les petits enfants de la même bourgade.

— C'est juste, dit Lilith.

Elle ajouta à voix basse, et comme ayant peur de ses paroles :

— Mon père est bien méchant.

Puis, tout à coup :

— Et le petit Hozaël ?

— Le petit Hozaël, dit Zabulon, mourra comme les autres, car les soldats fouilleront dans toutes les maisons.

— Pourtant, je suis bien sûre, moi, que le petit Hozaël n'est pas le Messie. Comment voulez-vous qu'il soit le Messie ? C'est le fils de ma sœur de lait.

— Demandez sa grâce à votre père, dit Zabulon.

— Je n'ose pas, dit Lilith.

Elle reprit :

— Je vais aller, avec Noun, chercher moi-même

le petit Hozaël, et je le cacherai dans ma chambre Il y sera en sûreté, car le roi n'y vient presque jamais.

*
* *

Lilith fit atteler les mules au chariot de cèdre, fut à Bethléem avec Noun, entra chez sa sœur de lait Zébouda, et lui dit :

— Voilà trop longtemps que je n'ai vu Hozaël. Je voudrais l'emporter dans mon palais et le garder un jour et une nuit. L'enfant est sevré et n'a plus besoin de tes soins. Je lui donnerai une robe d'hyacinthe et un collier de perles.

Et elle ne dit point à Zébouda ce qu'elle avait appris de Zabulon, tant elle avait peur du roi.

Mais elle remarqua que le visage de Zébouda rayonnait d'une joie inaccoutumée.

— Pourquoi es-tu si joyeuse ?

Zébouda hésita un moment, et dit :

— Je suis joyeuse, princesse Lilith, parce que vous aimez mon fils.

— Et ton mari, où donc est-il ?

Zébouda hésita encore, et répondit :

— Il est allé rassembler son troupeau dans la montagne.

Noun cacha sous ses voiles le petit Hozaël ; et Lilith et la bonne négresse rentrèrent au palais, à l'heure où le soleil se couchait derrière Jérusalem.

*
* *

Quand Lilith fut dans sa chambre, elle prit Hozaël sur ses genoux ; et l'enfant riait et voulait saisir les longs pendants d'oreilles de la petite princesse.

Mais Noun qui, dans la salle voisine, préparait une bouillie de maïs pour l'enfant, accourut et dit :

— Le roi ! Voici le roi !

Lilith n'eut que le temps de cacher Hozaël au fond d'une large corbeille et de le recouvrir d'un monceau de soies et de laines éclatantes.

Le roi Hérode entra à pas pesants, le dos voûté, les yeux sanglants dans sa face terreuse, secouant sur lui des colliers et des plaques d'or ; et son menton était agité d'un tremblement dont sa barbe tressée frissonnait toute.

Il dit à Lilith :

— D'où viens-tu ?

Elle répondit :

— De Jéricho.

Et elle leva sur le roi ses yeux tranquilles.

— Oh ! comme elle lui ressemble ! murmura Hérode.

A ce moment, un petit cri sortit de la corbeille.

— Veux-tu bien te taire ? dit Lilith au chat Astaroth, qui dormait sur le tapis.

Puis elle dit au roi :

— Mon père, vous semblez avoir du chagrin ; voulez-vous que je vous chante une chanson ?

Et, prenant sa cithare, elle chanta une chanson sur les roses.

Et le roi murmura :

— Oh ! cette voix !

Et il s'enfuit, comme pris d'épouvante, parce que les regards et la chanson de Lilith lui avaient rappelé la voix et les yeux de la reine Marianne.

*
* *

Un peu après, Lilith alla dans le jardin et vit le vieux Zabulon qui pleurait.

— Pourquoi pleures-tu, vieux Zabulon? demanda-t-elle.

— Vous le savez, princesse Lilith. Je pleure parce que le roi veut tuer ce petit enfant qui est le Messie.

— Mais, dit Lilith, s'il était vraiment le Messie, les hommes n'auraient pas le pouvoir de le tuer.

— Dieu veut qu'on l'aide, répondit Zabulon. Princesse, vous qui êtes bonne et compatissante, vous devriez avertir le père et la mère de ce petit enfant.

— Mais où les trouverai-je ?

— Interrogez les gens de Bethléem.

— Mais dois-je sauver celui qui chassera ma race de ce palais, celui par qui je serai peut-être un jour une pauvre prisonnière ou une mendiante des rues ?

— Ces temps sont éloignés, dit Zabulon, et le Messie n'est encore qu'un tout petit enfant, plus faible que le petit Hozaël. Puis le Messie aura assez de puissance pour être roi sans faire de mal à personne. Et si un jour vous aviez une fille, princesse Lilith, le Messie, quand il sera grand, pourrait la prendre en mariage.

— Mais est-il le Messie ? demanda Lilith.

— Oui, dit Zabulon, puisqu'il est né à Bethléem au temps marqué par les prophètes et que les mages ont vu son étoile.

— Il doit être beau, quoique petit, n'est-ce pas, Zabulon ?

— Il est écrit qu'il sera le plus beau entre les enfants des hommes.

— J'irai le voir, dit Lilith.

*
* *

La nuit venue, Lilith s'enveloppa de voiles noirs ; et les bracelets et les cercles d'or de ses bras et de ses chevilles, et les colliers de son cou et les pierres précieuses dont elle était toute couverte luisaient à travers ses voiles aussi doucement que les étoiles dans le ciel ; et ainsi Lilith ressemblait à la nuit, dont elle portait le nom.

Car « Lilith », en langue hébraïque, signifie la Nuit.

Elle sortit secrètement du palais avec la négresse Noun, et elle songeait en chemin :

— Je ne voudrais pas que le Messie enlevât la couronne à mon père : car il me serait dur de ne plus habiter un beau palais et de ne plus avoir de beaux tapis, de belles robes, des joyaux et des parfums. Mais je ne veux pas non plus que l'on fasse mourir ce petit enfant nouveau-né. Alors je dirai à mon père que j'ai découvert sa retraite et, en récompense de ce service, je le prierai d'épargner cet enfant et de le garder dans son palais.

Ainsi, il ne pourra nous nuire ; mais, s'il est le Messie, il nous associera à sa puissance.

*
* *

Lilith trouva Zébouda en prière avec son mari Méthouel. Et tous deux paraissaient remplis d'une grande joie.

Alors Lilith s'avisa d'une ruse :

— Hozaël va bien, dit-elle, et je vous le rendrai demain. Mais, puisque vous savez où est le Messie, conduisez-moi auprès de lui. Je suis venue pour l'adorer.

Méthouel était un homme simple et peu enclin à croire le mal. Il répondit :

— Je vous conduirai, princesse Lilith.

*
* *

Quand ils arrivèrent au lieu où était l'enfant, Lilith fut fort étonnée, car elle s'était attendue à quelque chose d'extraordinaire et de magnifique, sans savoir quoi, et elle ne vit qu'une hutte adossée au rocher et, sous ce chaume, un âne, un bœuf, un homme qui avait l'air d'un artisan, une femme du peuple, belle sans doute, mais pâle et frêle, et pauvrement vêtue, et, dans la mangeoire, sur de la

paille, un petit enfant qui lui sembla d'abord pareil à beaucoup d'autres.

Mais, s'étant approchée, elle vit ses yeux et, dans ces yeux, un regard qui n'était point d'un enfant, une douceur infinie et plus qu'humaine ; et elle s'aperçut que l'étable n'était éclairée que par la lumière qui émanait de lui.

Elle dit à la jeune mère :

— Comment vous appelez vous ?

— Miryem.

— Et votre petit garçon ?

— Jésus.

— Il a l'air bien sage.

— Il pleure quelquefois, mais il ne crie jamais.

— Voulez-vous me permettre de l'embrasser ?

— Oui, madame, dit Miryem.

Lilith s'inclina, baisa l'enfant sur le front ; et Miryem fut un peu fâchée de voir qu'elle ne s'agenouillait point.

— Ainsi, dit Lilith, ce petit enfant est le Messie?

— Vous l'avez dit, madame.

— Et il sera roi des Juifs ?

— C'est pour cela que Dieu l'a envoyé.

— Mais alors il fera la guerre, il tuera beaucoup d'hommes, et il détrônera le roi Hérode ou son successeur?

— Non, dit Miryem, car son royaume n'est pas de ce monde. Il n'aura pas de gardes ni de soldats ; il n'aura pas de palais ni de trésors, il ne lèvera pas d'impôts, et il vivra comme le plus pauvre des pêcheurs du lac de Génésareth. Il sera le serviteur des humbles et des petits. Il guérira les malades, il consolera les affligés. Il enseignera la vérité et la justice, et c'est sur les cœurs et non sur les corps qu'il régnera. Il souffrira pour nous apprendre le prix de la souffrance. Il sera le roi des pleurs, de la charité et du pardon. Il sera le roi de l'amour. Car il aimera les hommes ; et, à ceux qui sont tourmentés d'un désir d'aimer auquel la terre ne suffit point, il dira comment leur pauvre cœur trouvera son contentement et sa joie. Il aura d'inépuisables miséricordes pour tous ceux qui, même coupables, auront conservé ce don d'aimer et cette vertu de se sentir frères des autres hommes et de ne pas se préférer à eux. Et sans doute il aura un trône...

— Ah! vous voyez bien! dit Lilith, résistant encore.

— ... Mais, reprit Miryem, ce trône sera une croix. C'est sur une croix qu'il mourra, pour expier les péchés des hommes et afin que Dieu son père les prenne en pitié.

Lilith écoutait avec étonnement. Lentement elle tourna la tête vers la crèche ; elle vit que l'enfant la regardait, et, sous la caresse de ces yeux profonds, vaincue, elle glissa sur ses genoux en murmurant:

— On ne m'avait jamais dit ces choses.

Et elle adora.

Et depuis longtemps Noun, la bonne négresse, était agenouillée et pleurait.

— Je sais, dit Lilith en se relevant, que le roi Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir. Prenez l'âne (je le payerai à son maître), et fuyez!

*
* *

Par les chemins étroits serpentant autour des collines rondes, Jésus et sa mère, et Joseph, et Lilith, et la négresse, et l'âne arrivèrent dans la plaine.

— C'est ici, dit la princesse, qu'il faut que je vous quitte. Je suis la princesse Lilith, fille du roi Hérode. Souvenez-vous de moi.

Et, pendant que Miryem, montée sur l'âne que conduisait Joseph, et tenant Jésus dans ses bras, s'éloignait par le chemin de droite, Lilith suivait des yeux, dans la nuit, l'auréole qui entourait le front divin du petit enfant.

Et juste au moment où, derrière un bois de syco-

mores, la pâle lumière mystérieuse disparaissait, voici que, par le chemin de gauche, apparut, avec un bruit de chevaux, des froissements de fer et des lueurs rapides de casques sous la lune, l'escadron des soldats romains marchant vers Bethléem...

CHARITÉ

CHARITÉ

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant, et passait pour parfaitement sage.

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs,

Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierreries,

Il entretenait de belles femmes, sans leur rien demander que d'être belles et bien parées, — et il ne leur en voulait point d'être capricieuses ou sottes ;

Il entretenait des poètes, sans leur rien demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait, — et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes ;

Il entretenait des philosophes, sans leur rien demander que de raisonner avec lui sur la nature de

Dieu et l'origine du monde, — et il ne leur en voulait point quand d'aventure ils déraisonnaient.

*
* *

Un matin de printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad.

Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges et vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue ; des magnolias se penchaient par-dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rosée tiède, et très subtilement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces couleurs, de cette joie épandue, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir ; il se ressouvenait avec plaisir des jours passés ; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est ; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne.

Il dit presque tout haut :

— La douce chaleur ! et le beau soleil !

*
* *

Il rencontra une petite fille de cinq ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait, et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau.

Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa, et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de dix ans. L'enfant était laid, couvert de haillons, criblé de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence comme une eau salie. Il tendait la main, et, d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il racontait que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça les sourcils et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant, tout loqueteux et marmiteux, l'échine cassée, l'air

d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes qui s'ouvrent dans les figues trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

— Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le Seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées.

Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre ; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après, Touriri rencontra une femme, dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait sur son épaule un nouveau-né coiffé de dartres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'il ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas ; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui. Il fouillait dans son escarcelle, ne trouvant point ce qu'il y cherchait.

Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme, d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Firdousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux ; et cela était horrible à entendre.

Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut :

— Ce soleil est insupportable!

Et il rentra dans son palais.

*
* *

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

— Va dans la Grand'Rue. Tu rencontreras un vieux mendiant, et tu lui donneras une pièce d'or ; puis une pauvresse allaitant un enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or ; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuait de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller, pour que son maître ne les vît pas.

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il s'était juré qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades.

Et, quand on lui rapportait qu'un faux malade ou un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

— Laissez-moi en repos. Je n'ai point le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison et ne garda près de lui que les plus jeunes de ses femmes, les plus paresseux de ses poètes et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement,

parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes; et jamais il ne visita les hospices qu'il avait fondés, ni ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie; et plusieurs s'agenouillaient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient ou le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus élevé en sainteté qui eût jamais vécu en Perse.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes et ne retint à son chevet qu'une belle fille de seize ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder seulement avec ses yeux de bleuet.

Il mourut.

Les pauvres — les anciens pauvres — de Bagdad suivirent tous ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

*
* *

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors ?

Je ne sais, ni moi ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

— Qu'as-tu fait sur la terre ? Quelles sont tes œuvres ?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine, répondit avec modestie et sincérité :

— Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

— Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que même tu fus souvent conduit par un esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps, et tu vivras une nouvelle vie terrestre, afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

— Qu'ai-je donc à expier, Seigneur ?

— Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-

toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien ? Et, le jour où tu rencontras le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu ressenti dans ton cœur?

— Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

— Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offusquer tes yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières ; et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

— Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahrimane, votre éternel ennemi.

— Ahrimane, c'est moi, répondit Ormuz.

— Vous, Seigneur?

— Je suis Ahrimane, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

— Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux?

— Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la Terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

— Cela est spécieux, dit Touriri. Mais qu'en faut-il conclure pour mon cas? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplaisantes à voir? et que leur devais-je de plus que de soulager leur misère?

— C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

— Mais, Seigneur...

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme...

*
* *

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou.

Il naquit à Eschoub, de très pauvres artisans. Il eut une enfance mal nourrie et souvent battue. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui sont le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafaudage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jambes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallut mendier. D'abord il s'y prit mal ; honteux, il n'osait insister et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrément tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui

restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

*
* *

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois, eut pitié de lui.

Chaque matin, elle venait laver la plaie de Tirirou, lui faisait son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela.

Elle s'appelait Krika et n'était point belle, mais ses yeux étaient si bons qu'on aimait à les rencontrer.

Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Krika, se levant, paraissait à sa fenêtre.

*
* *

Un jour que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or.

Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvînt d'avoir été celle de Touriri.

Et Tirirou, voyant de la haine dans le regard de

l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz.

Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Krika vint lui panser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût, et que ses yeux restaient doux et tranquilles.

Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte.

Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement.

*
* *

— Qu'as-tu compris? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

— Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres

pauvrement [1]. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement ; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

— C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur, entre dans mon repos.

(1) Pascal (*Vie de Blaise Pascal*, par Mme Périer). J'étends un peu le sens que Pascal donnait à ce mot.

SAINT JEAN ET LA DUCHESSE ANNE

SAINT JEAN

ET LA DUCHESSE ANNE

La paroisse de Saint-Jean-du-Doigt est ainsi nommée parce qu'elle possède dans son église une des plus précieuses reliques de la chrétienté : le propre doigt de saint Jean-Baptiste, l'index sacré qui désigna aux foules, sur les rives du Jourdain, le divin Rédempteur des hommes.

Quelques érudits selon le siècle prétendent que le mot « doigt » n'est ici qu'une altération orthographique du mot « duict » ; qu'il vient donc du vocable latin *ductus* ; qu'il y a en effet dans la ville les restes d'un aqueduc romain ; et qu'ainsi, lorsqu'on dit « Saint-Jean-du-Doigt », c'est comme si l'on disait « Saint-Jean-de-l'Aqueduc ». Et certes l'explication est spécieuse. Toutefois, entre deux étymologies, un chrétien doit préférer celle dont il tire le plus d'édification.

*
* *

Aujourd'hui encore, ce Doigt fait des miracles par-ci par-là ; mais il y a quatre ou cinq siècles, alors que la foi était plus vive, il en faisait à foison.

Les prêtres présentaient aux fidèles la vénérable relique, serrée dans un étui de cristal et d'or ; et la plupart des malades qui la baisaient étaient guéris, surtout s'ils étaient pauvres.

Car le Doigt du saint Précurseur secourait de préférence les serfs, vilains et gens de peu : mais il était défiant et parcimonieux à l'égard des grands, ainsi qu'il appert de cette histoire véridique.

*
* *

En ce temps-là, la duchesse Anne de Bretagne se trouvait, malgré sa puissance et ses immenses richesses, dans l'état le plus piteux du monde, étant rongée d'un ulcère qui lui faisait souffrir mille morts et ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. En vain avait-elle appelé les plus célèbres mires de Padoue et de Ravenne : leur science n'avait fait que blanchir contre le mal dévorateur.

Alors, elle pensa que le Doigt de saint Jean pourrait sans doute la guérir ; et elle commanda aux

prêtres de lui amener dans son château la bienveillante relique. Elle promettait, si elle était guérie, de donner aux pauvres dix mille écus d'or, et dix mille autres écus pour l'embellissement du sanctuaire miraculeux.

Or il y avait dix jours de marche, de Saint-Jean-du-Doigt au château de la duchesse Anne.

Le Doigt fut placé dans un riche reliquaire que portaient des moines en chantant des cantiques ; et une grande multitude de fidèles les suivaient.

Le premier jour, les arbres des routes s'inclinaient avec respect sur le passage de la procession. Mais, vers le soir, les arbres cessèrent de s'incliner, et les porteurs sentirent une fatigue invincible qui les empêchait de marcher plus avant.

Ils regardèrent dans le reliquaire et virent que le Doigt n'y était plus.

C'est que le Doigt s'était dit en chemin : « Que me fait-on faire là? Après tout, un saint est plus qu'une duchesse, et c'est à elle de se déranger. »

Et là-dessus, emportant avec lui son étui de cristal, le Doigt était retourné, par les airs, dans son église, où les clercs le retrouvèrent le lendemain.

*
* *

La duchesse Anne comprit qu'elle devait aller au saint, puisque le saint refusait d'aller à elle ; et c'est pourquoi, malgré la longueur du voyage, elle vint à Saint-Jean-du-Doigt. Elle se présenta dans l'église en pompeux appareil, vêtue de pourpre et de brocart et suivie de ses pages et de ses dames d'atours. Et, ayant déposé sur la relique récalcitrante un baiser où il y avait à la fois de la ferveur et de la condescendance, elle attendit sa guérison avec sérénité.

La guérison ne vint pas.

La duchesse Anne s'entêta.

Elle paya d'avance les vingt mille écus d'or qu'elle avait promis.

Elle fit vœu de consacrer au Seigneur, dans un couvent de Bernardines, la virginité de sa fille aînée, qui était une personne d'une grande beauté.

Elle envoya l'ordre de condamner en toute hâte et de brûler sur la place de Rennes un hérétique dont le procès traînait depuis quelques mois.

Elle fit allumer trois cents chandelles de cire devant la châsse où le Doigt était enclos.

Mais son mal ne la quitta point.

Et cependant, chaque jour, autour d'elle, artisans et manants, pauvresses et mendigotes, bancroches et culs-de-jatte, lépreux et malandrins recouvraient instantanément la santé par la puissance du Doigt compatissant.

*
* *

La duchesse Anne fut alors consulter un vieux prêtre renommé pour sa science et ses vertus.

— Mais enfin, dit-elle, pourquoi le saint me refuse-t-il avec cette obstination ce qu'il accorde à tous ces misérables, dont la vie n'importe à personne?

— Elle leur importe du moins à eux-mêmes, répliqua le vieux prêtre. Et, puisque le saint consent à les guérir, c'est donc que leur vie importe aussi à Dieu et qu'il lui plaît d'être servi ici-bas par ces pauvres gens.

— Pourtant, reprit la duchesse, si le saint voulait bien s'intéresser à moi, n'y trouverait-il pas plus d'avantages qu'à s'occuper de toute cette gueusaille? Je suis puissante et je ne serais point ingrate.

— Connaissez mieux, répondit le vieillard, le caractère de ce grand prophète. C'était un saint un peu rude, et qui n'eut jamais en considération ni la richesse, ni les pompes extérieures. Il portait un vêtement de poils de chameau et une ceinture

de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et il accueillait avec bonté et baptisait dans l'eau du Jourdain les humbles et les petits. Mais quand il voyait venir à son baptême les Pharisiens et les Sadducéens, il les repoussait avec de dures paroles, parce qu'il savait que ces gens-là s'enorgueillissaient dans leur cœur et s'estimaient supérieurs aux autres hommes.

*
* *

La duchesse Anne médita ce discours. Elle se dit qu'elle ne vaincrait pas aisément le parti pris du rude patron des Jacques, et elle imagina ce stratagème.

Elle mit une robe de bure et une cape de paysanne et, ainsi accoutrée, elle se glissa dans la foule des pèlerins afin de baiser, inaperçue, la miséricordieuse relique.

Et, cette fois, la duchesse fut, en effet, délivrée de son mal, soit que le saint, trop affairé, eût été dupe de son artifice et qu'il l'eût guérie sans le savoir pêle-mêle avec les autres malades; soit que ce déguisement même l'eût touché par le commencement d'humilité dont il était le témoignage.

Et, en même temps que le corps, le bon saint

guérit l'âme. La duchesse Anne connut soudainement la charité. Elle n'enferma point sa fille dans un cloître et elle ne fit point brûler le pauvre hérétique de Rennes, ayant eu la révélation que Dieu ne tenait ni à cet emprisonnement, ni à ce bûcher.

Et elle se mit à faire de grandes aumônes; et non seulement elle soulageait les indigents, mais elle les aimait, parce que c'était sous leur livrée qu'elle avait été guérie ; et elle ne se croyait point au-dessus d'eux; et elle mourut en odeur de sainteté.

L'IMAGIER

L'IMAGIER

C'était un beau couvent bâti sur un haut plateau. Au-dessus, la montagne couverte de sapins. Les toits pointus et les tourelles de la sainte maison se découpaient sur ce fond sombre. Au-dessous, une large vallée, des vignes, des champs de blé, des prairies bordées de peupliers, et un village le long d'une molle rivière.

Les moines de ce couvent étaient à la fois de bons serviteurs de Dieu, de grands savants et d'excellents laboureurs. Le jour, leurs robes blanches apparaissaient çà et là dans la campagne, penchées sur les travaux de la terre ; et, le soir, on les voyait passer de pilier en pilier, sous les arceaux du large cloître, avec un murmure de conversations ou de prières.

Il y avait parmi eux un jeune religieux, du nom de Norbert, qui était un très bon imagier. Dans le

bois ou dans la pierre, ou bien avec l'argile qu'il peignait de vives couleurs, il savait façonner de si belles statues de Jésus, de Marie et des saints, que les prêtres et les personnes pieuses venaient les voir de très loin et les achetaient très cher pour en faire l'ornement de leurs églises ou de leurs oratoires.

Norbert était fort pieux. Il avait surtout pour la sainte Vierge une dévotion extraordinaire ; et souvent il restait des heures devant l'autel de l'Immaculée, immobile et prosterné sous son capuchon, les plis de sa robe épandus derrière lui sur les dalles.

Norbert était parfois rêveur. Le soir surtout, en regardant, du haut de la terrasse, le soleil s'éteindre à l'horizon, il devenait inquiet et triste. Il aurait voulu s'en aller loin, voir d'autres coins du monde que celui où il vivait.

Le prieur lui disait alors :

— Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre, les éléments. Or, c'est d'eux que tout est fait... Quand vous verriez toutes les choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine (1) ?

(1) *Imitation de J.-C.*, I, 21.

*
* *

Les bons moines étaient très aumôniers; et, comme ils étaient riches, un jour vint où il n'y eût plus un seul pauvre dans les environs Alors ils résolurent de construire à leurs frais une magnifique église près de leur couvent.

Ils firent venir pour les aider plusieurs centaines d'ouvriers. On creusa des carrières profondes qui étaient comme des plaies éclatantes de blancheur au flanc de la montagne. On en tira d'innombrables blocs de pierre que l'on tailla avec art; et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière blanche comme de la farine.

On abattit, sur les pentes boisées qui dominaient le monastère, les plus beaux chênes et les plus beaux sapins pour en faire la charpente de l'église. On les équarrit, puis on les scia en les posant sur de hauts tréteaux; et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière jaune comme de l'or.

Et c'était, au milieu de l'immense solitude, comme une bourdonnante ruche humaine. Chaque ouvrier, en taillant sa pierre pour la cathédrale future, ignorait où cette pierre serait posée et même si elle serait vue des fidèles, mais il savait bien qu'elle serait vue de Dieu; et tous ensemble se

réjouissaient de collaborer, chacun pour son humble part, à l'œuvre sainte.

Et bientôt, pierre à pierre, lentement, l'église monta, monta vers le ciel.

*
* *

Un des anciens moines du couvent avait écrit ces mots dans un petit livre de méditations pieuses, qu'il avait appelé l'*Imitation de Jésus-Christ :*

« Ne disputez pas des mérites des saints. Ces recherches produisent souvent des contestations inutiles ; elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent la jalousie et les dissensions, celui-ci préférant tel saint, celui-là tel autre... L'examen de pareilles questions, loin d'apporter aucun fruit, déplaît aux saints (1). »

Les bons moines manquèrent à ce précepte, un soir qu'ils devisaient entre eux sur la terrasse du couvent, après l'Angelus. Non seulement ils disputèrent du mérite de plusieurs saints, mais encore de celui des trois personnes de la divine Trinité.

Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église

(1) *Imitation de J.-C.*, III, 58.

serait placée ; et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Peut-être, s'ils avaient été de moins pieux personnages, eussent-ils trouvé meilleur de goûter silencieusement la paix du soir. Non loin, les murs inachevés du futur sanctuaire surgissaient, noyés et grandis, dans le crépuscule ; en sorte que ces murailles neuves étaient aussi belles et aussi majestueuses que des ruines. En bas, la rivière serpentait, glacée d'argent. L'or du couchant faisait paraître violets du côté de l'orient les arbres de la plaine ; et, par moments, un aboiement solitaire, le cri lointain d'un essieu de charrette, élargissaient le silence...

Le prieur, homme de gouvernement et de tradition, parla le premier :

— Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Eustase. Autrement, les fidèles croiraient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre cénobite qui a institué notre ordre.

Le sous-prieur dit :

— Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre-Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

Le moine Alcuin, âgé de plus de cent ans, si maigri et si tordu par les années, que sa robe blanche faisait des angles comme un linge qu'on aurait mis sécher sur un sarment noueux, prit la parole à son tour :

— Je propose Dieu le Père. On le néglige un peu. On l'oublierait tout à fait si l'usage n'était de réciter le *Pater*. Pourtant, c'est lui qui a créé le monde. Pendant plus de quatre mille ans, les hommes n'ont point eu d'autre Dieu. A l'heure présente, beaucoup de peuples l'adorent, qui ne connaissent point son fils.

Le moine Théobald haussa les épaules. C'était le plus profond théologien de l'abbaye. Jamais il ne sortait dans la campagne ; il vivait dans la bibliothèque, enseveli sous les parchemins, déchiffrant d'anciennes écritures ; et il passait pour avoir sur toutes choses des opinions particulières.

— C'est à l'Esprit-Saint, dit-il, que je voudrais dédier notre église. Car son règne va venir. Après la révélation de Dieu le Père à Abraham, après celle du Christ aux Apôtres, il y aura celle de l'Esprit. Elle est nécessaire, car voyez comment va le monde. L'impiété règne, et la concupiscence, et le plus grand nombre des hommes continuent à se damner. L'Esprit achèvera la Rédemption. Cela est annoncé

dans l'Évangile ; seulement il faut savoir lire...

A ces mots, le prieur fronça les sourcils, et le sous-prieur fit signe à Théobald de se taire.

Éginard, un moine de trente ans, aux traits impérieux et rudes, dit d'une voix forte :

— Volontiers j'élirais, pour être le patron de notre église, le pape saint Grégoire. Il fut plus puissant que les empereurs et les rois. Il comprenait que la force matérielle, qui, comme le reste, vient de Dieu, est encore le moyen d'action le plus efficace aux mains de ses serviteurs, et que celui-là est vraiment charitable, qui ose contraindre l'humanité à faire son salut.

— Moi, dit le Père jardinier, je préfère saint Fiacre. Il ne fut, dans sa vie mortelle, qu'un pauvre homme qui faisait son métier de son mieux et qui avait la crainte de Dieu. Mais, justement, la plupart des hommes ne sont que de pauvres hommes, auxquels il faut proposer en exemple des vertus qu'ils puissent comprendre et imiter.

A ce moment, un paysan passait dans le sentier, au pied de la terrasse, sa pioche sur l'épaule. Le prieur l'appela poliment et lui dit :

— Si tu étais assez riche pour bâtir une église, à qui voudrais-tu la consacrer?

Le paysan répondit :

— Je ne dis point de mal de Dieu, ni de la Vierge Marie, ni des autres saints du Paradis. Mais, si vous voulez savoir mon idée, je choisirais saint Evroult. C'est en lui que j'ai le plus de confiance. Car il a guéri ma vache et m'a fait retrouver trois poules que j'avais perdues.

Un peu après, une jeune femme parut au tournant du sentier. Humble, mais proprement vêtue, elle portait un nourrisson sur son bras et tenait un autre enfant par la main.

Le prieur lui posa la même question qu'au paysan.

La femme repondit sans hésiter :

— Je dédierais l'église à la Mère de Dieu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est mère.

Norbert s'était tu jusque-là. Pensif, il regardait pâlir les ors et les pourpres du couchant. Quand il eut entendu la réponse de la paysanne :

— O femme, dit-il, tu as bien parlé. Mais moi, ce n'est pas à Marie mère de Dieu, c'est à la Vierge Marie que je consacrerais ce temple. C'est parce qu'elle fut immaculée, c'est parce qu'elle ne se donna à aucun homme en particulier, qu'elle fut compatissante à tous les hommes. Et c'est parce qu'elle fut souverainement pure et souverainement

douce qu'elle mérita d'être la mère de Dieu. Il est donc permis, et il m'est plus agréable, je l'avoue, de l'aimer surtout comme vierge et comme mère des hommes, de l'honorer uniquement dans sa chasteté et dans sa charité.

Soudain, l'économe du couvent, gras, fleuri, avec un large visage et des yeux fins, s'avança au milieu des moines :

— Mes pères, dit-il, si vous voulez m'en croire, ce n'est ni à Dieu le Père, ni au Fils, ni à l'Esprit, ni à saint Grégoire, ni à saint Eustase, ni à saint Fiacre, ni à saint Evroult que vous dédierez votre église. Ce sera, ne vous en déplaise, au bon saint Gengoul.

— Et la raison, Père économe? demanda le prieur.

— C'est que tel est le nom du noble duc dont nous sommes les vassaux. Cela lui fera plaisir, et cela le détournera peut-être de nous rançonner, sous couleur que nous sommes riches. Il faut désarmer les puissants, s'il se peut, par des politesses. Car les temps sont mauvais et l'on commence à avoir moins d'égards pour les gens d'église et pour les pauvres religieux.

— Mais, dit le moine Éginard, ce n'est pas un saint bien reluisant que votre saint Gengoul. Qu'a-t-il fait? et que sait-on de lui?

— Peu de chose, à la vérité; mais nous sommes sûrs qu'il fut tout au moins homme de bien, puisqu'il figure dans le calendrier.

— Ce n'est pas une preuve, murmura le moine Théobald.

— Enfin, reprit le Père économe, j'estime que, pour nous, le plus grand, c'est celui qui peut le mieux nous servir. D'ailleurs, tout temple est d'abord à Dieu, cela va de soi; et, au surplus, quand vous aurez fait sa part au patron de notre digne suzerain, rien ne vous empêchera d'orner votre église des images de la très sainte Vierge et de tous les saints que vous voudrez.

Après une discussion assez vive, on se rangea à l'avis du Père économe. Il fut décidé que le grand portail serait surmonté de la statue de saint Gengoul. Un peu au-dessus on placerait la Vierge Marie, et, sur la pointe du pignon, Jésus crucifié.

*
* *

Norbert fut chargé de sculpter ces trois figures.

Il tailla sans beaucoup de zèle la figure de saint Gengoul. Ne sachant pas au juste quelle profession ce saint avait exercée de son vivant, Norbert en fit un chevalier, afin de plaire au seigneur duc. Il

le campa droit et raide dans une armure de fer et joignant avec exactitude, sur sa poitrine, les doigts énormes de ses mains gantelées. Ce fut vite fait.

Puis il sculpta, dans un bloc de granit, un Jésus en croix, haut de quatre toises. Long, décharné, les côtes saillantes, les genoux pareils à des têtes de mort, la tension des bras lui creusant de grands trous aux aisselles, des filets de sang s'entre-croisant tout le long de son corps, se rejoignant sur ses pieds gonflés et lui coulant entre les orteils, le chef penché et ballottant, vraiment ce christ semblait avoir ramassé sur lui la grande misère humaine, le désespoir des meurt-de-faim, la détresse des abandonnés, les tortures des malades, des possédés, des lépreux, de ceux qu'on tue ou qu'on supplicie, de tous ceux enfin qui sont éprouvés dans leur chair. Et, en même temps, son visage enseignait la résignation, exprimait la certitude de la délivrance et du repos; et, tandis que le corps sanglant disait: Souffrance, le chef, bien que couronné d'épines, disait clairement : Espoir.

Mais, quoique Norbert apportât à cette œuvre tous ses soins et toute sa piété, il songeait sans cesse à la Vierge Marie dont il devait ensuite ciseler l'image; et il lui réservait, sans le dire, tout l'effort de son art et de son amour.

*
* *

— Et maintenant, mon fils, lui dit le prieur, que Dieu conduise votre main afin que vous nous donniez une image ressemblante de la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

— Mais, dit Norbert, ne faut-il pas la représenter de la façon qui doit lui être le plus agréable ?

— Eh bien ! fit le prieur, son plus beau titre n'est-il pas celui de Mère de Dieu ?

— Oui, répondit Norbert, mais, à mon sens, je l'honorerai mieux en la représentant, non dans sa gloire, mais plutôt dans l'attitude des vertus qui la lui ont méritée... Si elle se montre à nous portant un Dieu, même enfant, comment feront nos prières pour aller à elle et ne point s'arrêter à lui ? Puis, quelle expression pourrais-je bien donner à son visage ? Il m'est difficile de l'imaginer. Peut-elle éprouver pour un Dieu les vrais sentiments d'une mère : l'attendrissement sur la fragilité d'un si petit être, la joie profonde de l'avoir tout à soi et de le protéger ? Ou bien, si elle aime son fils comme une véritable mère, avec une tendresse de chair et de sang, il me semble qu'alors elle n'aimera plus autant les hommes. Or, je sens qu'elle nous aime. Plus

proche de nous que le Dieu suprême, elle nous comprend mieux. Il y a des péchés que Dieu tout seul ne pardonnerait pas, qu'il n'aurait peut-être pas le droit de pardonner. Mais la Vierge est là ; elle l'oblige à absoudre, elle lui fait violence, elle lui dit : « Pardonnez ! Je prends cela sur moi. Si vous saviez comme ces pauvres hommes sont malheureux, comme la matière les opprime, et comme ils font peu ce qu'ils veulent ! Ils seraient tous saints, s'ils avaient tous les grâces spéciales que j'ai reçues ». Elle a l'immense compassion et la miséricorde infinie. C'est son essence même, et c'est là sa vraie gloire. Or, je vous le demande, est-ce de Dieu qu'elle peut avoir pitié ? Je veux la représenter les deux mains ouvertes et tendues aux hommes. Elle ne pourrait pas les tendre si elle avait un enfant sur les bras !

— Mon fils, ces discours sont bizarres et sentent l hérésie. Je vous commande de faire la statue de la Vierge Mère ainsi que je l'ai dit.

*
* *

Norbert n'obéit point.

Tout le temps qu'il travailla à la statue, il ne voulut pas la laisser voir, sous prétexte que les ré-

flexions de ses frères le troubleraient et embrouilleraient ses idées. Et, seul avec son rêve, il tailla la Vierge Marie telle qu'il l'imaginait.

Longue et drapée de grands plis, la tête inclinée vers les hommes, l'Immaculée leur tendait ses deux mains ouvertes d'où coulent les pardons. A vrai dire, c'était à peine un corps ; mais le visage était si beau, les yeux regardaient avec tant de tendresse, la bouche souriait avec une douceur si triste, le geste des mains faisait si bien grâce au monde entier, que la seule vue de cette image donnait envie de prier, de pleurer et d'être un saint.

Lorsque les moines la virent, ils se récrièrent d'admiration ; et le prieur lui-même la déclara merveilleusement belle. Mais, à cause de sa désobéissance, il condamna Norbert à jeûner pendant un mois au pain et à l'eau.

*
* *

Donc, la croix sainte, la statue de la Vierge et celle de saint Gengoul furent placées où il avait été convenu.

L'église était presque achevée. Deux hautes tours flanquaient le portail, pareilles à des faisceaux de colonnettes et de clochetons. Norbert,

animé d'un zèle fervent pour la maison de Dieu, passait ses journées sur les toits, au milieu de l'aérienne forêt de pierre, le long des galeries délicatement ajourées, parmi les monstres des gargouilles, sous les arceaux des contreforts.

Même, un soir, il ne redescendit point. Il voulait rêver là, toute la nuit, à son aise, et surprendre les jeux fantastiques de la lune au travers de ces architectures.

Il était au sommet de l'une des tours, sur une plate-forme dont la balustrade n'était pas encore posée. Il chercha s'il pourrait voir, de si haut, la statue de sa chère Vierge. Il se pencha, et, bien au-dessous de lui, crut distinguer les deux mains tendues hors de la niche.

Il se pencha un peu plus ; son pied glissa; il tomba avec un grand cri.

Dans sa chute, il rencontra un échafaudage, rebondit sur les planches, et fut renvoyé vers le pignon pointu de la façade, où s'élevait la croix de pierre.

De ses deux mains il s'agrippa aux bras du crucifié ; et son corps pendit dans le vide le long de la grande croix

Elle était trop large pour qu'il pût la serrer entre ses genoux, qu'embarrassaient d'ailleurs les plis de sa robe blanche.

Là, face à face avec le Christ, les cheveux hérissés d'épouvante, il le suppliait, humblement et furieusement, de le sauver. Puis, il se mit à crier de toutes ses forces : mais les bons moines, étant en paix avec Dieu, dormaient d'un sommeil si profond, que personne ne l'entendit. Des oiseaux de nuit, effarouchés, tournoyaient au-dessus de sa tête. Ses pieds grattaient la pierre, cherchant en vain un point d'appui. Ses doigts s'écrasaient sur les bras de granit, ses ongles saignaient ; il sentait un poids énorme l'attirer en bas. A un moment, il lui sembla que le visage du Christ, éclairé par la lune, se reculait en grimaçant d'un air de refus et d'ironie méchante. Ses doigts glissèrent, lâchèrent prise...

— Ah ! Jésus, tu te venges ! Au secours, Vierge Marie !

Et, de nouveau, il tomba...

Il tomba, sans se faire aucun mal, sur les deux paumes de marbre de la Vierge. Les mains miséricordieuses se relevèrent un peu pour le retenir.

Il s'y endormit comme un enfant dans un berceau...

A l'aurore, les moines l'aperçurent. On dressa de longues échelles. Quand on arriva près de lui pour le délivrer, il dormait encore.

— Pourquoi me réveillez-vous ? dit-il.

Il ne conta à personne le rêve qu'il avait fait dans les bras de la Vierge, ni ce qu'elle lui avait dit.

Mais, à partir de cette nuit-là, il montra une dévotion très exacte pour le Christ Rédempteur, et vécut dans la plus haute sainteté.

LE PETIT RACINE

LE PETIT RACINE

Jean Racine, « le petit Racine », comme l'appelait M. Antoine Lemaître, avait quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer à Port-Royal, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études, avec huit ou dix autres enfants, sous la direction de M. Lancelot et de M. Nicole.

Ces messieurs l'entourèrent de soins tout particuliers, en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavant, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Au reste, sa tante Agnès était cellerière au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Le petit Racine était donc, à beaucoup de titres, un enfant de la maison.

Il était doux, impressionnable à l'excès, et plus rêveur qu'il ne parut depuis. Il aimait la solitude,

et son grand plaisir était de se promener, un livre à la main, dans les bois de Port-Royal et le long de l'étang. Il était tout sentiment. On ne sait si ses maîtres surent deviner l'inconnu qu'il portait en lui : mais ils étaient, eux aussi, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus de désintéressement, car ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

*
* *

M. Lancelot perfectionna son élève dans l'étude du grec. Le résultat, ce fut que le petit Racine, tout plein d'Euripide et de Sophocle, alla déclamant sous les arbres (en grec) : « Amour, tyran des hommes et des dieux ! » et qu'il prit l'habitude, dans ses prières, d'ajouter à la *Salutation angélique* l'hymne d'Hippolyte à Artémis : « Je vous offre, ô ma divine maîtresse, ces fleurs cueillies pour vous dans la prairie mystique... »

Il fit pis encore. Son cousin, Antoine Vitart, qui étudiait au collège d'Harcourt, lui procura le

roman grec de *Théagène et Chariclée*. Le livre lui parut délicieux, car il n'y était parlé que d'amour.

Un jour, M. Lancelot surprit aux mains de son élève le volume criminel. Il le jeta au feu, « car de telles lectures ne pouvaient, disait-il, que troubler et corrompre un jeune cœur ».

Quinze jours après, le petit Racine remit à son maître un second exemplaire de *Théagène* :

— Monsieur, vous pouvez brûler celui-ci, car je le sais par cœur.

— Mon enfant, répondit M. Lancelot, vous me faites beaucoup de peine.

Et ces messieurs conçurent de vives inquiétudes sur les dispositions secrètes de cet écolier trop fort en grec.

***

Une chose, heureusement, les rassura.

La grand'mère et la tante de Jean Racine habitaient, comme j'ai dit, le couvent de Port-Royal-des-Champs, qui était tout proche de la maison des Granges. Une fois par mois, sous la conduite du jardinier, Jean allait visiter ses saintes parentes ; mais il était évident qu'il n'apportait aucun zèle à ces pieuses entrevues.

Or, peu après l'incident qui avait tant affligé M. Lancelot, Racine demanda la permission d'aller voir toutes les semaines, entre les offices du dimanche, ces vénérables personnes. En même temps, il fit paraître plus de soumission, plus d'exactitude à remplir ses devoirs, une piété plus vive et plus soutenue : ce que ces messieurs attribuèrent sans hésitation à la salutaire influence de la tante et de l'aïeule.

J'aime mieux vous dire tout de suite que le mérite en revenait principalement à la Mère Agathe de Sancenaux, une des plus jeunes compagnes de la Mère Agnès de Sainte-Thècle et de la Mère Marie des Moulins.

*
* *

Souvent, en effet, lorsque Jean Racine venait à la maison des religieuses, la Mère Agnès, retenue par ses occupations, se faisait excuser auprès de son neveu, et alors la Mère Marie, impotente et qui marchait avec peine, descendait au parloir accompagnée de la Mère Agathe.

Et c'est pour cela que Jean s'était repris d'une si louable affection pour sa grand'mère.

Presque chaque fois, après avoir demandé des

nouvelles de ces messieurs et exhorté son petit-fils à l'amour de Dieu, la vieille religieuse s'endormait dans son fauteuil de paille ; et, par respect pour son sommeil, Jean Racine et la Mère Agathe continuaient à voix basse l'entretien.

*
* *

La Mère Agathe avait vingt-cinq ans. Elle était pâle et jolie. Racine savait, par sa grand'mère, que la jeune religieuse était d'une famille fort noble, mais de médiocre fortune ; qu'elle avait renoncé à tout projet d'établissement pour permettre à son frère de soutenir l'honneur du nom ; enfin, qu'elle faisait l'édification de tout le couvent, Dieu l'ayant récompensée de son sacrifice par une extraordinaire abondance de grâces.

En dépit de cette abondance, la Mère Agathe était quelque peu mélancolique. A voir la tristesse de ses yeux et de son sourire, l'écolier songea qu'il devait y avoir, dans le passé de cette courageuse fille, quelque grande douleur d'amour, pareille à celles dont il avait lu le récit dans *Théagène et Chariclée*. A force de se le figurer, il y crut bientôt fermement ; et il aima en elle les rêves tristes et charmants qu'elle lui faisait faire.

Elle avait une voix lente, un peu brisée, un peu monotone, dont elle semblait contenir, par modestie chrétienne, l'harmonie trop pénétrante. Et, de même, on eût dit qu'il y avait, au fond de ses yeux, des flammes lointaines qu'elle éteignait à mesure. Et Jean ne se lassait pas de voir ces yeux et d'entendre cette voix.

Rien de plus. Elle était doucement enjouée avec lui et le traitait en enfant. Elle l'interrogeait sur ses études, sur les menus événements de la maison des Granges, et elle écoutait patiemment et d'un air d'intérêt ses récits d'écolier.

Mais lui, rien qu'à être auprès d'elle, se sentait au cœur un grand désir d'héroïsme silencieux et d'immolation pudique. Et peut-être se souvint-il plus tard, quand il créa les Junie et les Monime, de cette grâce meurtrie de la religieuse de Port-Royal.

Et, parce qu'elle était sainte, il s'appliqua à devenir un saint. Il se mit sur la peau, en guise de cilice, de petites branches de ronce. Il les garda pendant une leçon de grec. M. Lancelot, le voyant s'agiter sur son banc, lui fit de sévères réprimandes. Jean ne dit rien et offrit à Dieu cette nouvelle épreuve. Il songeait à la Mère Agathe. Comme il souffrait pour avoir voulu imiter son amie, il lui sembla que

c'était un peu pour elle qu'il souffrait, et cette pensée lui fut douce.

*
* *

Naguère, il avait rêvé d'être un grand poète et d'écrire des tragédies, à l'exemple de son cher Euripide. Mais, revenu d'un dessein si profane, il résolut de consacrer uniquement son talent à la gloire de Dieu. Et, pour commencer, il rima les premières odes de la *Promenade de Port-Royal*.

Il en récita des morceaux à son aïeule, en présence de la Mère Agathe, et surtout les stances qu'il avait écrites sur le couvent des religieuses :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien-aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable ;
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lis,
La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.

Sacrés palais de l'innocence,
Astres vivants, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence ;

Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles ;
Il faut, pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Les vers n'étaient pas excellents, mais ils étaient harmonieux et sincères. La Mère Agathe, qui ne se connaissait pas beaucoup en poésie, laissa échapper de ses yeux pâles une larme subite. La Mère Marie se récria d'admiration. Les vers de l'écolier coururent tout le couvent, et les bonnes religieuses furent d'avis que Dieu avait des vues particulières sur le petit Racine.

*
* *

Un dimanche, la Mère Agathe ayant oublié son livre d'heures sur la table du parloir, Jean s'en empara et l'emporta comme un trésor. Il forma le projet de traduire en vers français les hymnes latines pour faire une surprise à son amie. Il ne se séparait du petit livre ni le jour ni la nuit, et quelquefois, pendant les classes, il le tirait de sa poche pour le regarder à la dérobée.

M. Lancelot surprit un jour ce mouvement:

— Monsieur, dit-il, donnez-moi ce que vous cachez.

L'enfant refusa. M. Lancelot se souvint de *Théagène et Chariclée*, et crut que c'était encore quelque roman. Il reprit :

— Monsieur, au nom de l'autorité que Dieu et vos parents m'ont donnée sur vous, je vous prie de me remettre ce livre.

Jean Racine pâlit d'angoisse. Il aurait voulu obéir ; il sentit *qu'il ne pourrait pas*. Il serrait le livre contre son cœur. Il dit comme malgré lui :

— Monsieur, j'aimerais mieux mourir.

— Monsieur, reprit Lancelot, je vous préviens qu'en ne m'obéissant pas, vous offenserez Dieu très gravement.

Les doigts de l'enfant se crispèrent sur le livre, puis se détendirent. Il s'évanouit. Le livre glissa à terre.

M. Lancelot, après avoir secouru son élève, ramassa le petit volume. Il lut avec surprise sur la première page : *l'Office de l'Eglise et de la Vierge*, et, sur la feuille de garde : « Agathe de Sancenaux, religieuse au monastère de Port-Royal-des-Champs », et au-dessous : « Le Seigneur est mon héritage. »

*
* *

Le bon M. Lancelot, d'abord, n'y comprit rien Mais il en conféra avec les autres messieurs, et la Mère Agathe fut priée de ne plus accompagner la Mère Marie les jours où son petit-fils la viendrait voir.

SOPHIE DE MONTCERNAY

SOPHIE DE MONTCERNAY

On célébrait ce jour-là, à l'Abbaye-aux-Bois, où étaient élevées les filles de la première noblesse de France, la fête de la maîtresse générale, Mme de Rochebrune.

Les religieuses, les sœurs converses, les pensionnaires et nombre de dames, leurs mères, parentes ou amies, étaient assemblées dans la salle du théâtre, construite par la duchesse d'Orléans, jadis abbesse du royal couvent.

Les longues rangées des fillettes, assises sur des estrades et portant sur leurs robes noires des rubans bleus, blancs ou rouges, selon qu'elles étaient dans les petites, dans les moyennes ou dans les grandes, encadraient le parterre étincelant et papillotant où les corsages pointus des dames jaillissaient des roides jupes à paniers et où les visages roses et mouchetés balançaient, dans les mouvements de la cau-

serie, les hauts échafaudages poudrés des coiffures.

Une rouge, sur la scène, jouait un morceau de harpe. Puis quelques bleues récitèrent des fables du chevalier de Florian, et une blanche déclama des vers de l'abbé Delille sur les plaisirs des champs.

Alors on baissa le rideau pour l'entr'acte. Ce rideau était une vieille tapisserie fort belle, qui représentait les amours de Diane et d'Endymion. La soirée devait se terminer par le deuxième acte d'*Athalie*.

Joad, Athalie, Abner, Mathan, Josabeth et Joas s'agitaient dans les coulisses, très affairés. Joad, c'était M^lle^ de Montmorency, ornée d'une perruque et d'une barbe de chanvre, et montrant là-dessous une petite bouche rouge comme une cerise. M^lle^ de Conflans, qui jouait Abner, portait une cuirasse en fer-blanc et des moustaches avec une royale. M^lle^ de Choiseul, très blonde, très fraîche, l'air paisible et doux, faisait la farouche Athalie. Elle s'était posé trois mouches, une ronde à la tempe, une en amande au menton, une sur la joue, en étoile.

— Des mouches à la reine, Athalie ! dit M^me^ Sainte-Crinore (c'était la religieuse qui avait dirigé les répétitions). Y songez-vous, mademoiselle !

—Oh ! madame, laissez-les-moi ! Elle pouvait bien

avoir des mouches, puisque sa mère Jézabel se fardait. Le texte le dit. Ainsi !

Joas, c'était la petite Sophie de Montcernay, une enfant de huit ans qui, en ce moment, regardait dans la salle par deux trous percés juste au droit des yeux d'Endymion.

— Que faites-vous, mademoiselle de Montcernay ?

— Je regarde si ma mère est venue, dit Sophie tristement.

— Vous savez bien qu'elle ne viendra pas. Elle vous l'a fait dire ce matin. Allons ! n'y pensez plus et soyez toute à votre rôle. Votre mère sera contente si elle sait que vous avez bien joué.

L'enfant s'efforça de sourire. La représentation commença. Au moment où Mlle de Choiseul s'écriait en grossissant sa voix :

A tous mes Tyriens faites prendre les armes !

Sophie de Montcernay fit son entrée avec Jozabeth, Zacharie et le chœur.

Comme elle était fort émue, elle donna sa première réplique d'un air si doux et si touchant, qu'un petit frémissement de plaisir et d'approbation parcourut les rangs des dames. Mais, lorsqu'Athalie lui demanda :

Vous êtes sans parents ?

sa gorge se serra, on l'entendit à peine répondre :

Ils m'ont abandonné ;

et, quand la reine ajouta :

Comment et depuis quand ?

Sophie de Montcernay fit la grimace d'un enfant qui va pleurer, balbutia deux ou trois fois : « Depuis... depuis que... » et, tout à coup, fondit en larmes.

— Petite sotte ! lui dit tout bas Athalie en la secouant par le bras. Tu vas tout nous faire manquer !

Et elle reprit :

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

Mais Sophie, la tête dans ses mains, sanglotait. Il fallut baisser le rideau.

La maîtresse générale se rendit dans les coulisses et essaya de consoler l'enfant.

— Qu'avez-vous, petite Sophie ? Est-ce la peur de tout ce monde ?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Je ne sais pas.

Mme de Rochebrune rentra dans la salle et garda Sophie auprès d'elle. Et, tandis qu'on reprenait

la scène interrompue et qu'Abner, par une convention hardie, récitait le rôle de Joas, Sophie, pelotonnée aux pieds de la vieille religieuse, continuait à pleurer silencieusement.

— Hélas ! songeait Mme de Rochebrune, je sais bien ce qu'elle a, pauvre petite ! mais qu'y faire ?

*
* *

Certes, elle n'était pas méchante, la mère de Sophie, la brillante marquise de Montcernay. Restée veuve à vingt ans, sa principale occupation était de se parer et de se sentir jolie ; mais il faut convenir que le plaisir qu'elle y prenait la rendait aimable, douce et indulgente aux autres. Même elle aimait sa fille, à sa manière. Au temps où Sophie était toute petite, elle s'était occupée d'elle comme d'une poupée ; et, dans les fêtes qu'elle donnait, si elle se déguisait en jeune Indienne ou en bergère d'opéra-comique, elle s'amusait à faire porter à l'enfant les mêmes costumes et l'habillait en Indienne minuscule ou en galante bergerette. La petite fille, très aimante et très sensible, prenait ces amusements pour des témoignages de tendresse. Voyant sa jolie mère

toujours parée et triomphante et ne concevant pas qu'aucune autre femme pût être aussi belle ni avoir tant d'esprit, elle avait pour elle les sentiments qu'on a pour une idole ; et elle était parfaitement heureuse d'être son joujou.

Quand ce joujou ne la divertit plus, c'est-à-dire quand Sophie eut six ans, Mme de Montcernay la mit à l'Abbaye-aux-Bois. L'enfant se soumit pour ne pas déplaire à celle qu'elle adorait. La marquise venait la voir deux ou trois fois l'an, toujours plus belle, éblouissante comme une apparition ; et Sophie ne vivait que pour ces visites. Sauvée de la souffrance continue par la mobilité de son âge, elle portait cependant au fond de son cœur une plaie secrète. Elle avait quelquefois, au milieu même de ses jeux, des crises subites de larmes. Sans doute elle n'était guère plus abandonnée que la plupart de ses compagnes ; elle comprenait aussi que les petites filles nobles devaient être élevées d'une certaine façon et n'étaient pas faites pour vivre beaucoup avec leurs mères. Mais elle n'en souffrait pas moins. Les religieuses étaient bonnes pour elle, et, si elle avait voulu, elle aurait bien pu trouver, parmi les élèves de la classe rouge, quelque grande amie qui eût joué avec elle à la petite maman. Mais cela ne lui suffisait point. C'était

sa mère qu'il lui fallait. Elle était née comme cela, la pauvre petite.

*
* *

De la classe des bleues, Sophie passa dans la classe des blanches pour se préparer à sa première communion.

Parmi ses nouvelles maîtresses, il y en avait une, Mme Sainte-Thérèse, jeune et jolie, mais qui semblait toujours ennuyée et triste. Tout en faisant réciter le catéchisme aux blanches, elle avait l'air de penser à autre chose et d'être à mille lieues de là. Ces distractions faisaient assez l'affaire des blanches, qui en profitaient pour réciter leurs leçons tout de travers. Mais Sophie, glacée par cette indifférence, craignait extrêmement Mme Sainte-Thérèse. Elle ne pouvait, à cause de cela même, s'empêcher de la suivre continuellement des yeux ; et sans doute ce regard gênait la jeune religieuse : car, si elle sortait, par hasard, de sa rêverie pour donner languissamment quelque mauvaise note ou infliger quelque punition, c'était presque toujours sur Sophie que cela tombait.

Sophie se disait : « Elle me déteste », et elle était très malheureuse.

Le jour de la première communion, toutes les mères des autres petites filles étaient là. Mais la mère de Sophie lui avait écrit qu'elle ne viendrait pas, étant retenue par une fête chez le comte d'Artois.

Sophie tâcha de se consoler en songeant qu'elle avait la plus belle maman du monde, la plus admirée et la plus recherchée ; et elle pria pour elle du fond du cœur, — de tout son cœur gonflé de chagrin.

Mais le soir, pendant que les blanches montaient au dortoir, elle s'échappa des rangs et resta toute seule, pour rêver et pleurer à son aise, dans le Cloître des Ames (c'est ainsi qu'on appelait la cour intérieure du couvent).

Du banc de pierre où elle était assise, elle voyait l'ombre des arcades découpée par la lune. Une cloche tinta, lente et triste, puis se tut. Et, n'osant plus bouger à cause du silence, Sophie eut le sentiment d'un abandon complet et sans espoir...

Une forme blanche parut dans la galerie non loin de la porte qui menait aux appartements de la maîtresse générale. Sophie crut que c'était Mme de Rochebrune et, d'un mouvement éperdu, elle fut se jeter dans les plis de cette robe de neige.

— Qu'avez-vous, mon enfant? Et pourquoi n'êtes-vous pas avec vos compagnes?

Sophie reconnut Mme Sainte-Thérèse et elle eut peur; mais, levant les yeux, elle vit avec surprise que Mme Sainte-Thérèse pleurait aussi.

— Qu'avez-vous? reprit plus doucement la religieuse en se penchant sur Sophie et en promenant sur la tête enfantine ses longues mains pâles.

Sophie, suffoquée par les larmes, ne put que dire ces mots :

— Maman ! maman !

— Ah ! c'était donc cela? murmura la religieuse, comme étonnée.

Elle saisit la petite fille dans ses bras, la serra de toutes ses forces et l'emporta sur le banc de pierre en la couvrant de longs, longs baisers.

Sophie se souvint qu'elle n'avait pas reçu de ces baisers-là depuis le temps où elle était toute petite, et encore ceux de Mme Sainte-Thérèse étaient plus chauds et meilleurs.

— Oh ! madame, dit-elle, que vous êtes bonne !

— Voulez-vous que je sois un peu votre maman?

L'enfant ne répondit qu'en se blottissant contre la poitrine de la religieuse. Elle s'y enfonça le plus qu'elle put et se cacha tout entière sous les grands plis du voile blanc.

Et, lentement, Mme Sainte-Thérèse la berçait sur ses genoux.

*
* *

Mme Sainte-Thérèse s'était appelée dans le monde Madeleine de Frégeneuilles. Toute jeune, elle avait eu la vocation de la maternité. Le colonel de Frégeneuilles étant à l'armée et Mme de Frégeneuilles presque toujours malade, c'était Madeleine qui avait élevé son petit frère, maintenant dans les pages du roi, et sa petite sœur, morte récemment. Les Frégeneuilles n'étant pas riches, elle s'était résignée à entrer au couvent pour que son frère eût de quoi soutenir l'honneur du nom ; mais avec quel déchirement elle avait dû renoncer à la joie d'avoir des enfants, à elle de les soigner, de les caresser ! Si, malgré la tendresse de son cœur, elle était restée si froide avec ses élèves, c'est qu'elles étaient trop nombreuses, ces petites blanches, et qu'il lui était impossible de les aimer toutes de l'unique façon dont elle savait aimer. Et, si elle avait d'abord manqué de bonté pour Sophie, c'est qu'elle avait cru lire dans ses yeux une curiosité qui l'importunait.

Mais elles s'étaient enfin reconnues et comprises,

la petite fille qui avait besoin d'une mère, et la religieuse qui avait besoin d'aimer un enfant.

Dès lors, Mme Sainte-Thérèse et Sophie de Montcernay furent heureuses. Le matin, lorsque la religieuse passait devant les lits des pensionnaires en disant : « Benedicamus Domino », elle adressait à Sophie un regard et un sourire qui lui donnaient du courage et de la gaieté pour toute la journée, et, le soir, elle la bordait dans sa couchette. En classe, elle lui demandait de petits services, comme d'aller lui chercher un livre ou de ramasser sa claquette ; et l'enfant, éperdue d'application, les coudes étalés sur son pupitre et la langue un peu tirée afin de mieux écrire, sentait continuellement derrière elle la tête inclinée de Mme Sainte-Thérèse qui la regardait travailler. Souvent aussi la religieuse l'emmenait dans sa cellule et, là, passait longuement en revue la toilette de Sophie, la recoiffait, la faisait belle et, à chaque instant, l'embrassait à pleines joues.

Toutes deux goûtaient la joie d'avoir entre elles un secret, de s'être fait une vie à part et bien à elles dans la vie commune. Elles s'aimaient d'autant plus fort qu'elles soupçonnaient bien qu'il pouvait y avoir, dans l'innocent roman de leur tendresse, quelque chose que l'austérité de la règle n'ap-

prouvait pas. Et elles se cachaient un peu pour s'aimer.

*
* *

L'année suivante, Sophie passa dans la classe rouge. Ce fut un gros chagrin. Elle ne pouvait plus voir aussi souvent Mme Sainte-Thérèse, et elle avait bien du mal à s'endormir dans son nouveau dortoir — le dortoir des grandes — où son amie ne venait plus l'embrasser chaque soir. Pourtant elle trouvait encore moyen de se glisser quelquefois dans sa cellule pendant les récréations. Mais, pour comble de malheur, Mme de Rochebrune s'avisa que l'ardeur excessive de cette « amitié particulière » d'une religieuse pour une élève allait contre l'esprit même de sa profession ; elle avertit Mme Sainte-Thérèse, et enfin, pour couper court à ce désordre, lui donna l'emploi de sacristine, qui lui laissait peu d'occasions de se rencontrer avec les pensionnaires.

Le chagrin de Sophie alla jusqu'au désespoir. C'était tout son bonheur qu'on lui prenait, et alors, pour étourdir sa peine et aussi pour se venger de ce qu'elle considérait comme une cruauté abominable, elle devint, elle si douce et si soumise auparavant,

le plus turbulent petit diable et le plus indiscipliné du pensionnat.

Justement (1) il y avait dans la classe rouge une maîtresse que toutes les élèves détestaient à cause de son mauvais caractère et de ses injustices. Elle s'appelait Mme Saint-Jérôme. Les rouges avaient fait une pétition à Mme de Rochebrune pour obtenir son changement; mais la maîtresse générale avait refusé, ne voulant pas avoir l'air de céder à des petites filles.

Un jour, pendant une classe, deux des rouges, la petite de Lastic et la petite de Saint-Simon, se mirent à se disputer et finirent par se battre comme plâtre. Sans savoir qui avait tort ou raison, Mme Saint-Jérôme prit Mlle de Lastic par le bras et voulut la faire mettre à genoux.

— Madame, lui dit l'enfant, je vous assure que ce n'est pas moi qui ai commencé.

Là-dessus, Mme Saint-Jérôme entra dans une colère affreuse, la prit par le cou et la jeta si violemment à terre qu'elle tomba sur le nez et saigna.

— Mesdemoiselles, dit Sophie, vous voyez qu'on

(1) Les détails qui suivent, jusqu'au moment où les pensionnaires occupent les cuisines, sont empruntés à l'*Histoire d'une grande dame,* de Lucien Percy.

assassine une de nous. Il faut jeter Mme Saint-Jérôme par la fenêtre.

Toutes les rouges sautèrent par-dessus les bancs et se serrèrent autour de la victime en poussant des cris. Mme Saint-Jérôme perdit la tête et sortit, en disant qu'elle allait se plaindre à Mme de Rochebrune.

Sophie monta sur une table et harangua ses compagnes. Elle dit qu'il fallait se retirer de la classe et n'y rentrer qu'à des conditions honorables. Entraînées par elle, les rouges traversèrent le jardin et envahirent les cuisines et le garde-manger : elles espéraient ainsi réduire ces dames par la famine. Une religieuse et quelques sœurs qui étaient là s'enfuirent, épouvantées. Les petites insurgées retinrent une sœur converse pour leur faire à dîner, fermèrent les portes au verrou, et passèrent la nuit en délibérations.

Afin d'empêcher les tentatives de corruption individuelle, elles jurèrent toutes, solennellement, qu'elles n'entreraient en pourparlers qu'avec la maîtresse générale ou ses envoyées officielles.

De son côté, Mme de Rochebrune, ayant réuni les religieuses, décida que le mieux était d'attendre que les rebelles, de guerre lasse, fissent leur soumission.

Or, vers le matin, les rouges entendirent frapper à l'une des portes. Elles ouvrirent. C'était Mme Sainte-Thérèse.

Sachant que sa petite amie était la plus compromise dans l'affaire, elle n'avait pu résister au désir de la voir et de lui parler.

— Sophie, dit-elle, si vous m'aimez encore, suivez-moi.

Sophie avait grande envie de se jeter à son cou ; le sentiment du devoir la retint.

— Venez-vous, demandèrent les conjurées, en votre nom propre, ou êtes-vous envoyée par Mme de Rochebrune ?

— Je ne puis vous suivre qu'à cette condition... je l'ai juré..., dit Sophie, très pâle.

Mme Sainte-Thérèse hésita un moment, et répondit :

— Je suis envoyée par Mme de Rochebrune, mais je voudrais d'abord faire connaître ses propositions à Mlle de Montcernay, qui vous les communiquera.

Et, tout empourprée de la honte de son mensonge, elle prit Sophie par la main et l'emmena à grands pas. Elle s'arrêta au milieu du jardin pour l'embrasser; puis, sans dire un mot, l'entraîna chez Mme de Rochebrune.

— Madame, dit-elle très gravement, vous m'im-

poserez telle pénitence qu'il vous plaira; mais je vous supplie d'abord de me sauver l'honneur. J'ai dit à ces demoiselles que je leur portais des propositions de votre part. Vous ne voudrez pas qu'elles aient cette pensée qu'une de leurs maîtresses a menti publiquement.

— Mais, dit alors Sophie, si Mme Sainte-Thérèse nous a parlé comme elle a fait, c'est qu'elle savait bien que je n'aurais pu m'empêcher de la suivre, tant je l'aime ; et elle a voulu m'épargner la honte d'une trahison. C'est donc moi, madame, qu'il faut gronder et punir.

Et la religieuse et l'enfant se mirent à genoux devant la maîtresse générale.

— Vous êtes ridicules toutes deux, dit Mme de Rochebrune. Mais, Dieu me pardonne ! vous m'attendrissez. Allez dire à ces demoiselles que, si elles sont rentrées à midi dans leur classe, je leur accorde une amnistie plénière. Quant à Mme Saint-Jérôme... faites-leur comprendre que mon devoir, en ce moment, est de la maintenir, et que leur intérêt est de ne plus réclamer là-dessus.

Sophie rapporta ces paroles aux révoltées, leur remontra que Mme de Rochebrune ne pouvait faire davantage sans manquer à sa propre dignité, et n'eut pas trop de peine à les convaincre : car elles

avaient épuisé déjà tout le plaisir de leur équipée.

Quelques jours après, Mme Saint-Jérôme tomba malade fort à propos et fut remplacée par une maîtresse moins déplaisante.

Mme de Rochebrune était bonne personne ; et, comme la conduite de Mlle Sainte-Thérèse et de Sophie lui avait paru singulière et touchante et qu'elle pensait, d'ailleurs, leur être redevable de l'heureuse solution de toute cette effaire, elle leur permit, en récompense, de se voir et de s'aimer librement.

Et la marquise de Montcernay continuait de mener, à Versailles et à Paris, sa vie amusée et brillante. Tous les trois ou quatre mois elle se souvenait de sa fille et venait la voir. Pendant ces courtes visites, Sophie ne parlait à sa mère que de Mme Sainte-Thérèse.

— Allons, voilà qui est bien, disait la marquise. Je vois que vous ne vous ennuyez pas ici.

Et elle repartait satisfaite, dans le froufrou de ses jupes, relevant, sous son grand chapeau à panaches, sa petite tête immuablement jeune et sans pensée.

***

Deux ans plus tard, en 1791.

Le couvent de l'Abbaye-aux-Bois était dispersé.

Très insouciante ou très brave, la marquise de Montcernay était restée à Paris. Elle avait envoyé Sophie dans un vieux château de Sologne, et l'avait confiée à la garde d'un vieux régisseur, maître Germain.

Les premiers jours, Sophie s'était enfoncée dans un désespoir sombre et silencieux. Mais peu à peu la tendresse et les soins de grand'mère dont l'entourait la femme de maître Germain l'avaient détendue et apaisée. Elle se laissait vivre. Elle suivait le bonhomme dans ses tournées à travers les bois, le long des étangs mélancoliques, ou par les bruyères violettes. Et ses jours coulaient dans une indolence un peu triste, qui avait sa douceur.

Elle ne se réveillait que pour entretenir avec Mme Sainte-Thérèse, réfugiée aux environs de Paris sous un nom d'emprunt, une correspondance passionnée. Et elle songeait rarement à sa mère.

*
* *

... Les lettres de Mme Sainte-Thérèse cessèrent d'arriver. Sophie attendit un mois, dans une angoisse croissante. Puis, un jour, ayant surpris un journal, mal caché par maître Germain, elle lut, dans une liste de suspects récemment arrêtés, le

nom de la « ci-devant marquise de Montcernay ».

Elle la vit, dans son imagination d'enfant, étendue sur la paille d'un affreux cachot, couverte de haillons, avec des chaînes aux pieds et aux mains, elle si élégante et si délicate... Et, tout à coup, l'adoration qu'elle avait eue, toute petite, pour cette mère exquise et frivole, lui remonta au cœur, d'autant plus ardente qu'il s'y mêlait un remords. Elle se disait qu'elle avait peut-être méconnu l'affection de la marquise ; elle lui cherchait des excuses, se figurait des devoirs supérieurs qui l'avaient tenue éloignée de son enfant. Enfin, elle rejetait tout sur sa propre timidité. « Si j'avais su, songeait-elle, lui ouvrir mon cœur, lui faire comprendre que je souffrais de ne pas la voir, elle eût eu pitié de moi et m'eût témoigné une tendresse plus attentive. » Elle se reprochait d'avoir aimé, pendant si longtemps, une autre femme plus que sa mère, et elle en voulait presque à Mme Sainte-Thérèse d'avoir pris la place qu'on lui abandonnait.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une pensée : voir sa mère et lui dire tout cela ; ou simplement se serrer contre elle, — bien fort et bien doucement.

Elle décida maître Germain à la conduire à Paris ; et, là, ils obtinrent sans trop de difficulté l'autori-

sation de rendre visite à Mme de Montcernay dans sa prison.

La marquise avait comparu la veille devant le tribunal révolutionnaire et avait été condamnée à mort. Maître Germain le savait, et l'avait caché à Sophie.

*
* *

La prison était un ancien collège, avec une cour intérieure bordée d'arcades. L'enfant, qui s'attendait à d'épaisses murailles, à des chaînes, à des barreaux, à des souterrains, fut tout étonnée de voir cette cour plantée d'arbres et pleine de soleil.

Un geôlier amena la citoyenne Montcernay. Elle était toujours jolie, et fort gracieuse dans sa robe noire. Seulement, ce n'était plus de poudre à la maréchale que ses cheveux étaient blancs.

Aussitôt qu'elle vit Sophie, elle se précipita sur elle, la prit, la souleva, l'emporta vers un banc de pierre, dans un coin du cloître, et la couvrit tout entière de baisers furieux :

— O ma petite fille ! ma petite fille !

Et Sophie se souvint d'un autre banc dans un autre cloître, et des caresses de Mme Sainte-Thérèse. Et elle comprit qu'il y avait quelque chose de plus dans les baisers de sa mère, une tendresse des

entrailles et de la chair, dont elle se sentait si délicieusement enveloppée qu'elle aurait voulu mourir dans cet embrassement.

Car elle était bien changée, la frivole marquise. La certitude de la mort prochaine avait soudainement simplifié, ramené à la nature et à la vérité l'artificielle créature d'autrefois. Une mère s'était éveillée en elle, une mère désespérée d'avoir tant négligé son enfant, avide de la voir, de la tenir, de lui payer avant de mourir un si grand arriéré d'amour. Elle voulait aussi, devant la quitter à jamais, laisser dans l'esprit de sa fille un souvenir et une image d'elle qui ne s'effaceraient plus. Et, juste au moment où Sophie entraînait Germain à Paris, elle avait écrit au vieux régisseur : « Amenez-moi ma fille. »

Maintenant elle la regardait, s'emplissant les yeux et le cœur du doux visage de son enfant :

— Ah ! ma pauvre petite, disait-elle, que j'ai été coupable envers toi ! Me pardonnes-tu, dis ?

Et Sophie murmurait :

— Je suis heureuse... mais là ! bien heureuse !

Alors, tout en songeant qu'elle mourrait sans doute le lendemain, la marquise se mit à causer avec Sophie de mille riens charmants, comme si elle avait été dans le parloir de l'Abbaye-aux-Bois.

Elle se fit conter en détail ses journées dans le vieux château de Sologne, elle s'inquiéta de sa toilette et de l'état de son trousseau. Et elle lui lissait les cheveux et lui arrangeait son col... Elle voulait faire, du moins pendant une heure, ce qu'elle aurait dû faire toujours.

Le geôlier les prévint qu'elles n'avaient plus que quelques minutes.

La marquise eut le courage de dire presque gaiement :

— Au revoir, ma chérie.

Mais, tandis qu'elle disait : « au revoir », Sophie lut sans doute « adieu » dans ses yeux. Elle eut le pressentiment que, si elle quittait cette mère enfin retrouvée, elle ne la reverrait plus. Elle se laissa glisser par terre, s'enroula autour de ses pieds, se suspendit à sa robe et, secouée par des sanglots, elle criait :

— Non ! non ! je ne veux pas !

Mme de Montcernay se pencha sur elle, s'agenouilla, la reprit dans ses bras, et elle lui disait pour la consoler les mots qu'on dit aux tout petits enfants. Elle ajouta :

— Tu vois que cette prison n'est pas bien terrible. Si l'on voulait me faire du mal, on m'aurait mise ailleurs. Raisonne un peu. On ne peut pas me

condamner, puisque je n'ai rien fait... Dans quelques jours, je te le jure, je sortirai d'ici, et nous ne nous quitterons plus. Sois sage, en attendant, si tu ne veux pas que je sois malheureuse.

Ces derniers mots persuadèrent Sophie.

— Je serai sage, dit-elle, je vous le promets.

En cet instant, la marquise parut faire un grand effort :

— Ma fille, reprit-elle, votre grande amie, Mme Sainte-Thérèse, est prisonnière ici depuis un mois. Vous serait-il agréable de la voir? Je pense que le citoyen geôlier, qui n'est pas un méchant homme, vous le permettrait.

Peut-être Sophie devina-t-elle la secrète pensée de la marquise et qu'il n'y avait plus chez elle, en dépit de son effort, qu'une mère, une mère jalouse et qui allait souffrir si, à cette heure suprême, il lui fallait partager avec une autre, surtout avec celle-là, le cœur de son enfant. Peut-être aussi y a-t-il des heures qui font oublier des années et qui dévorent tout un passé. C'était si loin, maintenant, la maternité blanche de Mme Sainte-Thérèse !

— Sait-elle que je suis venue? demanda Sophie

— Elle ne le sait pas.

— Alors... ne lui dites rien.

L'infini de joie qui éclata soudainement dans les yeux de sa mère, Sophie ne l'oublia jamais.

... Un dernier baiser — si long, si doux, si triste ! Puis, la lourde porte qui tourne sur ses gonds et qui se referme, avec un bruit sourd, entre la mère et l'enfant...

Le lendemain, la marquise de Montcernay montait sur l'échafaud.

KÉPIS ET CORNETTES

KÉPIS ET CORNETTES

Renée L... à Blanche Y...

Angers, 15 mai 1871.

Voilà huit jours, ma chère Blanche, que nous sommes installées dans une jolie maison de campagne, tout près d'Angers, chez le beau-frère de la Mère Sainte-Ursule. Mais je suis encore si étourdie de tout ce qui s'est passé, qu'il me semble que je sors d'un rêve.

Tu sais que j'étais restée à notre cher couvent de Neuilly avec ma petite sœur Lili et six autres pensionnaires, orphelines comme nous, ou dont les familles, habitant l'étranger, n'avaient pu venir les prendre. En tout, quatre petites filles et quatre grandes. Au commencement tout allait bien : presque plus de devoirs ni de leçons ; une petite classe pour rire, l'après-midi. Nous passions la journée

dans le parc, à jouer ou à lire des livres amusants. Seulement nos Mères avaient des figures bien tristes et bien inquiètes. Et, en effet, notre repos ne dura guère.

Bien que tu sois *dans le monde* depuis un an déjà, tu n'as pas oublié, j'en suis sûre, une des habitudes les plus surprenantes du cher couvent. De temps à autre, — tu t'en souviens? — quand on était en récréation, une Mère traversait la cour, et donnait un coup de claquette. Il fallait interrompre le jeu et faire silence, et alors la Mère récitait un verset des Évangiles ou de l'*Imitation*. Puis, second coup de claquette, et la récréation reprenait. Il paraît que cet exercice a pour but de nous rappeler, au milieu du tourbillon des distractions profanes, que nous avons une âme à sauver : la balle ou le crocket pourraient nous le faire oublier, et ce serait un très grand malheur.

Un jour donc (c'était, je crois, le 25 mars), nous étions en train de jouer aux quatre coins. Voilà la Mère Sainte-Angèle qui arrive avec sa claquette. Clac! Tout le monde s'arrête. La Mère commence : « Que sert à l'homme de conquérir le monde... » Boum! boum! C'était un obus, ma chère, un obus de la Commune, qui éclatait dans un arbre à dix pas de nous. La Mère Sainte-Angèle n'eut pas le

courage d'achever sa phrase. La claquette lui tombe des mains, les petites se mettent à pleurer, je prends Lili dans mes bras, et nous nous réfugions dans les salles d'étude.

Le reste du jour et la nuit se passèrent sans autre incident, et nous commencions à nous tranquilliser. Mais, comme nous étions au réfectoire, au moment même où l'on nous servait la soupe... boum ! boum ! C'était un obus qui crevait le toit d'une maison voisine.

« Dans les caves, mes enfants ! vite ! vite ! dit la prieure, Mère Sainte-Ursule. Prenez vos assiettes et vos serviettes ! » Et nous voilà descendant l'escalier à la queue leu leu, nos assiettes à la main, et versant le long des marches la moitié de notre soupe. Les petites s'amusaient beaucoup cette fois, et Lili était aux anges. « Dans la cave au charbon ! c'est la plus sûre ! » criait d'en haut la prieure. Les sœurs converses étalent des draps sur le sol ; nous nous asseyons sur des poutrelles jetées çà et là, et nous achevons très gaîment ce déjeuner dramatique.

Pas le moindre obus jusqu'au soir. On nous fit coucher au dortoir, comme à l'ordinaire. Mais, comme tu peux le penser, nous ne dormions guère, — sauf Lili qu'on m'avait permis de prendre avec moi dans ma couchette. On avait éteint toutes les

lumières, et nous avions beaucoup plus peur dans cette obscurité. Vers dix heures, une grande clarté emplit subitement une des fenêtres ; presque en même temps une détonation épouvantable éclate, et les vitres volent en morceaux. « Jésus-Maria ! crie la Mère Sainte-Ursule, qui avait voulu coucher auprès de nous. Vite au parloir, mes enfants ! » Nouveau défilé, plus lugubre que celui du matin. Les sœurs converses nous suivent, remorquant nos matelas, tandis que nous traînions nos draps à la lueur d'une lanterne sourde. Je portais Lili : imagine-toi que pendant tout ce tapage elle s'était éveillée un instant à peine, pour se rendormir aussitôt. Nous dressons nos lits dans le grand parloir, et nous nous couchons par obéissance. Mais de nouvelles détonations, assez proches, se font entendre. « Aux caves ! aux caves ! dit la prieure. Vous y serez plus en sûreté. Soyez braves, mes petites filles, et priez bien le bon Dieu ! »

Nous y sommes restées quinze jours, dans les caves. Au dehors, c'était un bruit presque continuel de mitraille ; nous voyions. par les soupiraux, des obus fracasser les plus beaux arbres de notre pauvre parc. On lisait, on jouait aux petits jeux, et même à cache-cache : car il y avait, derrière les tas de bois et les barriques, des cachettes très commo-

des. Le malheur, c'est qu'au bout de quelques jours, nous les connaissions toutes. On récitait le chapelet; les petites s'ennuyaient ; les grandes pleuraient de temps en temps. Moi, je me retenais, pour ne pas effrayer Lili. Quelquefois, de midi à deux heures, il y avait un peu de calme ; nous sortions alors avec beaucoup de précautions, et nous allions dans le jardin ramasser des éclats d'obus.

C'est égal, on trouvait le temps bien long. La grosse Mère Sainte-Félicité, — tu sais ? celle qui a fait la campagne de Crimée, — ne pouvait tenir dans ces caves où l'on étouffait, et elle disait à la prieure avec un grand sérieux : « Je vous en prie, ma Mère, laissez-moi un peu sortir, je prendrai un parapluie. »

Nous étions depuis quatre ou cinq jours dans notre tanière, quand une compagnie de soldats versaillais vint occuper le couvent. Le capitaine nous rendit visite, — pour nous rassurer, disait-il, mais un peu aussi, je crois, par curiosité. Il était très gentil, ce capitaine, et très distingué. Pas très beau, si tu veux, mais une maigreur élégante et un air de franchise, d'énergie et de bonté. On l'appelait le capitaine d'Orsanne. Il est pour sûr d'une grande famille, cela se sent ; très jeune encore et décoré pour sa belle conduite pendant la guerre. Il

resta une bonne heure avec nous, causa gaiement, donna à la Mère Sainte-Félicité des nouvelles d'un vieux général qu'elle avait connu en Crimée, et découvrit que la Mère Sainte-Ursule était la sœur d'un de ses camarades de Saint-Cyr. Il fut charmant et caressa beaucoup Lili.

Le lendemain, il nous envoya de la viande fraîche et des légumes, car nous n'avions plus que des conserves. Il venait voir tous les jours comment nous allions. Plusieurs fois il apporta aux petites des bonbons et des friandises, et toujours il donnait à Lili la plus grosse part.

Le jour de Pâques, notre excellent aumônier, l'abbé Jusselin, que nous voyions aussi de temps en temps, nous annonça qu'il allait nous confesser comme d'habitude. Justement le capitaine d'Orsanne nous avait dit, le matin même, qu'on prévoyait une sortie des fédérés et que sa compagnie se battrait probablement dans la journée. Il avait ajouté que nous n'avions rien à craindre; mais, malgré ses assurances, tu juges de l'émoi!

L'abbé Jusselin nous confessa dans un coin de la cave au charbon. Les grandes, surtout la grosse Berthe Malvau, — tu te souviens? celle qui nous montrait des cheveux de son cousin dans un médaillon, — sanglotaient à fendre l'âme, se croyaient

arrivées à leur dernière heure. Lili, qui a six ans, fit ce jour-là sa première confession. Je ne sais pas trop ce qu'elle a pu dire à l'abbé Jusselin, mais c'est elle qui avait voulu « faire comme grande sœur ». Les confessions terminées, l'abbé Jusselin, très solennel, nous donna une absolution générale, comme dans les grands dangers, et il nous exhorta à faire à Dieu le sacrifice de notre vie. Brrr ! J'entendis la Mère Sainte-Félicité qui bougonnait : « Il a tort de dire ça à ces enfants ! » Puis il nous donna la communion, toujours dans les caves, où l'on avait descendu le Saint-Sacrement depuis plusieurs jours. C'était joliment émouvant, je t'assure. Nous étions comme les premiers chrétiens dans les catacombes, ma chère !

Le soir, le capitaine d'Orsanne rentra avec sa compagnie. Ils étaient vainqueurs, naturellement (je ne te cacherai point que j'avais communié à l'intention du capitaine) ; mais ils rapportaient quelques blessés. On débarrassa un caveau pour les installer, et les religieuses les soignèrent. J'aurais bien désiré les soigner aussi, mais la prieure ne voulut pas. Je m'en plaignis au capitaine : il me dit, en souriant un peu, qu'il ne doutait pas de mon courage, mais que mon devoir était de rester auprès de ma petite sœur.

Mais nous ne pouvions pas croupir éternellement dans ces caves. Le capitaine nous disait que la guerre durerait sans doute encore un mois : il fallait prendre une résolution. Le 8 mai, la prieure nous annonça que nous allions partir pour Angers, où son beau-frère, un industriel très riche, nous offrait à toutes l'hospitalité.

Chacune de nous fit un petit paquet de son linge, et, pour emporter le plus de choses possible, enfila deux paires de bas l'une sur l'autre, deux chemises et trois ou quatre jupons. Les religieuses, par prudence, mirent des robes de ville et des chapeaux. Quels chapeaux, ma belle ! et quelles robes ! C'est la Mère Sainte-Félicité qui avait déniché, je ne sais où, toute cette défroque. Ces pauvres Mères ressemblaient à des paquets, — sauf la petite Mère Sainte-Agathe, qui est jolie, tu te rappelles? Celle-là avait tout à fait l'air d'une femme du monde ; et je me souviens que, comme nous passions devant le premier poste, un soldat dit tout haut en la voyant : « Mâtin! »

Nous sortîmes du couvent, à la nuit tombante, par la petite porte du fond du parc. C'était sinistre. Cela faisait songer à ces évasions fantastiques qu'on voit dans les romans. Le capitaine d'Orsanne nous conduisit lui-même jusqu'au dernier avant-

poste. Je marchais à côté de lui, avec Lili que je tenais par la main, et la Mère Sainte-Félicité. Sur le pont de la Seine, un coup de vent décoiffa la prieure : cela ramena un peu de gaieté. Mais, au moment où le capitaine allait nous quitter, un obus siffla sur nos têtes, et l'on redevint grave. Le capitaine nous souhaita un bon voyage. La Mère Sainte-Ursule le remercia avec émotion de tous les services qu'il nous avait rendus. Alors le capitaine lui demanda la permission de lui serrer la main. Il la serra aussi à la Mère Sainte-Félicité et à moi, et il embrassa Lili plusieurs fois de suite.

J'avais le cœur bien gros en pensant que je ne reverrais probablement jamais ce pauvre capitaine qui avait été si bon pour moi. Mais bientôt nous arrivâmes à Courbevoie, où deux charrettes nous attendaient. A dix heures, nous étions à Versailles, où nous prenions le train pour rejoindre la ligne d'Orléans. Et puis, c'est tout. Nous serions fort bien ici en tout autre temps, mais ce qui se passe est si triste ! Écris-moi, ma chérie. Je t'embrasse tendrement.

RENÉE.

Fragment d'une lettre du capitaine Dorsanne à Jean Z...

Neuilly, couvent des Visitandines, 15 mai 1871.

Figure-toi, mon cher vieux, que je suis depuis une quinzaine, avec ma compagnie, dans un couvent de nonnes. Il y avait là, quand nous sommes arrivés, une vingtaine de béguines et une demi-douzaine de pensionnaires, — cachées dans les caves, car les obus pleuvaient dru. Ces nonnes étaient de bonnes filles, qui n'avaient pas trop peur, et avec qui nous avons vécu pendant dix jours dans les meilleurs termes. J'ai trouvé là une vieille sœur Rataplan, qui a connu notre ancien « poireau » en Crimée. Mais la plus brave de toutes, la plus gentille, la plus gaie, c'était une petite pensionnaire, de seize ou dix-sept ans, je pense, qu'on appelait mademoiselle Renée. Elle avait une petite sœur de cinq à six ans avec qui elle jouait à la petite mère de la façon la plus adorable.

J'ai conduit toute la bande à Courbevoie l'autre jour, car elles ne pouvaient rester plus longtemps dans leurs caves. Les nonnes s'étaient habillées en « fumistes » et avaient vraiment de bonnes têtes. Comme j'allais les quitter, un obus nous siffle aux

oreilles : mademoiselle Renée, qui donnait la main à sa petite sœur, enlève l'enfant et me la met dans les bras sans rien dire, mais d'un geste si confiant et avec de si beaux yeux, que je me suis senti tout chose... Il est du reste extrêmement probable que je ne reverrai jamais cette petite. Ce n'est qu'une jolie apparition que je note en passant...

JACQUES.

Fragment d'une lettre de Renée L... à Blanche Y...

Paris, 21 septembre 1874.

... Dimanche dernier, nous étions invités à dîner, mon tuteur et moi, chez M^me^ de Lys, une ancienne amie de ma pauvre maman. M^me^ de Lys nous dit : « Ah ! vous allez dîner avec un homme charmant, le commandant Dorsanne. » Et presque aussitôt le voilà qui entre, pas changé du tout, pas vieilli : je l'ai reconnu tout de suite. Lui me regardait d'un air embarrassé, comme quelqu'un qui croit reconnaître, mais qui n'est pas sûr. Alors je me suis mise à rire comme une petite sotte : ça l'a fixé, et il m'a demandé sans préambule : « Eh bien, mademoiselle Renée, comment va M^lle^ Lili ? et la Mère Sainte-Ursule ? et la Mère Sainte-Félicité ? »

Mme de Lys et mon tuteur n'y comprenaient rien et ouvraient des yeux effarés. Bref, nous avons causé comme deux vieux amis, le commandant et moi. Car il est commandant, ma chère ; à trente-cinq ans ! Il est vrai qu'il n'est pas comte ou marquis, comme je l'avais cru, mais ça m'est bien égal...

RENÉE.

Fragment d'une lettre du commandant Dorsanne à Jean Z...

Paris, 21 septembre 1874.

... Devine qui j'ai rencontré l'autre jour chez ta tante de Lys ? Ma petite couventine de la Commune, tu te souviens ? Elle a vingt ans aujourd'hui, et elle est absolument charmante. Nous avons égrené ensemble nos souvenirs de campagne...

JACQUES.

Paris, 15 novembre 1874.

Monsieur X... a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Renée L..., sa pupille, avec Monsieur Jacques Dorsanne, chef de bataillon au 31e de ligne, chevalier de la Légion d'honneur...

L'HÉRITIERE

L'HÉRITIÈRE

C'est pour six douzaines d'œufs de faisan que Dimitri Latanief s'était brouillé à mort avec son oncle, Nicolas Vérouzof.

Pourtant, le vieux comte Nicolas était un excellent homme, et Dimitri n'était point un méchant garçon. Dimitri avait d'ailleurs tout intérêt à ménager son oncle, resté veuf sans enfants et prodigieusement riche.

Mais Dimitri avait une passion. C'était un chasseur excessivement convaincu. Bien qu'à demi ruiné, il se piquait d'avoir les plus belles chasses fermées du gourvernement de Kief. Il les entretenait avec un soin jaloux. Les faisans y abondaient, nourris de graines spéciales cultivées à leur intention dans les clairières, pareils à des oiseaux sacrés, et réservés uniquement au fusil du maître.

Le comte Nicolas aimait tendrement ce neveu

son unique héritier. Il eut l'idée, voulant lui faire une surprise, d'aménager des chasses dans ses propres domaines, et envoya demander au régisseur de Dimitri, Fédor Grégorévitch, six douzaines d'œufs de faisan. Le régisseur donna les œufs, sans se croire obligé de prévenir son maître. Quand Dimitri le sut, il entra dans une violente colère contre Fédor Grégorévitch, et le chassa ignominieusement.

Fédor vint se plaindre au comte Nicolas.

Le comte eut un rapide froncement de sourcils et dit simplement :

— Je te prends à mon service, et je double tes gages.

*
* *

Quelques jours après, le comte Nicolas se promenait dans ses terres, seul, remâchant sa rancune. Il aperçut une petite paysanne qui coupait de l'herbe dans un champ. Elle était jolie, avec des yeux bleus comme la fleur de lin, et un air d'innocence et de douceur.

Il l'interrogea et apprit d'elle qu'elle s'appelait Tania, qu'elle était la fille d'un de ses fermiers, Akim Pétrovitch, qu'elle savait lire et écrire,

qu'elle était pieuse et qu'elle craignait Dieu.

Le comte connaissait Akim et savait que ce serviteur lui était fort dévoué. Il le manda le soir même.

— Akim, lui dit-il, crois-tu que c'est Dieu qui m'a donné l'autorité sur toi?

— Je le crois, dit le moujick.

— Peux-tu dire que, jusqu'à présent, je n'ai pas usé de ce pouvoir dans un esprit de justice et d'humanité?

— Non, en vérité, je ne puis le dire. L'année dernière encore, la récolte ayant été mauvaise, tu m'as remis la moitié de mes redevances.

— Crois-tu que je veuille te faire offenser Dieu et que je sois capable de t'ordonner quelque chose contre sa volonté?

— Je ne crois pas, petit père.

— Es-tu prêt à m'obéir en tout? Et, quand tu sauras de quoi il s'agit, s'il te semble d'abord qu'il y ait péché à cela, es-tu disposé à croire que tu te trompes, que j'en sais plus long que toi, et qu'enfin c'est affaire entre Dieu et moi?

— Je suis prêt à t'obéir partout et toujours.

— Ecoute donc, et ne m'interromps pas, même pour me remercier. Envoie-moi demain ta fille Tania, pour que je fasse d'elle à mon plaisir. Si

Tania demeure stérile, je lui donnerai vingt mille roubles et je la marierai à un employé du gouvernement. Mais, si Dieu bénit mon dessein et si Tania devient mère, je l'épouserai publiquement; elle sera comtesse, et l'enfant qu'elle mettra au monde sera mon unique héritier... Qu'as-tu à répondre?

— Je pense, petit père, que je voudrais bien consulter ma femme, Anna Ivanowna. Elle est vertueuse et de bon conseil.

— Si elle est ce que tu dis, je ne suis pas en peine de sa réponse. Va. J'attendrai ta fille demain, à la tombée du jour.

*
* *

Le comte Nicolas était assis dans l'embrasure d'une haute fenêtre, et regardait le coucher du soleil saigner sur la steppe violette. Il fredonnait, en ralentissant le rythme, un air de la *Belle Hélène*, jadis entendu à Paris, et dont la mélancolie lui semblait s'accorder, il ne savait comment, avec la tristesse de la plaine sous le crépuscule...

Tania fut introduite, vêtue de ses plus beaux habits, très pâle.

Le bârine se leva et s'avança vers elle :

— Sois la bienvenue, Tania. Tu sais ce que j'espère de toi?

La jeune fille, tout à coup, mit ses deux mains sur son visage ; et elle sanglotait éperdument.

— Il ne faut pas pleurer, petite, car tu ne fais qu'obéir à ton père, à ta mère et à ton maître. Et puis, tu auras de beaux bijoux et tu seras habillée comme une bârine.

Et, doucement, le comte Nicolas promenait sa main sur les cheveux de la jeune fille, blonds comme des rayons de lune...

*
* *

Dès que Tania s'aperçut qu'elle allait être mère, le comte l'épousa, ainsi qu'il l'avait dit, et l'installa au château.

Mais rien, ni la joie de ses parents, ni les respects attentifs du comte son mari, ni la somptuosité de sa nouvelle vie, ni sa maternité future, rien ne put vaincre la tristesse, d'ailleurs tranquille et résignée, de la comtesse Vérouzof, fille du moujick Akim, ni éveiller sur ses lèvres l'ombre même d'un sourire.

Elle mourut pieusement, trois jours après avoir mis au monde une petite fille qui fut appelée Aksinia.

*
* *

Aksinia grandit, entourée des soins minutieux de son père, qui l'adorait et ne la quittait pas un instant. C'était une petite fille jolie, aimable et intelligente à miracle, un peu trop frêle, un peu trop tendre et trop impressionnable aussi.

Le comte Nicolas Vérouzof tomba malade. Il avait soixante-dix ans, Aksinia en avait neuf. Il songea :

— Qui protégera cette enfant quand je n'y serai plus? Son grand-père, le respectable Akim, est mort et sa grand'mère peut s'en aller d'un jour à l'autre. Mon abominable neveu n'est pas méchant, sans doute. Mais il n'est pas nécessaire d'être méchant pour commettre un crime auquel on a grand intérêt. Telle est l'âme slave, et probablement l'âme humaine. Méfions-nous donc. Il faut que la vie de ma chère fille Aksinia soit mieux défendue que ne l'a jamais été celle d'aucun prince héritier, et que mon neveu Dimitri en crève de rage.

Les jours suivants, le malade eut de longues conférences avec des hommes venus de Kief et de Mos-

cou. Après quoi il rédigea son testament, dont voici les principales dispositions :

« Je lègue à ma fille Aksinia tous mes biens, meubles et immeubles, déduction faite des legs suivants :

« Je lègue 100,000 roubles à Léonide Boborikine, chef de la police du gouvernement de Kief ;

« 50,000 roubles à Serge Koranief, docteur en médecine ;

« 50,000 roubles à Vasili Paskievitch, jurisconsulte ;

« 50,000 roubles à mon régisseur Fédor Grégorevitch ;

« 50,000 roubles à mon cocher Alexandre Tolboukhine ;

« 50,000 roubles à mon cuisinier en chef, Emile Taupinier ;

« 50,000 roubles à Marie Levasseur, institutrice de ma fille ;

« 20,000 roubles à chacun de mes valets de pied et hommes d'écurie : Paul, Didyme, Rodion et Wladimir ;

« 20,000 roubles à mon pope Antoine ;

« 30,000 roubles à ma femme de charge Cathcrine Grossmann ;

« 30,000 roubles à mon maître d'hôtel Ephime ;

« 30,000 roubles à mon sommelier Cléophas ;

« 20,000 roubles à mon jardinier en chef Triphon ;

« 20,000 roubles à chacune des filles de chambre d'Aksinia : Prascovia, Lydie et Betsi ;

« 15,000 roubles à chacun de mes autres domestiques : Jacques, André, Constantin et Septime.

« Ces legs seront soumis à deux conditions : c'est qu'ils ne seront comptés aux légataires que le jour où Aksinia entrera dans sa vingt-deuxième année, et que, jusqu'à cette époque, tous les légataires habiteront, avec Aksinia, mon château de Polstock, à l'exception de Léonide Boborikine et de Vasili Paskiewitch, pour qui ce séjour est facultatif. »

Suivaient une quantité de clauses explicatives et préventives.

Après qu'il eut écrit tout entier de sa main, signé et scellé ce testament, le comte Nicolas Vérouzof mourut avec tranquillité.

*
* *

La petite comtesse Aksinia Vérouzof se trouva donc, à neuf ans, propriétaire de trente millions de roubles et de dix mille hectares de terres.

Jamais enfance ne fut plus choyée, plus surveillée, plus entourée ni plus couvée que la sienne.

Elle eut des poupées et des jouets aussi chers que des châteaux ; elle fut, toute petite fille, plus richement parée que la Czarine, et elle vécut au milieu d'agenouillements.

Mais elle ne pouvait ni courir ni sauter à la corde autant qu'elle le voulait, ni sortir le soir, ni manger des fruits verts, ni boire frais, ni être trop bruyante, ni demeurer silencieuse. Si elle s'agitait, on disait : « Elle a la fièvre », et si elle restait tranquille, on disait : « C'est l'anémie ».

Il lui fut également interdit de monter à cheval, d'aller en bateau et de voyager en chemin de fer.

Chacune des vingt-trois personnes préposées à sa garde s'interposait tour à tour entre ses désirs et leur objet, quel qu'il fût, pour permettre ou pour défendre.

Quand elle eut quinze ans, le goût lui vint de recevoir du monde et de donner des fêtes.

Mais on eut peur que, si on lui présentait des jeunes gens, elle ne s'éprît de l'un d'eux, qu'elle ne voulût l'épouser, et que ce mariage ne rendît sa surveillance plus difficile. On craignit aussi pour elle les propos inconsidérés des autres jeunes filles et la contagion de leur exemple. Et c'est pourquoi on ne lui permit de voir que de vieilles dames, de vieux gentilshommes du district et des fonctionnaires très mûrs.

La douceur si nécessaire de la solitude était même refusée à Aksinia. Lorsqu'elle croyait se promener seule dans les bois, elle entrevoyait tout à coup, à travers le feuillage, des têtes aux aguets, des yeux inexorablement protecteurs qui la suivaient. Si elle se penchait sur une source pour puiser un peu d'eau, ou si elle avait le caprice de cueillir des mûres à un buisson, des mains suppliantes et impérieuses, venues on ne sait d'où, l'écartaient de l'eau trop froide et des fruits qui donnent les mauvaises fièvres.

Son cocher la conduisait, au petit trot, flanquée de son médecin et de son institutrice, avec deux valets de pied derrière la voiture, par les routes plates minutieusement entretenues... Et Aksinia regardait, à l'horizon, les collines boisées, où elle devinait des ravins, des fourrés sauvages, des sentiers de chèvres, et elle songeait que jamais elle ne verrait tout cela...

Et elle rentrait au château, surchargée de pelisses, avant le coucher du soleil.

*
* *

L'hôtesse la plus heureuse du château était assurément Anna Ivanowna, la grand'mère d'Ak-

sinia. La vieille femme vivait dans une extase ininterrompue.

Sa petite-fille sentait bien que, parmi toutes ces fidélités qui la couvaient implacablement, l'affection de son aïeule était la seule naturelle et désintéressée. C'était aussi la seule qui ne fût point tyrannique, la bonne femme étant impotente et d'esprit trop affaibli pour comprendre le danger dont Aksinia était menacée.

Aksinia ne se trouvait donc un peu heureuse et ne respirait librement que dans la compagnie d'Anna Ivanowna. Durant les fêtes somptueuses et mornes qu'elle donnait aux vieilles gens de la province, elle s'échappait de temps en temps pour venir embrasser sa grand'mère et lui raconter le détail des divertissements et les conversations des invités.

Anna Ivanowna, les yeux humides d'un perpétuel attendrissement, n'appelait jamais sa petite-fille autrement que « notre petite comtesse ».

L'aïeule tomba en enfance, puis s'éteignit, souriante et extasiée jusqu'au dernier soupir.

*
* *

La petite comtesse la pleura amèrement.

Elle mourut d'ennui, entre ses vingt-trois surveillants, dans sa dix-neuvième année.

*
* *

Le jour de la mort d'Aksinia, Dimitri Latanief, qui donnait depuis quelque temps des signes évidents d'aliénation mentale, fut enfermé dans une maison de fous.

HERMENGARDE

HERMENGARDE

Le vicomte de Bonnereuil, un vieux gentilhomme insignifiant, mais aigri, la vicomtesse, mélancolique et pieuse, et leurs trois filles : l'aînée Hermengarde, belle et hautaine ; les deux cadettes, Anne et Catherine, drôlettes et vivaces, occupaient, chez leurs cousins les Signerol, la situation ingrate de parents pauvres.

Les parents pauvres ! c'est une espèce qui n'est pas rare au faubourg Saint-Germain, dans ce monde où les fortunes se défont nécessairement chaque jour, mais ne se refont guère, sinon par des mariages avec la banque ou l'industrie : mariages dont, sans doute, on ne peut presque plus dire qu'ils soient une exception, mais qui, cependant, ne sont pas encore tout à fait la règle.

Toute la famille s'était ingéniée pour faire vivre tant bien que mal ce fâcheux vicomte, sa femme et

ses filles. Le marquis de Signerol leur avait offert, dans son vieil hôtel de la rue Saint-Dominique (le classique hôtel au fond de la cour, avec vaste perron, escalier de pierre et hautes fenêtres), un appartement mansardé, mais fort convenable encore et même d'assez grand air, un appartement de cadet. Il leur fournissait, en outre, le bois et l'éclairage. La marquise, à chaque saison, faisait habiller les trois sœurs. D'autres parents donnaient à ces fillettes, le jour de leur fête, quelques billets de cent francs pour leur toilette et leurs menues dépenses. J'omets beaucoup d'autres petits bénéfices, car les Bonnereuil étaient un peu quémandeurs. Oh ! quémandeurs avec une extraordinaire dignité, comme des gens qui estimaient que la décence de leur vie extérieure importait à tout le faubourg, et qui tendaient la main au nom d'un principe. Et ils vivaient ainsi, de leurs cinq mille francs de rente augmentés d'un casuel au moins égal, assez confortablement en somme, mais rageusement, avec des airs de protestation et des figures toujours mal satisfaites.

*
* *

Car les blessures ne manquent jamais quand on les cherche. Ils souffraient du luxe et du grand train

de vie de leurs opulents cousins. Les Signerol étaient bons pour eux et les invitaient à leurs dîners intimes et à presque toutes leurs soirées. Mais les trois sœurs ne pouvaient y montrer des robes neuves aussi souvent qu'il aurait fallu, et cela les ulcérait. Quand elles revenaient d'une promenade à pied à l'heure des visites, la rangée des équipages à la porte de l'hôtel et, dans le monumental escalier, le coudoiement d'élégances qui leur étaient interdites, encore que ces élégances fussent éminemment choses de leur monde, leur mettaient au cœur une tristesse et une rancune. Parfois la marquise, pensant leur être agréable, leur donnait le landau pour se promener au Bois avec les petits Signerol, — deux Bobs à mollets bruns et à grands cols blancs, — et alors les trois sœurs éprouvaient vaguement la crainte d'être prises pour leurs institutrices. Bref, chacun des bons procédés de leurs cousins n'avait d'autre effet que de leur rappeler leur condition de parentes pauvres.

Joignez que, rentrées chez elles, elles avaient à subir la mauvaise humeur de leur père. Par de continuelles allusions, par ses moindres gestes, par toute sa façon d'être, il leur reprochait de n'être pas des garçons. La naissance de ces trois filles à la queue-leu-leu lui avait été une triple décep-

tion et semblé un triple désastre. Un fils ! s'il avait eu un fils ! Il ne se gênait pas pour le confesser devant ses filles, un fils les eût tirés tous de la misère. Un fils, du moins, n'eût pas eu de peine à se mésallier avantageusement, à trouver, dans la banque ou le négoce, quelque riche héritière, à vendre son nom très cher, puisque cela se vend et qu'on fait même grand honneur à ceux qui l'achètent. Mais que faire de trois filles sans dot, sinon trois vieilles filles ou trois béguines ?

*
* *

L'aînée des petites Bonnereuil, Hermengarde, s'était peu à peu pénétrée de ces propos. Elle en comprenait la justesse. C'était une personne énergique, d'une beauté altière et brune, très décidée à mordre à la vie, à en prendre par où elle pourrait, et en qui semblait revivre, sous sa grâce de jeune fille surveillée et sous le très mince vernis d'une éducation de Sacré-Cœur, l'ardeur batailleuse et brutale des plus lointains ancêtres de sa race.

Sa pauvreté la révoltait. Qu'est-ce que le nom tout seul ? Le vrai noble ne fut-il pas, à l'origine, celui qui savait prendre et garder ? Si un nom est une marchandise, pourquoi ne vendrait-elle pas le sien (puisque le nom de la femme s'ajoute couram-

ment à celui du mari)? Pourquoi ne vendrait-elle pas les avantages que représentaient sa naissance, ses parentés, ses relations? Sans doute le placement de tout cela était plus difficile à trouver pour une fille que pour un garçon. Mais que coûtait-il de chercher?

Et elle chercha.

*
* *

Vers le même temps, Ernest Foussard. cet homme d'affaires essentiellement moderne que tout Paris connaît, propriétaire d'une raffinerie, de deux fabriques de noir animal, de trois journaux et de quatre cafés-concerts, constatait, en faisant son inventaire, qu'il venait de décrocher son vingtième million. Marié à une ancienne gérante de Family-Hôtel, qui avait des économies, et resté veuf très jeune encore, il n'avait point songé d'abord à se remarier, estimant qu'un homme qui n'a point de femme, célibataire ou veuf, est beaucoup plus à l'aise pour se servir de toutes les femmes. Mais maintenant que sa fortune était faite, maintenant qu'il avait tout, hôtel à Paris, galerie de tableaux, château historique en province, qu'il avait été nommé, par les conservateurs, député aux dernières élections, et qu'enfin il frisait la cinquantaine, l'idée lui vint

d'épouser une femme qui lui apporterait la seule chose qui lui manquât : un beau nom à ajouter (avec autorisation du Conseil d'Etat) à celui de Foussard et, tôt ou tard, après des résistances qu'il prévoyait et que, d'avance, il approuvait presque, ses entrées dans ce monde mystérieux et inaccessible du Faubourg.

*
* *

Or, à force de chercher, Hermengarde de Bonnereuil et Ernest Foussard se rencontrèrent.

Ce fut d'abord à une vente de charité, où il lui paya mille francs une paire de boutons de manchettes. (Il avait pris auparavant ses informations et savait que cette belle fille n'avait pour tout bien que son grand nom et ses grands yeux.)

Quelques jours après, il envoyait à la jolie vendeuse cinq cents kilos de sucre et un énorme ballot de vêtements et de mercerie « pour ses pauvres ».

Le vicomte lui écrivit pour le remercier. La semaine suivante, Foussard se présentait carrément chez les Bonnereuil.

Il fut reçu et revit Hermengarde.

Il revint.

J'abrège.

*
* *

Ernest Foussard et Hermengarde s'étaient mutuellement devinés du premier coup. Ils jouèrent l'un et l'autre, avec une discrétion et un sérieux suffisants, la comédie qui convenait.

Foussard plut au vicomte par la pureté de ses sentiments monarchiques et séduisit la vicomtesse par la pureté de ses sentiments religieux.

Au bout de trois mois, il fit sa demande.

Le vicomte fut très digne :

— Monsieur, dit-il, je regrette que vous ayez eu l'imprudence d'exprimer un vœu auquel nos principes nous obligent d'opposer le refus le plus formel. Je le regrette, dis-je, car j'avais de la sympathie pour vous.

— Au moins, répondit Foussard, accordez-moi une grâce. Daignez transmettre ma demande à M^lle^ Hermengarde. Si elle refuse elle aussi, ma douleur sera profonde ; mais comme je serai bien sûr, alors, qu'il ne me reste aucun espoir, il me semble que j'aurai plus d'énergie pour triompher de ce funeste amour. Et je serai soutenu par cette idée que c'est à elle, à elle seule, que j'obéis.

— Monsieur, dit le vicomte, vous êtes gentil-

homme par le cœur, et ces paroles montrent assez la délicatesse de vos sentiments.

*
* *

Quand le vicomte lui apprit la démarche de Foussard, Hermengarde dit simplement :

— Enfin !

Elle ajouta :

— Les Signerol vont faire une tête !

— Tu acceptes donc ? demanda le père.

— Si j'accepte !... J'en ai assez, de la misère ! Et puis, raisonnons. Est-ce que, cette année seulement, notre cousin Sillery, le petit prince de Castelfidardo et le vieux comte d'Artenay n'ont pas épousé trois juives ?

— Ce n'est pas la même chose, dit la mère.

— Eh ! reprit Hermengarde, M. Foussard sera comte du pape quand il voudra ! Et quand il lui plaira, il sera légalement Foussard de Bonnereuil, en attendant qu'il supprime Foussard pour abréger et pour la commodité du discours. Vous savez tout cela aussi bien que moi.

— Et si je refuse mon consentement ? dit le vicomte.

— J'ai vingt-deux ans, mon cher père. Je vous ferai une douce violence et, je vous connais, vous

aimez tant votre fille que vous n'aurez pas le courage de lui en vouloir.

— Ma fille, vous m'étonnez et m'affligez beaucoup.

— Vous ne parlez pas comme une fille de votre monde, ajouta la vicomtesse.

Ce qui n'empêcha pas le vicomte d'écrire à Ernest Foussard :

« Monsieur, j'ai le devoir de vous apprendre que, à ma grande surprise, ma fille a favorablement accueilli votre demande. Je vous confesse que j'ai combattu sa résolution de toutes mes forces. Mais les sentiments que vous avez su lui inspirer sont tels, qu'elle s'est déclarée prête à aller, s'il le fallait, jusqu'aux sommations respectueuses. Voilà la situation. Je vous prie de laisser à un père accablé de douleur le temps de se recueillir. »

***

Quand le vicomte raconta aux Signerol la démarche de Foussard et la réponse d'Hermengarde, le marquis et la marquise jetèrent les hauts cris. Ils déclarèrent que l'idée seule d'un pareil mariage devait faire horreur à un gentilhomme. Le vicomte fut de leur avis ; mais ils allèrent trop loin : ils assu-

rèrent qu'ils ne souffriraient pas que ce Foussard, « ce croquant, cette espèce », franchît une fois de plus la porte de leur hôtel. Le vicomte protesta contre tant de rigueur ; des mots aigres furent échangés ; le vicomte sortit brusquement, furieux et digne ; dès le lendemain, il déménageait sans crier gare et s'installait, avec sa femme et ses filles, dans un petit appartement de la rue du Bac.

*
* *

Ce fut une consternation dans tout le Faubourg. Certes, on n'en était pas à la première mésalliance. Mais, justement, il y en avait eu trop dans ces dernières années. Puis, celle-là était trop voyante. Ce Foussard était particulièrement mal famé : c'était l'argent tout cru, l'argent cynique, gagné trop vite et par des procédés vraiment trop modernes. Ce mariage signifierait, avec une clarté par trop insolente, que l'argent peut tout, que tout est décidément à vendre, et que, pour faire le même mariage qu'un Rohan ou un Montmorency, le plus décrié des trafiquants n'a qu'à y mettre le prix. Si encore ce Foussard avait été homme à agir discrètement, à dissimuler son bonheur ! Mais on sentait bien qu'il le tambourinerait, qu'il le crierait sur tous

les toits de la réclame, qu'il l'afficherait, s'il pouvait, sur les vitres lumineuses des kiosques et sur tous les pignons disponibles du chemin de fer de ceinture. Déjà, trois journaux du matin avaient annoncé la chose sous des initiales transparentes — comme des cartes.

Des douairières grimpèrent les cinq étages des Bonnereuil, chapitrèrent Hermengarde pendant des heures, passant de l'attendrissement à l'indignation, et des menaces aux prières. Elle fut inébranlable.

Un des religieux les plus appréciés du Faubourg, le R. P. de Sainte-Amarante, vint prêcher à son tour la jeune insurgée. Il n'en put tirer que ces mots :

— On ne veut pas que je vende mon nom? Eh bien! mais... ce qui peut se vendre peut se racheter.

*
* *

Il faut croire que le bon Père comprit ce propos mystérieux, car il eut immédiatement une assez longue conférence avec le vicomte de Bonnereuil. On ne sait au juste quels discours échangèrent ces deux personnages. Mais, lorsque le vicomte reconduisit son visiteur sur son modeste palier, le saint religieux lui disait à mi-voix :

— Résumons-nous, monsieur le vicomte. Nous avons dit : une pension annuelle de quarante mille francs, dont vingt mille pour vous et vos chères filles cadettes, à condition qu'elles n'épouseront jamais que des hommes de leur monde, et vingt mille pour M^lle^ Hermengarde, à la même condition. C'est bien entendu ? Je me charge de transmettre votre proposition au marquis et à la marquise de Signerol et aux autres personnes qu'elle intéresse...

*
* *

La proposition fut acceptée. Le Père de Sainte-Amarante colporta, dans les rues de Varennes, Saint-Dominique et Barbey-de-Jouy, une sorte de feuille de souscriptions pour la pension Bonnereuil. Des railleurs appelèrent cela « l'œuvre des parents pauvres ». Mais la liste fut rapidement couverte. Car l'amour-propre s'en mêla, comme si le chiffre de chaque souscription devait être la mesure de la gentilhommerie de chaque souscripteur et de la pureté de son sang. Des familles presque gênées, de celles qui trouvent moyen, avec trente mille francs de rente, de vivre décemment, et même en gardant assez grand air, dans leur hôtel patrimonial, s'imposèrent des privations. Mais l'obole la

plus méritoire fut assurément celle du chevalier d'Outarville.

*
* *

Le chevalier d'Outarville est le dernier chevalier qu'on ait vu. Il avait été, naturellement, page de Charles X. C'était un vieillard propret, d'une politesse surannée, plein de préjugés et de désintéressement. Il vivait d'une fort petite rente, avec un vieux domestique, un Caleb à cheveux blancs, tout à fait vénérable.

Un soir que, par hasard, le chevalier ne dînait pas en ville et qu'il mangeait chez lui son petit pot-au-feu. il dit tout haut :

— Il se passe aujourd'hui des choses... Cette petite Hermengarde de Bonnereuil... De mon temps...

Joseph approuvait respectueusement, d'un hochement de tête silencieux. Le chevalier reprit :

— C'est une belle œuvre, en vérité, que d'empêcher un pareil déshonneur ! Que ne puis-je y contribuer ! Mais nous ne sommes pas assez riches, mon pauvre Joseph !

Plein d'une tristesse digne, le chevalier pignochait.

Le dîner ne fut pas long, ce soir-là. Joseph,

aussi navré que son maître, semblait réfléchir profondément.

Mais le lendemain matin, en apportant au chevalier son chocolat, le vieux serviteur était presque joyeux.

— Que monsieur le chevalier se rassure, dit-il. J'ai fait mes calculs. Avec de l'ordre et de l'entente, en rognant un tout petit peu sur tout, en me levant un peu plus tôt pour aller aux Halles, nous pouvons économiser cinquante francs par mois. Et je promets à monsieur le chevalier que monsieur le chevalier ne s'en apercevra pas trop.

*
* *

Ernest Foussard reçut du vicomte de Bonnereuil la lettre suivante :

« Monsieur, après avoir consacré aux plus sérieuses réflexions le délai que je vous avais prié de nous accorder, j'ai le chagrin de vous apprendre que ma fille renonce à faire à votre demande l'accueil qu'elle eût voulu. Nous avions hésité, tant votre caractère nous inspirait d'estime ; mais nous sommes enfin obligés de reconnaître qu'il y a des principes plus forts que tout et auxquels nous devons tout sacri-

fier. Vous le comprendrez, puisque ces principes sont, au fond, les vôtres, et vous en approuverez la douloureuse intransigeance. Croyez d'ailleurs »... etc.

L'honneur du Faubourg était sauvé.

UNE CONSCIENCE

UNE CONSCIENCE

... Nous parlions, ce soir-là, de la souveraineté de l'argent et de sa puissance corruptrice. On disait que les plus sages même et les plus vertueux ont pour lui des égards ; on citait des traits ; on racontait les indulgences étranges, les petites lâchetés voilées, mais certaines, où le respect de l'argent a pu incliner parfois tel homme d'ailleurs irréprochable et connu pour son austérité. Ces récits nous donnaient peu à peu une joie mauvaise, comme si nous n'étions pas entièrement sûrs d'être nous-mêmes à l'abri de la tentation universelle et comme si la constatation de tant de bassesses nous était une sorte de revanche. Et la conversation prenait ce tour de facile pessimisme et de misanthropie d'atelier, qui nous plaît tant aujourd'hui.

*
* *

Mais un de nous, qui n'avait pas dit grand'chose jusque-là, prit tout à coup la parole :

— Ne vous excitez donc pas tant. Comme la somme totale des forces est toujours la même dans l'univers physique, je suis tenté de croire que la quantité de vertu ne varie pas davantage dans le monde moral. Il n'y a que la distribution des forces qui change. Le développement d'un vice amène l'accroissement de la vertu contraire. C'est peut-être au temps des Néron et des Héliogabale qu'on a vu les plus beaux exemples de pureté. Je suis persuadé de même que dans notre siècle, qui est le siècle de la banque, nous découvririons, si nous connaissions toutes les âmes, les plus beaux exemples de « pauvreté en esprit ».

« Quand l'amour de l'argent va communément jusqu'à la plus honteuse folie, le dédain de l'argent, d'autant plus méritoire et plus renseigné, peut aller jusqu'à la plus sublime délicatesse. — Où ça? me demanderez-vous. — Je ne sais pas, car les âmes qui ont vraiment ce dédain ne cherchent point la lumière. J'avoue, au surplus, qu'elles doivent être rares.

« Je crois pourtant en avoir connu au moins une. Oui, il y a quelques mois, j'ai rencontré une personne qui avait le mépris, la haine, la terreur de l'argent, très sincèrement et très profondément, et dans des conditions qui donnaient à ce désin-

téressement quelque chose d'extravagant et d'inouï.

« J'habitais, l'été dernier, une maisonnette au bas de Nogent, non loin de l'île de Beauté. Je me promenais souvent sur les bords de la Marne, un peu encombrés le dimanche, mais solitaires, frais et charmants le reste de la semaine.

« J'y rencontrais, presque chaque fois, une dame de quarante ou quarante-cinq ans, très simplement mise, un pliant au bras pour les haltes au bord de l'eau, avec un livre ou une broderie.

« J'avais l'impression que sa figure ne m'était point inconnue, mais sans pouvoir dire où je l'avais déjà rencontrée.

« Un jour, ma bonne m'apprit par hasard le nom de cette dame. Elle s'appelait M^me^ Durantin. Elle ne devait pas être riche, car elle habitait, avec une servante, un petit appartement meublé, à Nogent : mais elle recevait assez souvent des visites de « gens très bien, de gens à équipages », et passait pour une dame « très comme il faut ».

« Tout à coup, je me souvins. Quatre ans auparavant, j'avais été présenté à la baronne Durantin, la femme du richissime financier : j'étais allé, avec « tout-Paris », à deux ou trois de ses soirées et lui avais rendu quelques visites. Puis, ayant fait

une assez longue absence, j'avais négligé de retourner dans la maison.

« Or, la promeneuse des bords de la Marne ressemblait à la baronne et portait le même nom. La seule similitude des noms ou la seule ressemblance des visages n'aurait rien prouvé. Mais les deux à la fois?

« Je voulus en avoir le cœur net. La première fois que je la croisai sur le chemin de halage, je m'approchai d'elle et, bravement, avec un très profond salut, j'interrogeai :

« — Madame la baronne Durantin, je crois?

« Elle eut une seconde d'hésitation, puis répondit tranquillement :

« — Oui, monsieur.

« Je me nommai; elle me reconnut et se mit à causer avec moi, gaiement, de l'air le plus naturel du monde.

« Elle n'était ni très belle, ni supérieurement intelligente. Mais toute sa personne respirait une parfaite sérénité. C'est par là qu'elle attirait. Sa compagnie était douce et apaisante. On sentait chez elle une âme qui a trouvé le repos.

« Nous devînmes vite assez bons amis. Pendant la dernière quinzaine de ma villégiature, je la voyais presque tous les jours. J'entrai même une fois

chez elle, dans son garni, un peu malgré elle, je dois le dire. L'appartement était tout à fait modeste ; l'un des côtés du salon formait alcôve et servait, la nuit, de chambre à coucher.

« Et je revoyais la baronne Durantin, debout en robe de bal et toute ruisselante de diamants, dans les somptueux salons de son hôtel de l'avenue de Friedland, et tendant au défilé des habits rouges la main gantée d'une des femmes les plus démesurément millionnaires de France.

« Mais elle semblait, elle, si peu s'en souvenir que, en dépit de la plus féroce démangeaison de curiosité que j'aie jamais sentie, je n'osai point la questionner, même de la façon la plus détournée, sur un si extraordinaire changement.

« De retour à Paris, je m'informai. J'appris que Durantin continuait à faire fructifier ses millions et qu'il avait marié sa fille, l'autre hiver, à un duc espagnol. Quant à Mme Durantin, on ne savait pas, on la croyait en voyage ou dans une de ses propriétés de province.

*
* *

« Un jour enfin, j'eus la chance de découvrir, parmi mes connaissances, une dame qui se trouvait être depuis longtemps l'amie presque intime de

Mme Durantin. Je l'interrogeai avidement, et voici ce qu'elle me répondit:

« — Je vais vous dire ce que je sais, mais je ne me charge pas de vous l'expliquer. Mon amie avait dix-sept ans quand on la maria. Fille d'un très honnête industriel, elle n'apportait qu'une dot modeste, cent cinquante mille francs, je crois. On m'a assuré que Durantin l'avait épousée par amour. C'est possible. Il est vrai aussi que, dans ce temps-là, Durantin ne faisait que débuter dans les affaires.

« Le ménage ressembla à beaucoup d'autres. Les premiers mois écoulés, Durantin eut des maîtresses et se montra, dit-on, assez brutal et dur avec sa femme. Mais cela avait fini par s'arranger et, dans les dernières années, les deux époux semblaient vivre en bonne intelligence.

« Maintenant, une chose que je puis vous affirmer, c'est que, tandis que Durantin brassait des millions, faisait bâtir un magnifique hôtel, y entassait des merveilles — un peu pêle-mêle et à coups d'argent — et menait un train quasi royal, sa femme, parmi tout ce luxe, continuait à s'habiller comme une petite bourgeoise, ne dépensait rien pour elle et, à ce que j'ai pu voir, employait intégralement en aumônes la très grosse pension que son mari lui servait. Il y avait chez elle comme un parti

pris de ne point profiter elle-même de cette immense fortune.

« Tout cela, nullement affecté ni étalé. Dans les grandes circonstances, par exemple aux quatre ou cinq bals que Durantin donnait chaque hiver, elle se résignait à porter la toilette qui convenait à sa situation et à montrer ses admirables diamants. Mais, je vous le répète, le reste du temps, n'était un certain air qu'elle a naturellement, on l'eût prise pour sa femme de chambre.

« Elle eut une fille. Elle l'éleva dans les mêmes habitudes de simplicité. Elle la fit d'ailleurs travailler beaucoup et exigea que cette enfant eût tous ses diplômes. Et cela, non point par vanité ni pour suivre une mode qui, d'ailleurs, commence à passer. Non ; elle avait une autre idée ; elle me disait une fois :

« — Je veux que Lucie ait les moyens d'être pauvre un jour, si cela lui plaît.

« On eût dit que, au rebours de toutes les mères sensées, elle s'était donné pour tâche de développer chez sa fille les idées romanesques. Elle s'était mis en tête que Lucie ferait un mariage d'amour ou, pour parler avec précision, qu'elle n'épouserait jamais qu'un homme dont elle serait aimée, qu'elle aimerait, et qui ne serait ni riche ni grand seigneur,

« C'était là bien des affaires ! Il n'est pas si facile que cela à la fille d'un millionnaire de se marier uniquement par amour. Ajoutez que Lucie n'y avait aucune pente. Au fond, la petite personne tenait de son père. Pourtant, elle essaya successivement, par obéissance, de se monter l'imagination sur trois ou quatre petits jeunes gens sans le sou, vaguement artistes ou hommes de lettres.

« Mais toujours, au moment décisif, Mme Durantin s'avisait que, si sa fille faisait un mariage d'amour, rien ne lui prouvait que le prétendant ne fît pas un mariage d'argent. Il est, en effet, radicalement impossible de savoir si une fille qui aura un jour cent millions est aimée pour elle-même.

« Mon amie se décida donc, après bien des expériences inutiles, à laisser sa fille s'abandonner à sa nature et épouser un duc décavé.

« J'assistais au mariage. Mme Durantin était fort calme. Aussitôt après la cérémonie, elle prit congé de sa fille, fit charger une malle sur un fiacre à galerie qui attendait à la porte de l'hôtel, se jeta dans le fiacre et partit...

« Depuis, elle habite le petit appartement que vous avez vu. Elle n'a gardé que les six mille francs de rente de sa dot. C'est de cela qu'elle vit. Elle n'a même pas emporté ses bijoux.

« Ce qu'elle a fait et qui nous paraît si étrange, elle l'a fait discrètement, sans bruit, sans emphase, comme une chose résolue depuis longtemps, comme une chose qu'elle se sentait obligée de faire, qu'elle ne pouvait pas ne pas faire et où, par conséquent, elle ne se croit aucun mérite. Son attitude signifie clairement qu'elle désire qu'on ne lui en parle jamais, qu'on ne s'en étonne même pas et qu'on fasse comme si on ne s'en était pas aperçu.

« Elle n'affecte point de se cacher, de s'enfermer dans une solitude mystérieuse. Elle va très souvent voir sa fille, et déjeune quelquefois chez elle. Elle n'a point rompu avec ses anciennes connaissances. Elle vient même, de temps en temps, dîner chez nous, dans l'intimité, comme autrefois. Seulement, aujourd'hui, elle a un cache-poussière ou un parapluie, et s'en va par l'omnibus.

« Elle est gaie, d'humeur très égale, de plus en plus indulgente aux autres ; très bonne pour sa fille et pour son gendre.

« Pas une fois elle n'a demandé des nouvelles de son mari. Il lui a fait offrir une pension considérable, qu'elle a refusée. Ma conviction est qu'il ne la reverra jamais.

« Je me suis souvent demandé : « Est-ce à la « suite de quelque drame intime qu'elle l'a ainsi

« quitté? » Mais j'ai acquis la certitude que, s'il a pu y avoir des difficultés entre eux, cela n'a jamais été jusqu'au drame et que, dans tous les cas, cela remonte aux premiers temps de leur mariage.

« J'avais fait une autre supposition. Peut-être a-t-elle découvert, dans les affaires de son mari, quelque acte de brigandage financier et a-t-elle voulu répudier un argent malpropre, pour n'être point la complice du voleur. J'ai questionné là-dessus des gens compétents.

« Or, Durantin a, paraît-il, une audace incroyable et une veine tout à fait singulière ; mais les spéculations qui l'ont enrichi sont de celles que pratiquent tous les hommes de Bourse; sa femme n'a donc rien à lui reprocher de ce chef.

« Bref, je m'y perds. »

*
* *

Voilà, très fidèlement rapportés, les propos de l'amie de Mme Durantin. Comprenez-vous, vous autres?

Quelqu'un dit :

— Pour moi, rien de plus clair. C'est un beau cas, et très noble, de haine de femme. Sans doute un de ces froissements intimes et irréparables de

la première heure. Elle a dû, à un certain moment, souffrir affreusement par son mari, peut-être sans qu'il s'en soit douté et sans qu'il ait rien cru faire de particulièrement odieux. Mais elle était blessée à fond, et elle s'est souvenue. Elle a attendu vingt ans, à cause de sa fille, et nul, pendant ces vingt ans, n'a soupçonné sa pensée. Puis, dès la minute où elle a pu, sans manquer à aucun devoir, fuir l'homme qu'elle méprisait, elle est partie.

« La longueur de cette attente, la rapidité et la sérénité de cette fuite, cette haine poussée jusqu'à trouver, elle, cent fois millionnaire, des délices dans la pauvreté, cela est tout à fait remarquable. Mme Durantin est un caractère. »

Un autre répliqua :

— Mme Durantin est, à mon sentiment, quelque chose de plus grand encore : une conscience. Au fond, c'est une âme qui a pris l'Evangile au sérieux, et qui a agi selon l'Evangile. Mais cela est si rare aujourd'hui, si invraisemblable, si exorbitant, surtout dans le monde où elle vivait, que personne ne s'est avisé d'une explication si simple.

« Mme Durantin ne s'est point occupée de savoir si les opérations de son mari étaient légitimes au regard du Code ; elle n'a vu qu'une chose, c'est que, par une sorte de jeu dont elle ignorait le fonction-

nement — par un abominable jeu où le plus riche est toujours sûr de gagner à la fin — ce butor, sans produire par lui-même rien de bienfaisant, ajoutait par an plusieurs millions aux millions entassés, et que ces millions étaient, *nécessairement*, faits de l'épargne et du travail des pauvres. Elle a vu que son mari était *trop riche*, et elle a eu peur de cet argent, précisément parce qu'elle *ne comprenait pas* comment il était gagné.

« Il lui a paru que, rester près de son mari, c'était consentir et par suite contribuer pour sa part à des souffrances imméritées, à de monstrueuses injustices, à un mal dont l'idée l'angoissait d'autant plus qu'il était loin de ses yeux, qu'elle ne pouvait le concevoir exactement ni en déterminer la quantité... En s'en allant, elle a délivré son âme. »

*
* *

A ces mots, un des rédacteurs les plus distingués de la presse financière, qui se trouvait avec nous, fut saisi d'un long accès de gaieté...

L'IMAGINATION

L'IMAGINATION

Le soir où la grande tragédienne Cornelia Tosti fit baisser le rideau au milieu du troisième acte de *Frédégonde*, — non pour une syncope ou une crise de nerfs, mais parce qu'elle se sentait lasse, incurablement lasse, parce que les jambes lui manquaient, parce que la voix s'arrêtait dans sa gorge, enfin parce qu'elle avait cinquante ans et qu'elle n'en pouvait plus, — rentrée chez elle sans avoir eu seulement la force de quitter son costume de théâtre, seule dans sa chambre ultra-gothique, effondrée devant sa grande glace à cinq panneaux, qui lui renvoyait une Frédégonde macabre, effrayante, une tête de morte entre deux lourdes tresses blondes (de fausses tresses), Cornelia fut prise d'un violent désespoir.

Elle pleura longtemps, et ce ne fut que vers l'aube qu'elle se jeta sur son lit, en travers, tou-

jours dans sa robe mérovingienne, une des tresses pendant jusqu'à la peau de tigre qui servait de descente de lit.

Le lendemain, le médecin déclara, pour la centième fois, que la malade devait renoncer au théâtre, et qu'à peine pourrait-elle encore créer un dernier rôle dans la *Mélissandre* que l'illustre dramaturge Eusebio Nasone écrivait pour elle.

Et cette fois, Cornelia crut le médecin.

*
* *

Ainsi, les tournées triomphales à travers l'Europe, l'Amérique et l'Asie, les jeunes gens des villes lointaines qui dételaient sa voiture, la vague toute rouge de roses effeuillées autour de sa barque de gala dans la baie de Stockholm, ailleurs les pardessus mastic des rastaquouères lui faisant un tapis au sortir du théâtre, l'ivresse des rappels à la douzaine, qui font qu'on se traîne et qu'on demande grâce en envoyant des baisers, la démence des applaudissements, pareils aux crépitations croissantes et décroissantes d'une fusillade inépuisée ; les chères brutalités de la réclame et des interviews, une vie effrénée, délicieuse et chimérique, et aussi des plaisirs plus intimes et plus

nobles : la joie de réaliser les plus belles visions des poètes, de leur prêter sa chair et son âme, de les sentir vivre en soi : tout cela, c'était fini.

Et dans quelques années, dans quelques mois peut-être, la Tosti serait effacée de la mémoire des hommes. Cornelia songeait à d'anciennes actrices qui avaient été presque aussi illustres qu'elle, et dont personne ne parlait plus, et qui n'étaient maintenant que de grosses dames vivant avec des chats et des perroquets dans quelque petit jardin de la banlieue de Florence.

Etre cela après avoir été reine et plus que reine, non, ce n'était pas possible et elle n'y consentait pas. Mieux valait la mort qu'une si ridicule déchéance.

Oui, mourir, ainsi qu'une héroïne de drame qui ne veut pas survivre à son rêve ou qu'une Impératrice de légende qui, son empire détruit, s'étrangle avec son bandeau pour n'être pas esclave chez le vainqueur... Car l'idée de la mort, comme toutes les autres, ne se présentait à l'esprit de Cornelia que revêtue d'un appareil scénique. La mort, pour elle, c'était un « effet » de théâtre, le plus sûr, un effet de cinquième acte.

*
* *

Un jour donc, dans la loggia de son palais, peuplée de bouddhas et de singes, encombrée d'objets bizarres rapportés des cinq parties du monde, et où de jeunes littérateurs étaient épars dans les coins, sur les tapis et les peaux d'ours des divans, Cornelia dit d'une voix languissante :

— Croyez-vous aux pressentiments ?... Moi, j'y crois... Quelque chose me dit que je mourrai sur la scène, pendant la première de *Mélissandre*.

Elle ajouta, mystérieuse :

— J'en suis sûre, entendez-vous ? J'en suis sûre.

Le mot parut le lendemain dans les gazettes florentines et accrut la curiosité que *Mélissandre* excitait déjà.

*
* *

On commençait à répéter la pièce. Cornelia, très faible, se traînait aux répétitions, ne se tenait debout que par un effort de toute sa volonté tendue et frémissante.

L'héroïne du drame, une femme énigmatique et funeste aux hommes, après avoir entassé les crimes, s'empoisonnait au dénouement et mourait sur la scène.

Cette mort, au dire des « Courriers des théâtres », serait le *clou* de l'œuvre, dépasserait en horreur tragique l'agonie célèbre de la Crocetta dans le *Sphinx* ou du grand Monetto dans *Ernani*.

*
* *

Quelques jours avant la première représentation, Cornelia prit dans un coffret un très curieux petit flacon formé d'une émeraude taillée et creusée, qui lui avait été offert par un radjah. Puis, en présence des jeunes littérateurs épars sur les tapis, elle détacha, d'une panoplie d'armes sauvages, un faisceau de flèches empoisonnées.

Elle appela sa fidèle habilleuse et gouvernante, la vieille Giuseppa, qu'elle traînait derrière elle à travers le monde depuis trente ans, et, lui remettant le flacon et les flèches :

— Tu feras, dit-elle gravement, tremper les pointes pendant plusieurs jours dans un peu d'eau, tu verseras l'eau dans ce flacon, et tu me le donneras le soir de *Mélissandre*.

— Bien, madame, répondit Giuseppa, impassible.

— Jure-moi, sur le Christ, que tu feras ce que je viens de te commander.

— Je le jure.

— Sur le Christ?

— Sur le Christ.

Les jeunes littérateurs souriaient.

— Vous verrez! fit Cornelia avec un mouvement de tête si tragique que les jeunes littérateurs en furent troublés. Savait-on, en effet, de quoi elle était capable?

*
* *

Cornelia fut sublime à la première de *Mélissandre*. Elle sut tirer de sa voix brisée et de son corps défaillant des « effets » inouïs de pathétique et de terreur. Le tout-Florence, d'abord un peu résistant et railleur (il y avait si longtemps qu'il admirait Cornelia!), se laissa une fois de plus dompter par sa grande tragédienne et lui fit une ovation frénétique, où la tristesse des fêtes finies, le « jamais plus » des séparations, se traduisaient par le délire même d'applaudissements qui ne voulaient pas s'éteindre...

Puis, le jeu de la Tosti était d'une vérité si poignante qu'une angoisse, peu à peu, gagnait la salle. L'héroïne de la pièce, on le savait, mourait au dénouement. Pour rester égale à elle-même dans la représentation de cette mort, qu'allait donc faire

Cornelia ? Et l'attente vague de quelque chose d'extraordinaire oppressait les mille cœurs de la foule.

Au dernier entr'acte, plus livide dans l'écroulement des fleurs qui remplissaient sa loge, quand elle eut doucement mis à la porte la cohue des habits noirs, en répétant, avec ce qu'elle pouvait retrouver de sa voix de cristal : « Adieu, mes amis ! » — tandis que la sonnette de l'avertisseur passait dans les couloirs, Cornelia ouvrit la fenêtre, qui donnait sur une des ruelles les plus noires de la vieille cité, et, respirant à longs traits l'air saturé d'une odeur d'ail et d'humanité pauvre, elle cria :

— Adieu, Florence !

Puis, à Giuseppa :

— Le flacon !

Giuseppa le lui tendit sans dire un mot.

— Et maintenant, allons mourir !

Et la Tosti entra en scène.

*
* *

Elle mima et, tour à tour, gémit et hurla surnaturellement le cinquième acte, où Mélissandre, traquée, démasquée, tous ses crimes des quatre premiers actes se tournant contre elle, cherchait enfin un refuge dans la mort.

A ce moment, Cornelia tira de son sein le flacon d'émeraude...

*
* *

Au fond, tout au fond, peut-être n'ignorait-elle pas que le poison des flèches, à supposer qu'il fût authentiquement mortel, ne pouvait agir que s'il était introduit dans les veines par une piqûre. Mais, au reste, elle savait, *elle était sûre* que Giuseppa ne lui avait point obéi et n'avait dû mettre dans le flacon que quelques gouttes d'eau claire.

Et pourtant, à peine eut-elle porté le flacon à ses lèvres, elle tomba sur les planches, rudement, comme foudroyée ; elle devint verte ; ses membres eurent de ces contorsions que nul artifice ne saurait imiter ; elle n'eut pas la force de prononcer les derniers mots du drame, et deux de ses camarades durent l'emporter par la tête et par les pieds.

La Mort était apparue si évidente, si indiscutable, dans ses yeux révulsés, que le public tout entier s'était levé de terreur.

Et personne ne douta que la Tosti ne se fût réellement et volontairement empoisonnée.

*
* *

Personne, pas même Giuseppa. La vieille femme avait elle-même, quelques heures auparavant,

penché sur l'étroit goulot du flacon vide une des carafes de la salle à manger. Toutefois, elle se jeta sur le corps de sa maîtresse, en criant, comme tout le monde :

— Elle s'est empoisonnée ! Elle l'avait bien dit !

Cornelia se crut, pendant quinze jours, entre a vie et la mort. Pendant quinze jours, tous les journaux d'Europe et d'Amérique donnèrent les bulletins de sa santé. Et les médecins découvrirent le nom et expliquèrent aux reporters les propriétés et les effets du poison qu'elle n'avait pas pris.

*
* *

Et, six mois après sa représentation d'adieux et son empoisonnement, Cornelia, rajeunie, faisait sa rentrée au Grand-Théâtre de Florence.

LES FEMMES DU KHAN

LES FEMMES DU KHAN

Ce que je vais vous raconter, dit Mme Latanief, est tout à fait propre à flatter votre vanité masculine, et je suis sûre que vous en tirerez des réflexions désobligeantes pour les femmes d'Occident. Mais je suis bonne et je vous ferai tout de même mon petit récit. D'autant mieux que cela ne changera rien à nos rapports respectifs, ni à ce que vous êtes pour nous, messieurs, ni à ce que nous tâchons d'être pour vous — ou contre vous.

Donc, au temps où le général Latanief était gouverneur de la province de Samarkand, j'obtins la faveur de visiter les cinq femmes légitimes du Khan... Bon ! voilà que j'ai oublié son nom.

Au fait, était-il Khan ou Aksakal ? Je ne sais plus. Je ne vous dirai pas davantage s'il était Turkmène, Kirghiz, Usbeg, Sarte, Tadjik ou Gatcha ; car, dans ce pays-là, les races sont terriblement mêlées. Et puis, j'ai tant voyagé, j'ai vu des échantillons si

divers et si bizarres de l'espèce humaine, tant d'objets ont défilé devant mes yeux comme des images de lanterne magique, que je brouille tout et ne m'y reconnais plus.

Ce Khan, qui était peut-être un Aksakal, avait au moins soixante-dix ans ; il était superbe, avec une longue barbe blanche et un air de grande douceur : tout à fait la tête que nous prêtons aux bons vizirs des *Mille et une nuits* et des contes philosophiques.

Ce sage s'était principalement enrichi par le brigandage, par la mise en coupe réglée des Turkmènes sédentaires et agriculteurs. Il avait quelque part, dans la steppe, de fort belles tentes en feutre blanc, autour desquelles broutaient des centaines de chevaux et des milliers de moutons, et où il passait la saison d'été. Mais il avait, à Samarkand, pour l'hiver, une maison de ville, et c'est là que j'allai voir ses femmes.

Il avait beaucoup hésité avant de m'en accorder la permission, et, si mon mari n'avait été un très gros personnage, il me l'eût sans doute refusée. Il prétendait que la conversation des dames européennes ne pouvait que gâter ses femmes et leur donner des idées fausses.

La maison, haute et nue comme une forteresse, était une ancienne médressé. Vous savez que les

médressés sont des écoles d'autrefois, du temps où l'on disait que, si la Mecque était le cœur de l'Islam, Samarkand en était le cerveau. Samarkand fut, en effet, il y a quelques siècles, un centre intellectuel. On y enseignait la poésie, l'astronomie et les mathématiques, et l'on y donnait des explications du monde qui, probablement, n'étaient pas plus bêtes que beaucoup d'autres.

Je traversai une délicieuse cour, assez pareille à celles des maisons mauresques, mais plus chargée d'ornements, entourée d'arcades plus hautes et d'une polychromie plus éclatante; et je fus introduite dans la chambre des femmes.

Cela ressemblait à tous les intérieurs de harem. Mais on est toujours surpris de découvrir, derrière les grands murs blancs des maisons orientales, ces retraites profondes et merveilleuses, où l'amoncellement des tapis, des étoffes brodées d'or, des émaux, des miroirs, des brûle-parfums d'argent ciselé et des joyaux pesants brille d'un éclat si doux, si chaud, si somptueux, dans un demi-jour de tabernacle. Si cachée, si enfouie, si inattendue, cette splendeur prend quelque chose d'irréel, comme ces pierreries des contes que l'on découvre tout à coup dans des coffres de bois grossier.

Les cinq femmes du Khan étaient là, accroupies

ou couchées. La plus âgée, celle qui me fit les honneurs (appelons-la Zétulbé, voulez-vous ?), était une femme de quarante ans, je pense, énorme, ses yeux noirs comme de l'encre noyés dans deux plis de graisse, mais l'air très bon et que l'on devinait encore avoir été belle. Elle savait un peu de russe ; j'avais fini par apprendre quelques mots de turc ; nous pûmes causer.

Deux des autres femmes n'étaient que des paquets roulés dans de jolies étoffes. Mais les deux plus jeunes, des fillettes de douze à quinze ans, étaient charmantes, avec leurs yeux très longs, leurs bouches délicates comme des fleurs, et leur gracilité ambrée. Vêtues d'une longue chemise rouge serrée à la taille par une sorte de châle, leur corps avait des mouvements de couleuvre, lents et glissants, et leur bras des mouvements de petits singes, adroits et rapides.

Zétulbé me montra la plus surprenante collection de bijoux barbares que j'aie jamais vue. Il y en avait qui dataient peut-être de Gengis-Khan. Mais elle me dit : « Cela n'est rien ! » et alors, d'un air d'immense satisfaction, elle me fit voir des nœuds de fausse dentelle et des mouchoirs qui avaient dû venir du Louvre ou du Bon Marché, en passant par la foire de Nijni-Novgorod.

Cependant, les deux petites, d'abord effarouchées, s'étaient apprivoisées peu à peu. Et maintenant, avec des gestes souples, des rires et des cris de surprise, elles étaient en train de me déshabiller tout doucement.

Elles s'ébahissaient surtout de mon corset, de mes jupons, de mon pantalon et de ma tournure (on en portait de très volumineuses à cette époque). Et ce sont là, en effet, des choses bien singulières quand on y songe.

La toilette des femmes d'Orient respecte les contours du corps : elle ne fait que le voiler; elle laisse, si je puis dire, la femme toujours prête; elle ignore les lacets, les agrafes et les complications inutiles. La femme d'Orient se pare pour l'homme. Nous, c'est pour nous-mêmes et contre l'homme que nous nous parons. Notre toilette exagère ce qu'il y a d'expressif dans les contours que nous a donnés la bonne nature et, en même temps, elle les défend implacablement.

Pour nous, la toilette est à la fois un culte minutieux rendu à toute notre précieuse personne, un moyen de provocation et un rempart. C'est une arme — et une armure... Les deux petits singes n'en revenaient pas.

En vertu de l'universelle franc-maçonnerie

féminine, je ne tardai pas à causer presque familièrement avec la bonne Zétulbé.

Je savais que le Khan était tenu, par la loi religieuse et par la loi civile (c'est tout un dans les pays d'Islam), de distinguer chacune de ses femmes au moins deux fois par semaine, et que l'épouse négligée pendant huit jours avait le droit de se plaindre en justice et de réclamer le divorce. J'osai donc demander à Zétulbé si le vieux Khan suffisait à toutes ses obligations.

Elle communiqua ma question à ses compagnes.

Les deux paquets sourirent à peine, mais les deux petits singes éclatèrent d'un rire aigu. Et Zétulbé, prudente, me répondit très gravement :

— Jamais aucune de nous ne s'est plainte de son seigneur.

En sorte que je ne sus si je devais admirer ici la triomphante vieillesse accordée à mon hôte par la bonté d'Allah ou bien la discrétion de ces épouses excellentes.

Tandis que j'y rêvais, une servante apporta des dattes, des confitures à la rose, des pâtisseries au miel et du café.

La description n'est pas mon fort : tout ce que je puis vous dire, c'est que cette servante était d'une beauté extraordinaire. Rien d'éléphantin,

celle-là, et rien non plus de simiesque. Pendant qu'elle tenait, sur ses mains levées, le plateau chargé de petites tasses, elle me rappelait les plus élégantes silhouettes qu'on voit peintes sur les vases grecs, mais avec quelque chose de svelte et d'allongé, qui évoquait plutôt les figures de l'art persan. Et quelle grâce, quelle ferme souplesse de lignes sous la grande pièce de soie rayée qui la serrait tout entière et qui tenait on ne sait comment!

Et quelle peau de cuivre pâle, quels yeux et, sur les rouges lèvres entr'ouvertes, quel sourire de petite reine innocente, majestueuse sans le savoir!

— Mon Dieu, dis-je involontairement, qu'elle est belle!

Zétulbé me conduisit dans le jardin, puis me fit parcourir une enfilade de petites chambres éclairées par des verres de couleur et où étaient pratiquées, pour les lits de repos, des espèces de niches revêtues de faïences qui formaient des dessins aussi éclatants et presque aussi fins que ceux des châles de Kaschmir.

La servante soulevait devant nous les portières, et, à chacun de ses mouvements, je me récriais d'admiration.

— Elle vous plaît? me dit Zétulbé (comme Gladiator dans la pièce de Labiche).

— Beaucoup.

— Eh bien ! je vous la donne.

Je crus d'abord à une formule de politesse qu'il ne fallait pas prendre au sérieux. Mais Zétulbé insista :

— Elle est à moi. Je l'ai achetée avec de l'or qui m'appartenait. Mon mari me donnait beaucoup d'or, autrefois, quand j'étais jeune. Emmenez-la ; je vous la donne pour que vous vous souveniez de moi. Mon mari ne me blâmera point, car il honore la femme du gouverneur. Je lui trouverai bientôt une servante aussi belle que Zorah ; et, d'ailleurs, il en a beaucoup d'autres dans sa maison.

— Je suis fort touchée, répondis-je, de votre générosité ; mais... en vérité... je ne puis...

Zétulbé crut que j'hésitais, et, pour me décider :

— Cette fille, reprit-elle, fait très bien les confitures et les gâteaux, et elle sait chanter. Elle est Persane ; elle a été enlevée, toute petite, aux environs d'Eschoub, par des cavaliers turkmènes. Elle est très douce et très obéissante.

— Ecoutez, dis-je en riant, je serais charmée d'avoir auprès de moi une si jolie servante. Mais justement elle est trop belle. Mon mari n'aurait qu'à la trouver de son goût...

— Eh bien ?

— Eh bien ! mais je préfère ne pas m'exposer à ce désagrément.

Zétulbé réfléchit quelques instants, et, d'un ton très sérieux :

— Je ne comprends pas bien ce que vous venez de dire. Comment donc aimez-vous vos maris, vous autres femmes d'Europe ? Vous ne voulez point qu'ils se délassent avec d'autres femmes que vous. C'est que, en réalité, vous ne les aimez pas. Autrement, vous voudriez les rendre aussi heureux que possible. Moi, quand j'ai vu que mon seigneur vieillissait et qu'il avait moins de plaisir à être avec moi, je lui ai cherché partout les plus belles femmes et les plus jeunes, afin qu'il eût encore le goût de vivre et qu'il s'aperçût moins du déclin de sa force. Et mes sœurs, ajouta-t-elle en me montrant les deux paquets, mes sœurs ont fait comme moi. C'est que nous, nous aimons notre mari.

*
* *

Ici, Mme Latanief fit une pause ; on apportait le thé.

— Et sans doute, madame, dit un des hommes

qui avaient écouté l'histoire, vous avez emmené Zorah ?

— Ah ! non, par exemple !

— C'est donc, comme le prétendait Zétulbé, que vous n'aimiez pas votre mari ?

— Je ne dis pas cela.

— Au contraire ?

— Oh ! je ne dis pas cela non plus.

— Alors ?

— Cherchons ensemble.

LA CHAPELLE BLANCHE

LA CHAPELLE BLANCHE

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit ; dis encore !

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs ; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendait ses mains à la flamme pétillante et claire ; et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite chantait, et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

— Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

— Oh ! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant,

qu'on se croirait en paradis... Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis !... Et puis, il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh ! belles !... et couché sur la paille ; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge ; et puis les bergers avec beaucoup de moutons... Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habits de soldat, avec de grandes barbes..., et ils apportent à l'enfant Jésus des choses... ah ! des choses !... Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers, et les rois Mages, et Monsieur le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus...

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini :

— Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

— Tu es trop petit, fit la mère qui entrait. Tu iras quand tu seras grand, comme Suzon.

— Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

— Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop

loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit, sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

— Je veux! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

*
* *

— Qui est-ce qui dit : Je veux ? fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait...

— Suzon, va coucher ton petit frère!

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre ; au mur, dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait « marqué » avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet, un pot de fleurs, un clocher et un chat ; au bas du lit des parents, une descente de lit représentant des roses qui ressemblaient à la fois à des pivoines et à des choux ; en face, les deux petits lits du frère

et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette :

— Tu verras, dit-elle, comme c'est joli, la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voix aiguë de Suzon ânonnant, dans un vieil almanach, les *Crimes de la bande d'Orgères*. A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit ses rideaux, se pencha sur lui... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes; puis le silence...

*
* *

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers; et, quoique ses petits

doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entrait qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boîtillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vint lécher les mains de Pierrot en faisant « mée!... » d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

— Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'araignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

*
* *

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres des clos. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles; ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus et la Vierge et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait ; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du

plomb; ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal; la neige lui entrait dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

*
* *

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes:

— Maman! maman!

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis!

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche...

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez, divin Messie...

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient :

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus des cieux...

Petit-Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

Il est né, le divin Enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies...

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

LA CLOCHE

LA CLOCHE

La petite paroisse de Lande-Fleurie avait une vieille cloche et un vieux curé.

La cloche était si fêlée que sa sonnerie ressemblait à une toux de vieille femme, qui faisait mal à entendre et qui attristait les laboureurs et les bergers répandus dans les champs.

Le curé, l'abbé Corentin, était solide encore, malgré ses soixante-quinze ans. Il avait une figure d'enfant, ridée, mais rose, encadrée de cheveux blancs pareils aux écheveaux que filaient les bonnes femmes de Lande-Fleurie. Et il était adoré de ses ouailles à cause de sa bonhomie et de sa grande charité.

*
* *

Comme l'époque approchait où l'abbé Corentin devait accomplir la cinquantième année de son

sacerdoce, ses paroissiens résolurent de lui offrir un cadeau d'importance pour fêter cet anniversaire.

Les trois marguilliers firent secrètement la quête dans toutes les maisons, et, quand ils eurent réuni cent écus, ils les portèrent au curé, en le priant d'aller à la ville et d'y choisir lui-même une cloche neuve :

— Mes enfants, dit l'abbé Corentin, mes chers enfants... c'est évidemment le bon Dieu qui... pour ainsi dire... en quelque manière...

Et il n'en put dire plus long, tant il était ému. Il ne sut que murmurer :

— *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.*

*
* *

Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu de la province.

Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et

des plantes utiles ou agréabes bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête énorme et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de haillons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés de reprises, étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort.

Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé, en disant :

— La charité, monsieur le curé! la charité, s'il vous plaît!

La voix était rauque et douce à la fois et modulait sa prière comme une chanson de zingara. L'enfant, dont la peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était vêtue que d'une chemisette sale et

d'un jupon rouge ; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées et les lèvres comme des bigarreaux mûrs ; ses bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiaques.

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison, parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui nous faisait vivre et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous allons devenir?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des

pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous pourrions encore vivre de notre état... Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son porte-monnaie.

— Aimes-tu le bon Dieu? demanda-t-il.

— Je l'aimerai s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

La mendiante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna :

— Es-tu sage?

— Sage? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas.

— Dis : « Mon Dieu, je vous aime ! »

L'enfant se taisait, des larmes plein les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent.

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit :

— Monsieur le curé, je vous aime.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

*
* *

L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures, et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion, et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.

Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche.

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme — et qui ne lui appartenait point.

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée.

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché : il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher? Comment la réparer? Où trouver cent autres écus ? Et, en ta ten-

dant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient? Quelle explication donner de sa conduite?

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création.

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

*
* *

— C'est déjà vous, monsieur le curé? demanda sa servante, la vieille Scholastique. Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque?

L'abbé fit un mensonge :

— J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses... Je retournerai un autre jour... Mais, écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa même se promener dans son verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau de Clos-Moussu.

— M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

— Scholastique se trompe ; me voici, dit l'abbé Corentin.

*
* *

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens :

— Eh bien, monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage ?

L'abbé mentit pour la seconde fois :

— Excellent, mon ami, excellent.

— Et cette cloche ?

L'abbé fit un nouveau mensonge. Hélas ! il n'en était déjà plus à les compter.

— Superbe, mon ami, superbe ! On la dirait en argent fin. Et quel joli son ! Rien qu'en lui donnant une chiquenaude, elle tinte si longtemps que cela n'en finit plus.

— Et quand la verrons-nous ?

— Bientôt, mon cher enfant, bientôt. Mais il faut d'abord graver dans son métal son nom de baptême, ceux de ses parrain et marraine et quelques versets des saintes Ecritures... Et, dame ! cela demande du temps.

*
* *

— Scholastique ! dit l'abbé en rentrant chez lui, si l'on vendait le fauteuil, la pendule et l'armoire

qui sont dans ma chambre, crois-tu qu'on en tirerait cent écus ?

— On n'en tirerait pas trois pistoles, monsieur le curé. Car, sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas quatre sous.

— Scholastique ! reprit l'abbé, je ne mangerai plus de viande. La viande me fait mal.

— Monsieur le curé, répondit la vieille servante, tout ça n'est pas naturel, et, pour sûr, vous avez quelque chose... C'est depuis le jour où vous êtes parti pour Pont-l'Archevêque. Que vous est-il donc arrivé ?

Elle le harcela si fort de questions qu'il finit par tout lui raconter.

— Ah ! dit-elle, cela ne m'étonne point. C'est votre bon cœur qui vous perdra. Mais ne vous faites point de mauvais sang, monsieur le curé. Je me charge d'expliquer la chose jusqu'à ce que vous ayez pu ramasser cent autres écus.

*
* *

Et donc, Scholastique inventa des histoires, qu'elle débitait à tout venant : « On avait fêlé la cloche neuve en l'emballant, et il fallait la refondre. La cloche refondue, M. le curé avait eu l'idée de

l'envoyer dans la ville de Rome pour qu'elle fût bénie par notre Saint-Père le Pape, et c'était là un long voyage... »

L'abbé la laissait dire, mais il était de plus en plus malheureux. Car, outre qu'il se reprochait ses propres mensonges, il se sentait responsable de ceux de Scholastique, et cela, joint au détournement de l'argent de ses paroissiens, formait, à la longue, une masse effroyable de péchés. Il fléchissait sous le faix, et, peu à peu, une pâleur terreuse remplaçait, sur ses joues amaigries, les roses rouges de son innocente et robuste vieillesse.

*
* *

Le jour fixé pour les noces d'or du curé et pour le baptême de la cloche était passé depuis longtemps. Les habitants de Lande-Fleurie s'étonnaient d'un tel retardement. Des bruits se répandaient : Farigoul, le maréchal-ferrant, racontait qu'on avait vu l'abbé Corentin en compagnie d'une mauvaise femme dans les environs de Rosy-les-Roses, et il ajoutait :

— C'est moi qui vous le dis: il a mangé l'argent de la cloche avec des gueuses.

Un parti se formait contre le digne desservant. Quand il marchait dans la rue, il y avait des cha-

peaux qui restaient sur les têtes, et il entendait, sur son passage, des murmures hostiles.

Le pauvre saint homme était accablé de remords. Il concevait toute l'étendue de sa faute. Il en éprouvait la plus douloureuse attrition: et pourtant, il avait beau faire, il ne pouvait arriver à la contrition parfaite.

C'est qu'il sentait bien que cette aumône imprudente, cette aumône de l'argent d'autrui, il l'avait faite comme malgré lui et sans avoir même la liberté d'y réfléchir. Il se disait aussi que cette charité déraisonnable avait pu être, pour l'âme ignorante de l'enfant des bohémiens, la meilleure révélation de Dieu et le commencement de l'illumination intérieure. Et toujours il revoyait, si noirs, si doux et tout pleins de larmes, les yeux de la petite saltimbanque...

Cependant, l'angoisse de sa conscience devenait intolérable. Sa faute grossissait, rien qu'en durant. Un jour, après être resté longtemps en prière, il résolut de se décharger de son péché en le confessant publiquement à ses paroissiens.

*
* *

Le dimanche suivant, il monta en chaire après l'Evangile, et, plus pâle et roidi d'un plus sublime

effort que les martyrs dans l'arène, il commença :

— Mes chers frères, mes chers amis, mes chers enfants, j'ai une confession à vous faire...

A ce moment, une sonnerie claire, limpide, argentine, chanta dans le clocher et remplit la vieille église... Toutes les têtes se retournèrent, et un chuchotement émerveillé parcourut les bancs des fidèles :

— La cloche neuve ! la cloche neuve !

*
* *

Etait-ce un miracle ? Et Dieu avait-il fait apporter la nouvelle cloche par ses anges, afin de sauver l'honneur de son charitable ministre ?

Ou bien Scholastique était-elle allée confier l'embarras de son vieux maître à ces deux dames américaines — vous savez ? — Suzie et Bettina Percival, qui habitaient un si beau château à trois lieues de Lande-Fleurie, et ces excellentes dames s'étaient-elles arrangées pour faire à l'abbé Corentin cette jolie surprise ?

A mon avis, la seconde explication souffrirait encore plus de difficultés que la première.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Lande-Fleurie ne surent jamais ce que l'abbé Corentin avait à leur confesser.

MÉLIE

MÉLIE

— Adorée? dit la comtesse Christiane, je suis sûre de l'avoir été une fois dans ma vie. Non pas par vous, messieurs, quoique plusieurs me l'aient dit : car je sais que c'est une façon de parler et que c'est déjà fort joli d'être aimée. Mais, étant tout enfant, j'ai été adorée par une petite fille de mon âge, qui était bien la plus misérable petite fille, la plus mal lavée et la plus souillon qu'on pût voir, et qui s'appelait Mélie.

Oui, adorée; et je vous prie de donner au mot tout son sens. Il n'y en a pas d'autre pour exprimer le sentiment que j'inspirais à Mélie. Je comprends maintenant que j'étais sa seule pensée, sa seule joie au monde, sa seule raison de vivre; que rien n'existait pour elle en dehors de moi; qu'elle était réellement ma chose et qu'elle m'appartenait absolument...

Où cela se passait? Là-bas, dans la vieille maison de province où je suis née. Une rue déserte et claire, à pavés pointus, bordée de façades grises et de longs murs de couvents. Une grande maison sonore à hautes fenêtres et à boiseries, avec un vaste jardin, traversé dans toute sa longueur par une tonnelle tapissée de vignes, où il faisait sombre et frais comme dans une église, et qui donnait chaque année trois ou quatre pièces de vin blanc. De chaque côté de la tonnelle, de grands carrés plantés d'arbres fruitiers, très vieux. Au bout du jardin, une porte de bois à claire-voie s'ouvrait sur la campagne. De là on voyait le soleil se coucher; et, en se retournant, on apercevait le chevet de la cathédrale et ses derniers contreforts, tout dorés par le soir. L'humble image de Mélie est liée pour moi au souvenir de ce coin de terre, d'une paix profonde et presque solennelle.

*
* *

Toutes les fois que je songe à Mélie, je revois une fillette de dix à douze ans, laide, assez grande, très maigre, criblée de taches de son, les yeux luisants à travers des cheveux en broussailles; les pieds dans de vieilles bottines à élastique, éculées et

crevées; des haillons sans couleur, un corsage boutonné de travers, et toujours quelque pli de chemise passant par la fente de la jupe. Bref, un parfait guenillon. Ce qu'elle avait de mieux, c'était une grande bouche avec des dents de jeune chien, qu'elle montrait continuellement, — à moi, du moins, car elle ne pouvait me regarder sans rire de béatitude.

Moi, il paraît que j'étais une petite fille assez jolie, mais surtout très blanche, très délicate, avec de longs cheveux couleur de marron d'Inde. Mon frère, un peu plus âgé que moi et très taquin, appelait cela des cheveux carotte, pour me faire enrager. Ou bien il les comparait à la queue du Petit-Blond (le Petit-Blond était un petit percheron rougeaud, solide et entêté, un compagnon d'enfance, qui nous promenait dans la belle saison et qui prenait visiblement plaisir à nous secouer le plus possible dans sa charrette). Enfin, et quelle qu'en fût la nuance, c'étaient des cheveux que mon père aimait beaucoup et dont on avait grand soin. Avec cela des yeux verts très singuliers et, dans toute ma personne, quelque chose de maladif et d'exalté. J'avais l'air d'une petite fille un peu irréelle. Je rapporte ce qu'on m'a dit. Il est évident que, pour Mélie tout au moins, j'appartenais à un monde supérieur, au

même monde que les figures diaphanes d'anges et de saints qu'elle voyait dans les vitraux d'église.

*
* *

Comment avais-je fait la connaissance de Mélie ? Je ne sais plus. Ses parents étaient de pauvres gens du voisinage. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne s'occupaient guère de leur fille, que je m'étais accoutumée à la voir partout sur mon chemin, et qu'elle vivait dans mon ombre.

Je ne doute point qu'au commencement mon père n'eût essayé d'éloigner de moi cette petite sorcière. Car vraiment ce n'était pas une compagnie pour une petite fille de riche bourgeoisie, comme j'étais. J'imagine qu'il avait été vaincu par la persévérance de Mélie, par sa souplesse de couleuvre à se glisser, paraître et disparaître, et peut-être aussi par mes prières. Je sentais bien, en effet, que j'étais pour Mélie une espèce de petite madone ; et une madone ne s'irrite point que les gueux lui fassent leurs dévotions, du fond de la chapelle.

Elle était si peu gênante, la pauvre Mélie ! Elle ne me demandait que de la supporter, non pas même à côté de moi, mais derrière. Le matin, quand ma bonne me conduisait au couvent, Mélie, embusquée

au coin de la porte, guettait ma sortie. Elle prenait le cartable où étaient mes livres et nous suivait à quelques pas de distance. Je lui disais : « Merci, Mélie ! » Cela lui suffisait. Elle savait bien que mon père n'eût pas souffert qu'elle marchât à mes côtés, et qu'il n'eût pas trouvé convenable que je fisse la conversation avec elle dans la rue ; et elle était elle-même tout à fait de cet avis.

Elle avait d'ailleurs sa dignité, celle que conserve, sans le savoir et sans y tâcher, tout amour désintéressé et profond. Ainsi, quoiqu'elle fût bien pauvre, je ne lui donnais jamais de sous. Une fois que j'avais voulu lui en donner, elle avait refusé en secouant énergiquement sa tête de loup. Seulement, quand j'avais quelque friandise, des crottes de chocolat ou des macarons, je lui en offrais derrière mon dos, tout en trottinant près de ma bonne ; et elle venait les prendre. Les bonbons, cela s'accepte.

Je me demande quelquefois pourquoi Mélie était si loqueteuse, car certainement on devait lui donner, à la maison, de vieilles hardes et de quoi se vêtir plus proprement... Je lui faisais honte, quelquefois, de ses cheveux jamais peignés, de ses boutons arrachés, de ses taches et de ses accrocs... Alors elle baissait la tête, très confuse, et ne disait

rien. Et elle reparaissait le lendemain aussi minable que devant. C'était sans doute plus fort qu'elle.

Il faut dire qu'avec la vie qu'elle menait, il lui eût été difficile d'être tirée à quatre épingles. Tout le temps qu'elle n'était pas avec moi, elle le passait soit à se battre dans la rue avec des galopins, soit à courir les champs, à grimper aux arbres, à cueillir des fleurs, à dormir dans les foins. Une vraie petite faunesse ! Elle ne savait pas lire, n'étant jamais allée à l'école, mais elle connaissait très bien les herbes, celles qui sont bonnes pour les rhumes, celles qui sont rafraîchissantes, celles qui guérissent les douleurs, celles qui cicatrisent les plaies... Elle en apportait souvent à la cuisine, et aussi des mâches, du cresson, des pissenlits, et d'énormes bouquets de violettes, de perce-neiges, de coucous, de marguerites, de coquelicots, de bluets.

Autant de prétextes pour se glisser dans la maison. Ou bien, elle rôdait autour de la cuisine, épiant l'aubaine d'une commission à faire : le pain qui manquait au moment du déjeuner, le boucher qui n'envoyait pas la viande. Mélie courait, était de retour en un clin d'œil, et alors elle ne s'en allait plus, se dissimulait dans les coins, passait par les portes entre-bâillées, me cherchait, et finissait par me retrouver.

C'était le plus souvent au jardin. Elle se montrait d'abord de loin, timidement. Je lui faisais signe de s'approcher. Et elle accourait, une joie de paradis dans les yeux.

— Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !

Nous nous installions sur un banc, sous la tonnelle, et là, bien cachées, nous causions à l'aise. Ce que nous disions, je l'ai oublié ; mais je me rappelle très bien ce que nous faisions. Mélie était très ingénieuse. Elle m'apprenait à faire des sifflets avec des branchettes de saule, des canons avec du sureau, des balles avec des coucous, des couronnes avec toutes sortes de fleurs, et des pompes avec des pailles enfoncées dans les trous d'un noyau d'abricot (mon Dieu ! c'est bien simple : on fait les trous en usant le noyau contre du grès, et, par ces trous, on retire l'amande avec une épingle). Quand elle avait reçu quelques sous pour ses commissions, elle achetait, chez une couturière de la ville, des *fouffes*, c'est-à-dire des rognures d'étoffes et des bouts de ruban, et, roulant et cousant ensemble ces chiffons multicolores autour d'une poignée de foin et de quatre bâtonnets, elle en fabriquait des poupées qui me semblaient superbes, des poupées éclatantes, fantastiques, avec des têtes en satin rose et des gestes imprévus, des poupées bien plus vivantes

— Bourget n'hésiterait pas à dire : plus suggestives — que celles qu'on achète chez les marchands.

Mélie était aussi très généreuse. Un jour, en sortant, je la vis qui m'attendait accotée contre une borne et tenant une longue tartine sur laquelle fumait une couche de pommes de terre écrasées et assaisonnées de ciboule et d'autres herbes. Il y avait beaucoup plus épais de pommes de terre que de pain, et cela sentait bon, mais bon! Je n'y pus tenir :

— Ça ne doit pas être mauvais, ça, Mélie ?

Tout de suite, elle me tendit la tartine, où ses dents de loup avaient découpé des demi-cercles comme à l'emporte-pièce. Et moi, si chétive et que l'on grondait toujours parce que je ne mangeais point, je dévorai la tartine en me barbouillant de pommes de terre jusqu'au bout du nez. Et Mélie me regardait d'un air drôle, où il y avait du ravissement, de la fierté de voir que j'appréciais si fort sa cuisine, et aussi, tout au fond, un peu de regret... A partir de ce jour-là, toutes les fois qu'on faisait quelque fricot chez elle, elle m'en apportait dans du papier. Elle tirait cela de sa poche avec des mines mystérieuses... Mais ce n'était plus la tartine de pommes de terre! C'étaient des mangeailles de pauvre qui sentaient décidément trop fort. J'es-

sayais d'y goûter ; mais cela ne passait pas ; je lui disais que je n'avais pas faim, et elle en était toute triste.

En somme, Mélie m'inspirait, par certains côtés, une sorte de considération. Sa force, son agilité, sa hardiesse étonnaient ma timidité de fillette frêle, recluse et surveillée. Je l'enviais de pouvoir courir partout et de ne rien craindre. Parfois elle sentait le foin où elle s'était roulée, et elle en avait encore des brins dans les cheveux. Elle me faisait rêver de vie libre à travers champs, à la Robinson. Quand nous étions bien sûres d'êtres seules, elle grimpait aux arbres du verger, secouait les branches, faisait pleuvoir les fruits mûrs, arrachait les autres à poignées. Elle aimait beaucoup les pommes vertes, et surtout les abricots verts, durs comme des balles. Elle m'affirmait, en les croquant, que c'était très bon, et j'en croquais aussi, par amour-propre, et pour faire comme elle. Mais tout de même, j'aimais mieux les fruits un peu mûrs... Nous n'avions que des cerisiers très tardifs. Je lui dis une fois que c'était très ennuyeux de n'avoir pas encore de cerises. Le lendemain, elle m'en apporta plein sa jupe. Elle les avait pillées dans quelque jardin. Elle volait pour moi, pour moi elle aurait tué.

Et, dès qu'elle voyait quelqu'un de la maison venir de notre côté, — à moins que ce ne fût ma bonne ou la cuisinière, qui étaient assez de ses amies, — elle disparaissait je ne sais comment, par quelque trou de haie.

Les plus mauvais jours pour Mélie, c'étaient ceux où de petites amies venaient me voir. Mélie continuait à tourner autour de moi, mais je passais devant elle sans lui parler, sans avoir l'air de la connaître. Et alors elle se reculait, s'effaçait, se faisait petite. Elle ne m'en voulait point, elle comprenait que ces belles petites filles élégantes devaient ignorer qu'elle était mon amie. Elle ne se disait pas que je rougissais d'elle, ou, si elle se le disait, elle trouvait cela tout naturel : mais je sentais que tout de même cela lui faisait gros cœur.

Un autre chagrin pour elle, c'était quand mon père m'emmenait avec mon frère à une maison de campagne, très rustique et flanquée d'une fermette, qu'il possédait à une petite lieue de la ville. Elle essayait bien de nous suivre de loin, mais mon père ne le souffrait pas, la renvoyait avec sa grosse voix. Un jour, comme nous approchions de la ferme, je vis Mélie, tout empoussiérée, surgir d'un fossé où elle s'était tapie pour

me voir passer. Elle restait là, tremblante, prête à s'enfuir au moindre mouvement hostile de mon père. J'en fus attendrie :

— Père, dis-je bien doucement, laissez-la marcher derrière nous. Qu'est-ce que cela vous fait?

Mon père consentit; et Mélie, radieuse, me suivait comme un bon chien; et, de temps en temps, je lui tendais la main par derrière sans rien dire; elle la prenait dans la sienne et posait dessus, un instant, son autre patte. Rien de plus.

Vers la fin du déjeuner, je trouvai moyen de sortir seule et je portai à Mélie, blottie contre la porte, du pain, un peu de viande, du fromage, ce que j'avais pu prendre.

— Oh! mademoiselle! mademoiselle!

Puis je jouai avec mon frère sous les grands arbres qui entouraient la ferme ; et, sans la voir, je devinais que Mélie était dans les environs, cachée par quelque buisson, et qu'elle me regardait, et que cela la rendait contente.

A un moment, mon frère me quitta, et bientôt après j'entendis des cris du côté de la ferme. J'y courus et je vis, devant l'écurie, la pauvre Mélie mouillée jusqu'aux genoux, sa robe ruisselante, ses pieds clapotant dans ses savates. Le méchant garçon l'avait empoignée à l'improviste et

trempée dans l'auge de pierre, pleine d'eau de pluie, où buvaient les chevaux. Mélie pleurait; mais, dès qu'elle m'aperçut, sachant bien que j'allais gronder mon frère et que cela amènerait une querelle, ne voulant point m'ennuyer ni m'attrister, ni que je prisse la peine de la plaindre ou que je fisse l'effort de la défendre, elle renfonça subitement ses larmes et, me souriant avec sa grande bouche, elle me dit :

— Ce n'est rien, mademoiselle. C'était pour s'amuser...

*
* *

Quand vint l'époque de ma première communion, je montrai une piété ardente dont Mélie fut tout impressionnée. Elle voulut faire comme moi, communier le même jour. Elle n'était pas prête du tout, n'ayant jamais suivi le catéchisme. Ce fut moi qui l'instruisis, qui lui parlai de Dieu. Mais, tandis que ma piété était pleine d'amour et d'espérance, il y avait surtout dans la sienne de l'étonnement et de la crainte.

Le jour de la cérémonie, j'avais une telle fièvre que mon cierge tremblait dans ma main et arrosait les voiles de mes voisines. On dut me l'en-

lever Au dernier rang, Mélie, presque propre, toute rouge dans sa grosse mousseline bleuie par le lavage, ne me quittait pas du regard. Elle priait pour sa petite malade ; car elle ne demandait jamais rien pour elle-même, se jugeant tout à fait négligeable aux yeux de Dieu, et ne croyant pas qu'il pût avoir le moindre plaisir à s'occuper d'elle. De moi, à la bonne heure!

L'après-midi, mon parrain le cardinal me confirma la première, et mes parents m'emmenèrent vite à notre maison de campagne... Mélie m'attendait, dans son fossé, au bord d'un champ d'avoine. Mon cœur se fondit, et je lui envoyai un baiser.

On me coucha. J'entendais, de mon lit, le bruit des voix et des rires, car toute la famille était réunie à dîner pour la circonstance. Je ne pensais à rien, envahie seulement par la tristesse de la tombée du jour, de cette heure si mélancolique et si grise dans ces grandes plaines de la Champagne...

Je sentis des fleurs fraîches dans mes mains. Mélie était là, agenouillée, le front sur le bord de mon lit. Je voulais parler ; elle me supplia de me taire, de rester calme, de dormir, — pour qu'on ne la chassât pas... Mon père vint me voir et me trouva endormie, tenue par elle, son bras sous ma tête.

Il n'eut pas le courage de la renvoyer ce jour-là et lui fit porter à manger.

*
* *

Quelque temps après, ma mère exigea que j'apprisse tout ce que doit savoir une bonne maîtresse de maison. Félicie, une petite ouvrière bossue et très douce, qui venait plusieurs fois la semaine (je vois encore sa silhouette humble et falote sur les rideaux blancs de la fenêtre), eut l'ordre de m'apprendre à coudre. D'autres furent chargées de m'enseigner le soin du linge et un peu de repassage. Je dus aussi ranger moi-même mes affaires dans ma chambre.

Tout cela m'ennuyait bien, car j'avais une passion : la lecture. Heureusement, ma mère était souvent absente ; et Mélie avait fini par se faire tolérer dans la maison. Elle assistait aux leçons de Félicie et des autres ouvrières, et, dans son désir de m'aider, elle apprit beaucoup plus vite que moi. C'était elle, la plupart du temps, qui faisait à ma place les petites besognes dont on me chargeait : ourlets, reprises, linge à plier ; et c'était elle qui mettait ma chambre en ordre.

Pendant qu'elle travaillait, je lisais, assise dans

un coin, me bouchant les oreilles avec mes pouces pour n'avoir pas de distractions. Je lisais la *Vie des Saints*, l'*Histoire romaine* de Rollin, des récits de voyage, et je ne sais quel vieux petit livre à tranches rouges qui contenait des anecdotes sur le XVIII^e^ siècle. Et, quand Mélie avait fini, je lui racontais mes lectures : c'était là sa récompense.

Roulée à mes pieds, en boule, immobile, les yeux attachés sur moi, elle m'écoutait avec extase, comme on écouterait le bon Dieu. Je racontais très bien, paraît-il, avec un grand sérieux, des gestes expressifs, une extrême ardeur de conviction. Je me rappelle qu'une de ces histoires commençait par cette phrase :

— Au temps où M^me^ de Pompadour régnait sur la France...

Je ne sais trop ce que M^me^ de Pompadour représentait pour Mélie, ni même pour moi. Mais je me souviens que c'était une bien belle histoire.

*
* *

Ici, un grand trou dans ma mémoire..., une longue maladie, la petite vérole, la fièvre, le délire. De tout cela, une seule vision m'est restée : Mélie à mes côtés, remuant des tisanes ; Mélie accroupie

par terre; Mélie à cheval sur mon petit lit, me tenant les mains doucement, et pourtant de toutes ses forces, et m'empêchant de me gratter la figure.

On lui avait dit que, si je me grattais, je deviendrais laide ; et elle veillait sur ma beauté comme un gnome sur un trésor.

Comment la souffrait-on auprès de moi et l'exposait-on à prendre mon mal ? On avait tout fait pour l'empêcher d'entrer ; puis, un matin, on l'avait surprise dans un coin de ma chambre, derrière un fauteuil, où elle avait passé la nuit. Il n'était plus temps de la renvoyer ; au reste, elle aurait bien trouvé moyen de revenir, car les portes n'étaient jamais bien fermées dans cette grande maison de province...

Le jour où je commençai à aller mieux (on était en avril et il y avait du soleil sur mes draps), Mélie m'apporta des brassées de fleurs et des balles de coucous. Nous jouions à nous jeter ces balles; j'étais si maladroite et si faible encore que je les laissais souvent tomber. Mélie les ramassait dans les coins, sous les meubles, à quatre pattes, avec une agilité de chat ; et cela m'amusait.

J'avais les enfantillages de la convalescence, des enfantillages plus jeunes que moi, quoique je ne fusse qu'une petite fille. L'intelligence, après une si

longue et si rude secousse, ne me revenait que très lentement. Je me retrouvais plus proche de Mélie, presque aussi simple qu'elle; et, quand je m'efforçais de me rappeler le passé (oh! comme il me semblait loin !), c'est toujours avec Mélie que je me revoyais, sous le berceau de vigne ou dans le verger. Et très gravement, nous échangions nos souvenirs :

— Te rappelles-tu, Mélie?...

— Oh! oui, mademoiselle.

Et, maintenant, c'était elle qui se rappelait le mieux les belles histoires que je lui avait contées, et c'était moi qui les lui demandais et qui l'écoutais à mon tour.

— Et cette autre, Mélie, tu sais bien? où ça parlait de M^me^ de Pompadour...

— Attendez, mademoiselle, je vais la retrouver.

Et Mélie commençait :

— Au temps où M^me^ de Pompadour régnait sur la France...

*
* *

Un jour, Mélie ne vint pas. C'était le premier jour où l'on m'avait permis de me lever. Je la réclamai avec insistance. Ma mère me dit que Mélie était malade, mais qu'elle viendrait bientôt.

Le lendemain, on me transporta à la campagne Tout le monde s'empressait autour de moi, cherchait à me distraire, me faisait jouer. Mon père passait avec moi de longues heures et, quand le soleil était chaud, me promenait sous les arbres au feuillage tendre et tout neuf et par des chemins tout neigeux d'aubépine. Cependant, je n'oubliais pas Mélie et, de temps en temps, je demandais à la voir.

— Mélie, me dit mon père, est très malade. Mais, sois tranquille, je lui ai envoyé le médecin et tout ce qu'il faut; elle est très bien soignée. Tu la verras quand elle sera guérie.

Mes forces revenaient peu à peu. J'avais grand appétit. Je jouissais vivement de toutes choses, du bon air, de la bonne chaleur, des bons petits plats qu'on me faisait, des fleurs, des arbres, des prés, de la promenade, comme quelqu'un qui refait la découverte de la vie. Je m'épanouissais délicieusement dans l'égoïsme de la convalescence. Une fois pourtant j'interrogeai :

— Et Mélie ?

— Mélie est morte, répondit tristement ma mère.

— Pauvre Mélie ! fis-je rêveusement et comme songeant à quelque chose de très vague et de très lointain.

Et je n'y pensai plus.

Mais depuis j'y ai pensé très souvent.

MARIAGE BLANC

MARIAGE BLANC

Quand Jacques de Thièvres vint s'installer, l'hiver dernier, entre Nice et Menton, dans une villa un peu écartée, il n'avait d'autre dessein que de se reposer un mois ou deux, en buvant du soleil et en regardant le ciel et la mer.

Car il se sentait, à quarante-cinq ans, extrêmement las de corps et d'esprit. Sa fatigue venait, non point précisément d'avoir aimé, mais d'avoir joué à l'amour trop souvent, et toujours avec une grande dépense d'activité intellectuelle.

Jacques n'était pas un don Juan, un « professionnel », mais un amateur distingué et d'un goût original. Plein d'une bienveillance innée pour toutes les femmes, il avait cependant toujours été délicat et particulier dans ses choix.

Ce qu'il recherchait avant tout chez les femmes, c'étaient des « cas » sentimentaux, des façons

d'éprouver l'amour qui parussent neuves par quelque endroit. Mais comme, en ces matières, les sentiments un peu singuliers ne se rencontrent guère que dans des situations exceptionnelles, la recherche de ces cas l'avait souvent engagé dans des difficultés d'où il avait eu peine à se tirer. Il ne l'avait pu, quelquefois, qu'en faisant souffrir les autres un peu plus qu'il ne voulait, et en souffrant lui-même un peu plus qu'il n'aurait cru. Et c'est pourquoi il était sérieusement résolu à laisser chômer son cœur pendant une saison.

Ç'avait été, d'ailleurs, le conseil de son médecin.

*
* *

... Il allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de vallon abrité du vent et incliné vers la mer, Toutes les fois que le soleil était chaud, il rencontrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait, avec une pitié banale:

— Pauvre petite !

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné; que la jeune fille s'appelait

Mlle Luce ; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modeste; qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé ; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

*
* *

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien : les veillées au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux enterrements, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt, et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé... Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un mensonge de gaieté et, la mémoire pleine de ses deux morts, soigner et parer doucement la future morte.

D'une blancheur de camélia, les yeux trop grands, le nez trop fin, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veinules bleues sur ses mains de cire, délicieuse et fragile à faire pleurer, avec sa gracilité devinée sous les plis des robes et dans l'entor-

tillement des châles, la petite malade, trop faible pour lire et laissant tomber son livre sur le sable, ou bien oubliant sur ses genoux de pâles aquarelles commencées, où les voiles des bateaux ressemblaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques se disait :

— A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui peut-être le sait ?

*
* *

Un jour, Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit :

— C'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là. On dirait une capeline de poupée.

— C'est, dit Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.

*
* *

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce lisait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car Jacques vit, au mouvement de ses cils, qu'elle la relisait plusieurs

fois. Puis elle resta pensive et oublia de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille et, jetant les yeux sur la page ouverte (le livre était un volume de la *Légende des siècles*), il rencontra ces deux vers :

> Je veux bien mourir, ô déesse !
> Mais pas avant d'avoir aimé.

*
* *

Luce songeait :

— Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune : mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient, ils cessaient de me traiter comme une jeune fille : ils venaient de

s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que la pitié...

« Cela se voit donc presque tout de suite, que je vais mourir? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il n'est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une malade qu'il faut traiter doucement, puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah! si je pouvais être aimée autrement... rien qu'un peu! J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur !... »

*
* *

Jacques songeait de son côté :

— Elle est délicieuse, cette enfant... Oh! je sais bien que, sans son mal, elle serait peut-être insignifiante. Mais cette pâleur, cette faiblesse, l'idée de la mort inévitable... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse, même bien portante.. Pauvre petite!

Puis il se ravisait :

— Pourquoi « pauvre petite »? Est-elle si à plaindre, après tout?

Et il se rappelait un sonnet du jeune poète René Vinci :

Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,
Oh! parle bas, et sois de ton souffle économe!
Le drame inaperçu lentement se consomme ;
La mort ronge en secret ton corps émacié.

Faut-il pleurer? Pourquoi? Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus pur et de meilleur en somme :
La chaste sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.
Tu n'auras pas connu l'affront des ans moroses
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprenait :

— Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle?... Il n'est pas difficile de deviner à quoi elle rêve pendant ses longs silences... Eh bien! si on lui faisait cette joie? Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette

petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu?... Si j'essayais?... Ce serait une pieuse comédie à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie?

*
* *

Subitement, une inquiétude lui vint :

— Et si elle n'allait pas mourir?

Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

— Perdue! répondit le docteur. Aucun espoir. Si elle en a encore pour trois mois, c'est tout le bout du monde.

— Allons! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

*
* *

Il alla trouver la mère et lui demanda la main de Luce. Elle le crut d'abord un peu fou; mais, à toutes ses objections, il répondit :

— Je l'aime.

Il ajouta :

— Vous êtes sûre de ma sincérité et de la bonté de mes intentions, car je suis riche et je ne veux point de dot... Si je fais une folie, elle n'est point malfaisante. Mais savons-nous si c'est une folie?

Il allégua des exemples de guérisons incroyables ; il fut éloquent ; il réveilla dans le cœur de la mère un reste d'espoir.

— Enfin, dit-il, je ne suis point un brutal, et, tant qu'il le faudra, je traiterai votre fille comme une petite sœur malade. Nous serons deux à l'aimer uniquement et à la soigner de notre mieux, voilà tout.

Il fut admis à se déclarer à Mlle Luce et à lui faire sa cour.

*
* *

Aux premiers mots d'amour qu'il lui dit, elle eut dans les yeux un grand éclair de joie :

— Mais alors, ce n'est donc pas tout à fait sûr que je vais mourir?

— La preuve que rien n'est moins sûr, ma chère Luce, c'est que je veux que vous soyez ma femme. Or, je suis très raisonnable. Et, si je pensais que vous devez me quitter, méchante, irais-je de moi-même au-devant d'une si grande douleur? Vous vivrez parce que je vous aime.

Luce trouva ce raisonnement tout simple. Ai-je dit que Jacques était fort bien conservé et que, dans ses bonnes heures, il avait encore l'air d'un jeune homme?

Pendant un mois, chaque matin, il apportait des fleurs à sa fiancée. Il avait avec elle de longues causeries d'amoureux. Luce, radieuse, faisait des projets. Jacques avait l'habileté de la contredire quelquefois, et même de la gronder un peu, juste assez pour lui prouver qu'il ne la considérait plus comme une malade condamnée à mourir.

*
* *

Il disposa la chambre nuptiale. Il fit tendre les murs de soie mauve rosé, recouverte de molles mousselines de l'Inde. De fines guirlandes de jacinthes artificielles retenaient les tentures autour des fenêtres et des glaces à demi voilées, et relevaient très haut, afin de laisser circuler l'air, les rideaux du lit, un lit pas très large, presque un lit de jeune fille. Et toute la chambre, pareille à un reposoir, était d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons si étrangement fragile, qu'on la sentait ainsi parée *pour peu de temps*.

*
* *

C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce, plus blanche que sa robe de mariée et que ses fleurs d'oranger et déjà presque mourante, tant sa joie avait été forte.

Il la prit sur ses genoux; il la déshabilla avec de lentes précautions. Elle haletait doucement, ses lèvres pâles entr'ouvertes sur ses petites dents, ses bras frêles jetés au cou de son mari, le regardant avec extase, dans un oubli de tout. Et, à sentir contre lui ce petit corps si léger, si souple, fait de si peu de matière, ce corps qui n'aurait pas le temps de pécher et dont la forme si pure allait bientôt s'évanouir comme une vision, Jacques était pris d'un attendrissement infini.

Puis, il lui sembla que c'était « sa petite fille » qu'il tenait sur son cœur. Il n'osa même pas la baiser sur les lèvres. Et, quand il lui eut passé la longue chemise toute garnie de dentelles et de rubans pâles, il la porta dans son lit, comme une enfant.

Il passa la nuit assis près d'elle et lui tenant la main...

*
* *

Ce fut ainsi pendant une semaine.

Le huitième jour, une heure avant de mourir, Luce dit à l'oreille de Jacques :

— Mon ami, je crois que je m'en irai bientôt... Mais je ne suis pas trop, trop malheureuse... Je sais que vous vous souviendrez de moi toujours,

toujours... Et grâce à vous j'aurai pu connaître, comme les autres femmes, la joie d'être épouse, et j'aurai pu dire : « Mon mari ».

Or, toute la semaine qu'avait duré leur mariage, Jacques l'avait passée assis à son chevet, sauf une nuit où, la voyant plus agitée, il s'était étendu tout habillé à ses côtés pour soutenir sa tête et pour la bercer...

*
* *

Jacques a beaucoup vieilli depuis cette aventure. C'est qu'il a connu, pour la première fois, dans leur plénitude, l'amour et la douleur.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Myrrha.	1
Nausicaa	43
Briséis	61
Amitié	77
Les amoureux de la princesse Mimi	89
Hellé	107
Lilith	129
Charité.	147
Saint Jean et la duchesse Anne.	163
L'imagier	173
Le petit Racine.	193
Sophie de Montcernay.	205
Képis et Cornettes.	231
L'héritière.	245
Hermengarde.	259
Une conscience.	277
L'imagination.	291
Les femmes du Khan.	303
La chapelle blanche.	315
La cloche.	327
Mélie.	341
Mariage blanc.	361

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2337 L3M8 Lemaitre, Jules
Myrrha